LE COMTE

DE MAULÉON

Chez le même Libraire :

Jeanne, par Hippolyte Bonnellier, auteur de *Calomnie*. 2 vol.
Valérie, par madame la baronne de Krüdner. 2 vol. in-8.
Souvenirs d'une Ambassade, par madame d'Abrantès. 2 vol. in-8.
Madame Putiphar, par Petrus Borel. 2 vol. in-8.
Physiologie du Mariage, par de Balzac. 2 vol. in-8.
Tryvelyan, par l'auteur d'*Éliza Rivers*. 2 vol. in-8.
Sous les Tilleuls, par Alphonse Karr. 2 vol. in-8.
Rachel et la Comédie française. 1 vol. avec portrait de *Rachel*.
Un Scandale, par Michel Raymond. 2 vol. in-8.
Confidences. Poésies, par M. Jules Lefebvre. 1 beau vol. in-8.
Emmeline, par l'auteur de *Tryvelyan, etc.* 2 vol. in-8.
Un Secret, par Michel Raymond. 4 vol. in-12.
Une Destinée, par mademoiselle Élise Moreau. 1 vol. in-8.
Julie Norvich, par l'auteur de *Tryvelyan*. 2 vol. in-8.
Une Chronique de Village, par Th. Maurice. 2 vol. in-8.
Les Loups-Cerviers, par de Lamothe Langon. 2 vol. in-8.
De la Démocratie de la France, par Aug. Billiard. 1 vol. in-8.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

LE COMTE DE MAULÉON

PAR

L. Couailhac et P. Bernard.

2

Deuxième Édition.

PARIS,
OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 33.

1839.

I.

Le comte de Mauléon avait, comme tout le monde, les qualités de ses défauts. Or, par une contradiction bien faite pour humilier les esprits superbes, et pour donner en

même temps quelque espérance aux moralistes, il arrive souvent que le respect absolu, presque superstitieux de certaines formes, caractérise et distingue entre les autres, les hommes qui professent le mépris le plus orgueilleux de toutes choses; ainsi la religion du serment et des dettes d'honneur est souvent le seul et dernier indice qu'une âme a passé par certains corps. Arthur n'avait donc pas douté un seul instant que Mauléon ne réalisât sa promesse. Il y avait eu dans le : *J'y consens*, du candidat aux élections, quelque chose de profond, de sincère et d'irrévocable, comme un pacte avec une divinité puissante, et la nécessité en est une! Sans doute Mauléon aurait pu en appeler des élections faites aux élections à refaire, par suite des mille incidens de ces sortes de concours. Mais Mauléon était beaucoup plus capable d'un grand effort que d'une lente persévérance.

Et puis la marquise de Villedeau, sa tante, n'aurait peut-être pas voulu attendre : elle était si vieille déjà ! Et puis enfin, et puisqu'il fallait absolument qu'il héritât d'elle, à titre onéreux, le mariage lui avait paru préférable, comme plus vite fait, et d'ailleurs assez peu assujétissant.

Il n'y avait pas eu de date fixée pour l'exécution du marché. Mauléon se croyait donc en droit de choisir lui-même et de prendre son temps. C'était, pensait-il, de toute justice. En effet, il n'avait pas donné sa parole à Arthur en échange d'un vain mandat; mais en échange de quatre cent mille livres de rente.

Arthur ne pouvait donc rien exiger qui put compromettre le résultat que Mauléon attendait, sans annuler de droit et de fait la convention entre les parties. D'ailleurs, Arthur ne voulait pas être en reste de générosité avec Mauléon. Il eut cette noble

insolence des gens qui triomphent, de se montrer de très bonne foi et de la meilleure composition du monde dans les arrangemens ultérieurs. Il demeura convenu entre eux, qu'on attendrait pour parler mariage au-delà du cercle des intimes, un acte authentique de la main de madame la marquise de Villedeau qui assurât au comte de Mauléon le prix de son double sacrifice.

Le premier soin du comte avait été de dépêcher Pierre, son courrier le plus rapide, vers sa tante, afin de l'informer de son triomphe aux élections. Cette nouvelle, que Pierre avait déjà transmise de vive voix avant que madame de Villedeau eût décacheté la missive de son neveu, la suffoqua de joie. Elle laissa échapper de ses mains la lettre de Mauléon, et s'évanouit en disant : Je suis vengée. Les femmes de chambre accoururent à l'appel de ce pauvre

Pierre qui se sentait très embarrassé et très ému de tenir une si noble dame dans ses bras. Quand elle fut rendue un peu à elle-même, madame de Villedeau fit transporter son large fauteuil en tapisserie près de la fenêtre donnant sur le pâturage en litige, et là, elle savoura par tous les sens la vengeance qui devait infailliblement lui venir par son neveu. Enfin le médecin qu'on avait mandé en toute hâte, fut annoncé.

— Ah ! venez, monsieur, s'écria madame de Villedeau, venez contempler la femme la plus heureuse, la plus pénétrée de joie et de bien-être....

— Serait-ce pour en guérir, madame la marquise, que vous m'avez fait appeler ? demanda le médecin qui était en même temps l'homme le plus spirituel de l'endroit.

— C'est pour partager tout cela, mon-

sieur le docteur, car je suis vengée... mais j'étouffe.

La malheureuse femme n'exagérait pas. Le médecin s'approcha d'elle et s'apprêtait à lui tâter le pouls. — Non, dit-elle, non mon cher docteur.... j'en mourrai, je veux bien en mourir; à mon âge, c'est beaucoup qu'une belle et digne occasion de mourir. Qu'on fasse venir le notaire. Et madame de Villedeau repoussait presque les soins que le médecin ordonnait de lui porter.

Le notaire entra.

Madame la marquise de Villedeau institua publiquement, légalement et authentiquement Arthur de Mauléon, son neveu, son légataire universel, ferma les yeux...

A dater de ce moment-là, Mauléon dut compter madame la marquise de Villedeau parmi ses ancêtres.

Pierre ne perdit pas une minute, et entrant sur le champ dans les intentions de madame la marquise, il descendit choisir à l'écurie du château le meilleur coursier qui s'y trouvât, et partit sans avoir mangé, sinon sans avoir bu à la cuisine, rapporter à son maître nouvelle contre nouvelle. Mauléon la reçut convenablement, et partit aussitôt lui-même afin de rendre à sa tante les derniers devoirs, puisqu'elle n'avait pas voulu attendre qu'il lui rendit un dernier service. Les funérailles de la marquise de Villedeau furent touchantes. Les paysans l'aimaient au fond de leur cœur, seulement ils avaient été bien aises, pendant sa vie, de trouver, dans son orgueil et dans son entêtement, un prétexte pour ne pas rendre à ses mérites les hommages qu'elle eût peut-être attribués à son rang.

A son retour, Mauléon vint trouver Arthur et lui demanda de fixer l'époque du mariage

convenu. Arthur voulut laisser au comte tout le temps que pouvaient exiger sa douleur et les convenances. Mais Mauléon refusa; il ne voulait pas que son mariage fut considéré comme autre chose que l'accomplissement d'une promesse, l'acquittement d'une dette. C'était encore une manière de protester. Moins les convenances seraient observées, plus les usages seraient négligés, et mieux le comte de Mauléon croyait constater aux yeux du monde, son peu de participation à l'acte dont il était pourtant le héros. C'était comme un vice de forme qu'il s'efforçait d'y introduire, non pas comme emportant la nullité du fond, sans doute, mais l'amour propre qui succombe est semblable au noyé qui va périr : tout lui est ressource.

Arthur fixa le jour du mariage à deux mois de là. Il resta chargé de tous les détails préliminaires et s'en acquitta de manière à mé-

nager le plus possible l'orgueil et la vanité de Mauléon.

Au jour marqué, tout fut prêt. La messe de mariage fut célébrée dans la chapelle du château, et Louise Bruchard devint madame la comtesse de Mauléon.

Le froid de cette cérémonie en égala seul la brièveté.



II.

Tout était donc changé.

Mauléon était époux et député; mademoiselle Bruchard comtesse, M. Bruchard le plus heureux des hommes, M. Duverger en était

le plus fier; Marguerite assistait à la joie générale et s'efforçait de la partager.

Arthur était un Dieu.

Mauléon, après le premier étourdissement, effet des jours exceptionnels qu'il venait de passer, se prit à réfléchir. La première demande qu'il se posa fut celle-ci : ai-je été ridicule? Il examina tous les élémens de la question : — l'âge, la beauté de sa femme; —son immense fortune, à lui, résultat de son marché avec Arthur; —le peu d'esprit et d'importance des gens qui lui reprochaient de s'être mésallié; — le petit retentissement qu'ont aujourd'hui les grandes alliances, — et il jugea en définitive qu'il n'avait pas trop mérité qu'on se moquât de lui, eu égard à l'époque où nous sommes.

Cependant il se défiait d'Arthur.

Celui-là, pensait-il, a tout mené, tout arrangé, tout fait? Il s'est acquis des droits à

l'estime, à l'amitié de tous, et surtout de ma femme. Il est le héros ici ; je ne suis, moi, que le propriétaire. Sa modestie cache nécessairement des prétentions que ne satisfont ni les éloges, ni le succès qu'il a déjà obtenus. Que manquerait-il donc à sa gloire? Rien qui soit à moi, sans doute. Il n'a plus rien à me demander. Mais je suis curieux de connaître le mobile d'une si grande âme, et le but d'un dévoûment si beau. Je rougirais bien de toute ma vie passée si ce que j'ai entendu dire des jeunes hommes de la génération présente était vrai, et qu'Arthur vînt à m'offrir l'exemple irrécusable du bonheur dans le travail et la médiocrité, du désintéressement dans les œuvres. Cela vaut la peine qu'on s'en informe; le but est moral et j'y tendrai.

Le comte de Mauléon était homme à tenir sa promesse ; mais la tâche présentait

de grandes difficultés. D'abord Arthur allait quitter le château avec M. et Mme Duverger, et reprendre sa vie habituelle entre son père, ses amis et ses malades. Lui, comte de Mauléon, il lui faudrait quitter le pays à l'ouverture de la session, et rester six mois peut-être sur les banquettes de la chambre. Il résolut de tenter au moins toutes les épreuves possibles dans les quelques journées qu'Arthur et ses amis devaient encore passer chez lui. Il n'avait pas d'idée nette et arrêtée sur le plan d'observation à suivre; mais un soupçon vague lui était resté depuis le premier jour où il avait entendu Arthur appeler Madame Duverger, *Marguerite*, et prononcer ce nom avec un accent qui ne se définit pas, mais qui ne pouvait échapper à un homme de ses antécédens et de son caractère. Il avait un peu oublié cette circonstance au milieu

des graves événemens qui venaient d'avoir lieu pour lui, mais il se la rappelait bien maintenant. Plus de doute, là était le secret de toute la conduite d'Arthur; toute sa vertu n'était qu'exaltation; tout son mérite, amour. Comme les doctrines de Mauléon étaient justifiées par cette explication, sa vanité s'en trouvait satisfaite; les hommes les plus légers, en apparence, ont un système auquel ils tiennent souvent plus que les philosophes émérites.

Mauléon fit un retour sur les journées précédentes. Il essaya de se les rappeler avec leurs détails; comme cela arrive à tout le monde lorsqu'un résultat grave a suivi des circonstances qui avaient passé insignifiantes; il les retrouva tout entières. Il découvrit les traces d'une passion qui se débat et lutte contre elle-même, chez Madame Duverger; — les preuves d'un amour sincère et irrité

chez Arthur. — Il aperçut l'affectation de fuir Arthur, là où il n'avait vu d'abord qu'une réserve décente et convenable ; — un besoin violent de se rapprocher de Marguerite, là où il n'avait remarqué d'abord que les attentions délicates d'un homme de goût. — Oh! s'écria-t-il alors, avec son esprit satanique, est-ce que j'aurais subi sitôt l'influence du mariage, au point de n'avoir pas vu clair pendant mes noces. Comme cet état de mari vous change vite. C'est effrayant. Eh! voilà comment il vous a plu de me travestir, M. Arthur. Qui sait! vous espérerez peut-être profiter plus tard de l'état où vous m'avez mis. Prenez garde; vous n'aurez plus à lutter contre le jeune aristocrate usant son bien et sa vie à mépriser l'un et l'autre et ses inférieurs par dessus le marché. J'ai une triple position maintenant, d'où je peux vous foudroyer au nom

de la société, des lois, de la constitution; je suis marié, grand propriétaire, député. Au moindre écart que vous ferez, j'ai le droit de vous appeler libertin, turbulent et ambitieux. Encore une fois prenez garde. Si je regrettais demain mon rang compromis, ma noble indifférence à toutes vos misères politiques, et toute cette existence magnifique à laquelle il est plus facile d'insulter que d'atteindre; si le besoin de me venger entrait dans mon cœur, ce n'est plus un combat que je vous offrirais. Je ne suis plus, non, non, je ne suis plus le comte de Mauléon, dit-il en élevant la voix et en se frappant la poitrine; mais M. Mauléon, l'éligible, le juré, le conseiller municipal, le député, vous appliquerait la loi que vous lui avez imposée vous-même; et c'est en vous faisant déchoir aussi qu'il vous punirait. Arthur, Arthur, tenez votre masque à deux mains.

Et d'abord, Marguerite vous évite, la malheureuse femme!... J'ai dit la malheureuse femme, voyez combien je suis déjà pénétré de mon rôle. Voilà que j'ai de la pitié pour les femmes à présent. Elle vous évite... heureux jeune homme, celle que vous aimez vous force elle-même à la vertu : c'est trop de chances aussi, prenez au moins la peine d'avoir le mérite de votre probité. Si je vous forçais à la rencontrer, cette femme qui vous aime comme Louise m'a aimé, l'épargneriez-vous plus que je n'ai épargné.... ma femme? nous verrions ensuite comment vous pratiqueriez la réparation dont vous exposiez si éloquemment la théorie aux autres!

Cependant Mauléon avait beau faire, son habileté ne prévalait pas contre la simple volonté de Marguerite. C'est si puissant une femme qui veut! Elle évitait les piéges,

on ne sait comment, mais avec un naturel et un bonheur qui tenaient de la protection divine. Arthur, lui, se précipitait dans toutes les occasions qu'il plaisait à Mauléon de lui offrir, et trahissait de son mieux ses désirs et son âme. Il abusait enfin de cette impunité que donnent toujours pour un certain temps, une bonne action, un succès et la nouveauté. Ne pouvant ni écrire, ni parler en tête à tête à Madame Duverger, il hasardait tout haut et devant tout le monde, de ces phrases qui sont censées faire suite à la conversation générale et ne sont en réalité que la continuation d'un sujet étranger au plus grand nombre; de ces banalités qui donnent au public une mauvaise idée de l'esprit de celui qui les débite, et à la personne qu'elles concernent une si favorable opinion de celui qui les ose, au péril de son amour-propre et de sa vanité. Marguerite

rougissait à tant de hardiesse et laissait M. Bruchard ou madame de Mauléon, répondre de bonne foi aux discours d'Arthur. C'était quelquefois M. Duverger lui-même qui s'en chargeait, et Mauléon souriait à ces scènes et jugeait des coups. En résumé, Arthur lui parut infiniment trop passionné pour être habile avec Marguerite; c'est égal, se dit-il, j'attendrai. Arthur me rendra compte un jour des accidens de mon ménage; je mesurerai ma générosité à mon bonheur; qu'il prie donc pour que mon orgueil reste sauf. Quant à mon honneur : c'est mon affaire.

Cette préoccupation du comte de Mauléon ne l'empêchait pourtant pas de remplir avec une grâce et une convenance parfaite les devoirs de l'hospitalité; il veillait à ces riens infinis et innombrables qui composent une bonne et honorable réception; il devinait les goûts, les habitudes et jusqu'aux

caprices de ses convives; leur ôtait, par sa prévoyance, jusqu'à la peine de désirer. Il y avait de la féerie, de l'enchantement au château; Louise était fière de son mari. Cette supériorité de manières, cette grandeur dans l'art de descendre aux petits détails, faisait son étonnement et son admiration, d'autant plus que Mauléon avait le soin et l'adresse de l'associer au mérite de tous ses actes. Elle idolâtrait son mari, mais elle respectait aussi et redoutait son idole. Tant d'éclat l'éblouissait, et c'était les yeux baissés et presque les mains jointes qu'elle l'adorait. Plus hardie, plus confiante auprès d'Arthur, elle reportait dans son amitié pour lui, toute la vivacité qu'elle craignait de laisser paraître dans son amour pour son mari; c'étaient des prévenances enivrantes, des paroles flatteuses, et de continuels rapprochemens. Mauléon feignait de s'y mé-

prendre et simulait une jalousie dont l'ironie de bon goût n'échappait à personne excepté à Marguerite. L'homme de prédilection, l'homme avant tous les hommes, à ses yeux, n'était-ce pas Arthur. Dans ces attentions caressantes de madame de Mauléon, dont les autres appréciaient justement le but et la portée, madame Duverger ne pouvait voir ni un change ni une déversion; car elle les adressait tous les jours, du fond du cœur, à celui qui méritait, à ses yeux, tous les hommages. Elle en était émue, froissée. L'embarras que Louise causait ainsi à son Arthur, madame Duverger le confondait avec une sensibilité véritable, et la pauvre femme ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de mépris à Mauléon qui tolérait de telles choses, et de reproche à la femme qui en donnait l'exemple.

Mauléon comprit. Louise interrogea des yeux son mari qui lui fit signe de ne pas chercher à comprendre, et de persévérer. Quant à lui, il se pencha vers madame Duverger qui était assise à sa droite (c'est à la fin d'un dîner que cela se passait), et il lui dit à mi-voix : — Vous vous étonnez, n'est-ce pas, madame, de ma confiance, et il vous semble, qu'à ma place, vous en voudriez plus que je ne fais à M. Arthur, de l'amitié qu'il s'est acquise auprès de ma femme ? Il vous semble que je n'en suis ni assez humilié, ni assez malheureux ?...

M. Belmar ayant entendu ces derniers mots, s'écria : — Qui est-ce qui prononce des paroles comme celles-là, aujourd'hui ? C'est vous, M. le comte, qui pourriez être humilié, malheureux, et c'est vous, madame, qui le trouveriez convenable. Et pourquoi donc ça....

— Oui, pourquoi donc ça, insista M. Bruchard, dont l'amour-propre de père et de plébéien s'empressait de trouver une injure à sa fille et à lui, dans les paroles qu'il ne pouvait pas comprendre : pourquoi donc ça?...

— Pourquoi donc ça, madame, reprit à son tour M. Duverger, qui n'avait pas eu depuis long-temps d'accès de brutalité ou de despotisme, voilà de bien grands mots pour une conversation d'aprés-dîner. Auriez-vous lu aujourd'hui quelque roman dans la bibliothèque de M. le comte. Humilié, malheureux ! parlez-vous, par hasard, de Napoléon à St-Hélène? Mais non car ce héros-là ne convient guère aux femmes : Peuvent-elles aimer un homme qui faisait tuer tous les autres ?

Cette sortie à laquelle l'excitation causée par le vin de champagne et autre, n'était

pas absolument étrangère, eut pour effet de rapprocher tous les assistans de madame Duverger, et de les liguer contre son mari Louise se leva, vint s'asseoir auprès d'elle, lui prit la main et l'embrassa.

Arthur ne put s'empêcher d'applaudir à ce noble mouvement d'un bon cœur, et un moment d'effusion générale succéda à cet incident fâcheux, mais, comme il y en a souvent dans les réunions un peu nombreuses, même plus aimables.

M. Duverger vint occuper la place que Louise avait laissée vide auprès d'Arthur, et il lui demanda avec une naïveté que ses habitudes n'excluaient pas du tout, quel tort il avait eu envers sa femme et vis-à-vis de la société toute entière.

Arthur modéra sa colère intérieure et dit : vous avez attribué à madame Duverger deux mots de M. de Mauléon, et vous y

avez répondu comme vous n'eussiez pas fait aux paroles de M. le comte.

— J'ai eu tort de me tromper; la faute en est à votre père et, tenez, un peu à vous aussi...

— A M. Arthur, interrompit vivement Mauléon étonné et curieux.

— Eh, sans doute, continua M. Duverger, je suis révolté de l'injustice, de l'ingratitude de ma femme envers lui...

— Envers M. Arthur, interrompit encore Mauléon.

— Eh, sans doute, poursuivit M. Duverger, il n'y a qu'elle ici d'indifférente au bonheur qu'Arthur nous a procuré à tous, M. le comte. J'ai remarqué qu'elle n'a remercié Arthur que par une froide révérence, comme on remercie d'un mauvais compliment, ou d'une fade complaisance. Ma

femme a tort envers tout le monde en ne partageant pas la joie de tout le monde, en ne félicitant pas le héros de tout le monde.

Je me suis battu autrefois avec les gens qui dans la foule refusaient de crier *Vive l'Empereur*. On peut aimer tout de même, dit-on, et ne pas faire comme les autres. Mais ce sublime-là, ne me va pas à moi; il ressemble comme deux gouttes d'eau à la sècheresse du cœur... »

Madame Duverger rougit et pâlit tour-à-tour. Arthur était au supplice. Il essaya de répondre, de justifier Madame Duverger; mais son cœur et sa conscience paralysaient son esprit. Sa réponse resta parfaitement insignifiante.

—Vous le voyez, reprit Duverger, il ne pense pas lui-même ce qu'il en dit. Pauvre

et bon Arthur, voilà le monde; les concerts d'estime et d'éloges que le bien vous y attire parfois, ressemblent toujours à des concerts d'amateurs où quelques musiciens ignorans ou de mauvaise grâce empêchent nécessairement la mesure et troublent l'harmonie...

Cette comparaison excita l'hilarité générale; et le rire qu'on a provoqué, désarme bien plus sûrement que celui auquel on s'abandonne. Il tourna court; allons, s'écria-t-il, nous protestons tous contre l'injustice de ma femme et nous exigeons qu'elle partage la joie et la reconnaissance générales Madame, (il s'adressait directement à sa femme,) donnez votre main à Arthur... Arthur, donnez un baiser à ma femme...

Elle eut honte — elle eût préféré mille fois un autre accés de brutalité ou de jalousie.

mais Arthur était déjà près d'elle, implorant la faveur qui lui avait été octroyée, au milieu de l'approbation générale. Louise elle-même, mit la main de madame Duverger dans celle d'Arthur ; Arthur se pencha vers le front de Marguerite...

— Sur la joue, lui cria M. Duverger ?

A la faveur des clameurs d'adhésion que provoqua ce nouvel ordre, Arthur prononça avec énergie et sincérité ces mots : Je t'aime!... croyez-moi, ou je me tue.

Un baiser ardent scella le serment qu'il avait fait.

Mauléon proposa ironiquement un toast à l'amitié.

III.

Marguerite resta long-temps sous le charme de ce premier baiser; elle passa une grande partie de la nuit accoudée à la fenêtre de sa chambre, dans la même posi-

tion et sans penser. C'était de l'extase : un léger frémissement agitait tout son être par intervalles. C'était une brise, qui en passant, renouvelait le baiser d'Arthur, et la ravissait de nouveau. Elle était trop pure, mon Dieu, et trop sincère pour trouver en un pareil moment quelques-unes de ces mille idées ingénieuses que ne manquent jamais de prêter aux femmes, en pareille circonstance, des hommes qui les calomnient — un mot, un rien, absorbe une femme tout entière quand elle aime. Elle sent d'abord, elle ne réfléchit que bien long-temps après... lorsque c'est inutile ou qu'il n'est plus temps.

Et puis, il y aurait une inintelligence et un prosaïsme déplorables à nier tout ce que renferme d'intelligence et de poésie, cet état fixe de l'âme suspendue à un souvenir, Du ciel, de la terre et du monde, Marguerite ne savait plus rien qu'une seule chose

et qu'elle n'eût exprimé que par un seul mot : *un baiser !* Elle ne voyait plus, elle n'entendait plus humainement, et pourtant jamais son organisation déjà si fine n'avait été plus exaltée. Un jour immense lui semblait éclairer la nature ; une harmonie suave et lente s'élever dans l'air avec le parfum des fleurs ; quelle heure de la vie ! ou plutôt quel moment des cieux !

— Où en êtes-vous de vos observations astronomiques, cria M. Duverger du fond du lit...

— Je n'y pensais plus, répondit Marguerite.

— A quoi rêvez-vous donc ?

— Oh ! oui, je rêvais, murmura-t-elle.

M. Duverger avait cette délicatesse des gens à large poitrine d'être sensible à un

air abondant et pur; il se réveillait d'un bon sommeil, et avait en conséquence l'humeur paisible, c'est-à-dire l'amabilité des gens égoïstes. Lorsqu'il sentit l'air du jardin, il se leva et vint à la fenêtre, près de sa femme rendue à la réalité par son mari qui lui serrait la taille. Cette caresse, mi-grotesque et mi-brutale, lui fit faire un mouvement de répugnance assez prononcé...

— J'ai tort en effet de faire de la rivalité avec les astres... si c'était encore le soleil d'Austerlitz, mais non, c'est la lune... la misérable lune. Vous l'admirez parce qu'elle est pâle; c'est dommage qu'elle soit souveut bouffie; que ces romantiques sont donc b.... bien mal avisés.

Et comme il se divertissait ainsi, il aperçut une ombre errante... oh! oh! fit-il...

est-ce que vos rêveries avaient un corps, madame, et il cria *qui va là !*

Pas de réponse... seulement l'ombre approchait.

C'est un homme, murmura Marguerite; et elle eut peur que ce ne fut Arthur. On craint plus vite lorsqu'on sent qu'on peut devenir coupable que lorsqu'on l'est devenu en effet.

C'était Mauléon.

— Se coucher la nuit lui avait toujours paru coutume de mauvais ton, et habitude roturière. C'est quand tout le monde dormait qu'il aimait, lui, à monter à cheval et à courir les bois; et lorsqu'il rencontrait quelque paysan ou quelque marchand forain se rendant à la ville, il se plaisait à lui faire peur, quand toutefois cela lui était possible. Ces manans-là, disait-il, ne peuvent pas nous laisser au moins les nuits; il faut qu'ils vivent et marchent

aux étoiles comme les grands seigneurs; que les insectes vivent au soleil, mais qu'après ils nous abandonnent, à nous, le reste du temps.

Mauléon aperçut M. Duverger et sa femme à leur fenêtre. — Je savais bien, dit-il, que ce diable de baiser empêcherait quelqu'un de dormir, mais je ne comptais pas, ma foi, sur le mari.

— Qui va là, répéta M. Duverger avec plus de force?

— Sentinelle, répondit Mauléon, je viens vous relever, avec votre permission.

— Comment c'est vous, M. le comte, à l'heure qu'il est, et.... et.... vraiment je n'aurais pas fait ça, moi qui vous parle.

Marguerite alla s'asseoir dans le fond de la chambre; elle craignait beaucoup les

leçons de tendresse que pouvait donner son mari.

— Soyez tranquille, mon brave M. Duverger, madame est endormie.

— Silence alors, c'est bien différent.

— Mais vous, monsieur, à votre tour, comment se fait-il que l'on vous trouve à votre fenêtre à deux heures du matin, comme un jeune premier de comédie : depuis quand donc avez-vous pris goût aux étoiles ?...

— Je n'estime toujours que celle des braves... Après cela, demandez à ma femme pourquoi je suis là, car pour mon compte, je n'en sais rien... à propos, Marguerite, pourrais-tu nous le dire un peu?...

— Combien est tendre cette heure de la nuit, pensa Mauléon. Voilà M. Duverger

lui-même qui appelle sa femme, *Marguerite*.
— Oh! si Arthur l'entendait!

Marguerite avait feint d'être assoupie et n'avait pas répondu.

— Tiens, reprit M. Duverger, elle dort.
— Ah! ah! fit ironiquement Mauléon... Elle ferme les yeux afin de mieux voir Arthur, elle est toute à lui, se dit-il en lui-même; Arthur, Arthur quelque chose doit vous avertir que le moment est venu où l'on se repent de toutes les rigueurs qu'on a eues pour vous, et que vous êtes appelé à toucher les intérêts et arrérages de vos sentimens passionnés. — Si j'étais mari... j'oubliais que je le suis, je tiendrais compte à ma femme d'une disposition semblable à celle où se trouve madame Duverger, comme de l'équivalent d'une défaite pour elle et

d'une infortune pour moi. Si je voulais pourtant me venger!...

— Eh bien, cria M. Duverger, dormez-vous aussi, M. le comte, et tout debout? Il paraît que vous tenez à démentir de tout point votre réputation d'autrefois. Ce n'est pas un reproche que je vous fais au moins. La première réforme, je veux dire, votre mariage devait entraîner les autres : je gage que vous ne pourriez plus courir les nuits comme autrefois.

— Monsieur le militaire, comment entendez-vous le mot réforme? Vous m'insultez. Eh bien, je vous provoque... à une partie de chasse, pour cette nuit même; venez avec moi à la chasse aux braconniers. Depuis qu'ils m'ont donné leur voix, vos électeurs ne se font aucun scrupule de me reprendre tout ce qu'ils peuvent; ils m'exploitent à charge de revanche, à ce qu'il paraît, et

j'ai déjà perdu cent pièces de gibier à l'honneur d'être le mandataire de ceux qui me volent. Venez donc avec moi, nous donnerons à ces braves gens, comme on dit aujourd'hui de tout ce monde-là, une leçon de *Code civil* et de respect de la propriété.

— Vous le voyez, il faut toujours en revenir à ce que *l'autre* a fait.

Lorsqu'il était en présence de Mauléon, de ses maximes et de ses manières aristocratiques, M. Duverger radotait Empire ; il se croyait ainsi suffisamment protégé contre la supériorité du comte.

— J'en suis, continua-t-il, une minute seulement ; le temps de m'équiper...

— A moi celui de réveiller M. Bruchard.

— Ah ! votre beau-père ?

— Il sera de la partie, et Arthur aussi.

— Il faut laisser dormir ce pauvre Arthur; il ne me paraît pas très bien depuis quelques jours; le plaisir, l'émotion que lui a causé votre mariage...

— Vous croyez qu'il ne souffre que de ce plaisir et de cette émotion-là, dit Mauléon vivement piqué.

— Je le crois : il faut laisser Arthur à la maison.

— Laissons-le donc... puisque vous le voulez, continua-t-il tout bas!... Voilà bien, ou je ne m'y connais plus, une insinuation de Marguerite que le bonhomme prend pour un sentiment à lui... ils vont rester à peu près seuls, elle et lui; la fenêtre de la chambre de madame Duverger est juste assez élevée pour exiger un peu d'adresse et de bonheur de la part de celui qui entreprendra d'arriver par ce chemin-là.... les vœux s'ap-

pellent, les cœurs s'entendent... Ce n'est pas ma faute, mais la nuit sera décisive : l'amour et l'occasion se manquent rarement l'un l'autre... Arthur profitera de cette liberté que M. Duverger tient absolument à lui laisser... Arthur je saurai à mon départ pour Paris quelque détail important. J'aurai raison enfin du plaisir et de l'émotion que ce jeune homme s'est procurés à mes dépens, et que tout le monde ici prend la peine de me rappeler.

Mauléon arriva à la porte de M. Bruchard, qu'il détermina facilement à le suivre.

Mais M. Bruchard, lui aussi, pria Mauléon de ne point faire de propositions à Arthur; car, ajouta-t-il, ce brave M. Arthur nous paraît bien fatigué depuis quelques jours : la part qu'il a prise à tous les pré-

liminaires de la noce, la joie qu'il a ressentie...

Mauléon n'y tenait plus; il ne laissa pas M. Bruchard achever sa phrase, et interrompit par ces mots : — On vous attend.

M. Duverger était déjà descendu dans le jardin et appelait son ami Bruchard...

— J'y vais, cria M. Bruchard; et vous mon gendre, venez-vous?

C'était la première fois que M. Bruchard osait appeler Mauléon son gendre : à ce mot, le comte de Mauléon sentit tout son orgueil se soulever et son cœur bondir dans sa poitrine... Lui, le gendre de M. Bruchard, il était le fils de cet homme-là; et c'est Arthur qui lui avait valu cet honneur... Mauléon n'ajoutait pas, avec 400 mille livres de rente; les biens dont on jouit, l'on croit

toujours qu'ils vous étaient dus et ne pouvaient pas vous échapper. Mauléon se prit en pitié, et tout le reste en haine et en mépris. Ce qu'il avait en lui d'ironique et de méchant le domina. L'idée de tendre lui-même un piége à Arthur lui sourit; il s'y arrêta.

— Partez d'abord, dit-il à M. Bruchard, allez avec M. Duverger, en avant, par la grande allée du petit bois; j'ai deux mots à dire à Louise, et je vous rejoins bientôt. Emmenez avec vous tous les chiens, même ce *Lion* qui dort là-bas sous la fenêtre de madame Duverger, il est dressé à la chasse que nous allons faire. Pierre fera seul la garde du château.

MM. Bruchard et Duverger partirent ainsi que Mauléon l'avait dit. Alors Mauléon se dirigea vers la chambre où Arthur était censé dormir : il avait à peine frappé à la porte qu'elle s'ouvrit. Arthur était vêtu

comme la veille; sa cravate seulement avait été desserrée; son gilet était ouvert; enfin il offrait tous les symptômes ordinaires du joueur ou de l'amant désespéré qui a passé la nuit à se repentir ou à imaginer. La présence de Mauléon ne l'étonna pas : il attendit...

— C'est bien comme cela que je le voulais, pensa Mauléon... Je venais, dit-il ensuite, monsieur Arthur, vous proposer une partie de plaisir.

— A moi.

— Deux hommes moins jeunes et aussi graves que vous l'ont déjà acceptée. Mais je vois que vos occupations vous ont empêché de dormir la première moitié de la nuit, il est juste alors de vous laisser la seconde...

— Comment, M. Bruchard, et M. Du-

verger... une partie de plaisir... à cette heure !

— Oh ! mon Dieu, oui, je suis parvenu à les séduire, mon cher monsieur Arthur ; tout le château est de la partie, jusqu'à ce brave *Lion*, à qui l'on a permis de quitter son poste et de violer la consigne : il est déjà parti avec M. Bruchard et M. Duverger.

— Mais les femmes auront peur, car elles vont se trouver toutes seules dans cette aile-ci du château.

— Il est vrai que j'emmène Pierre aussi. Mais Louise dort, et puis sa femme de chambre n'est pas loin, bien que la fenêtre de son cabinet ne donne que sur la cour.

— Et Marguerite?... Arthur prononça ce nom involontairement.

— Je regrette à présent de lui avoir enlevé son gardien.... son mari ; car elle est souffrante. Un invincible besoin d'air l'a rete-

nue à sa fenêtre jusque tout à l'heure..... Oh! ne craignez rien; elle peut, de son lit, sonner la femme de chambre de Louise, vous voyez qu'en songeant au plaisir je n'ai pas trop forfait à l'humanité. Irez-vous?

— Où donc, monsieur, répondit Arthur épouvanté, car il avait déjà entrevu tout le parti qu'il pouvait tirer, pour sa passion, de la liberté qui lui était faite; il n'avait pas repoussé l'idée d'en profiter, et il craignait d'avoir été découvert.

— Rejoindre vos amis, répliqua Mauléon avec calme et assurance, bien que rien n'eut échappé à son habitude et à sa pénétration.

— Non, monsieur, j'ai là sur ma table un travail qui vieillirait, à finir.

— Un travail pour la gloire, sans doute?

— Pour la science, tout simplement. .

— Un roman physiologique?

— Non, monsieur, le chapitre d'une histoire de la médecine.

— Voilà toujours un conte en attendant, pensa Mauléon, et il se retira en demandant pardon à Arthur de son indiscrétion.

—Il y viendra! dit Mauléon qui alla ensuite trouver Pierre, il dormait, lui, du sommeil du juste. A la voix de son maître, le serviteur sauta en bas de son lit, et s'habilla à la hâte...

— Écoute, lui commanda Mauléon...

— J'entends, monsieur.

— Tâche donc de comprendre et d'exécuter fidèlement ce que je vais t'ordonner... Lorsque tu m'auras entendu fermer à double tour la petite porte du jardin, tu descendras pieds nus, avec ton rateau, et tu le passeras adroitement, légèrement, de manière à n'être ni vu ni entendu de per-

sonne, sur le sable de toutes les allées. Si tu aperçois quelqu'un à une fenêtre, tu te cacheras derrière un arbre jusqu'à ce qu'on ait disparu. Commence par l'allée qui va sous les fenêtres de M. Duverger... Surtout finis vite, tu n'as que cinq minutes, ensuite tu reviendras te coucher, et je te défends de sortir de ton lit avant mon retour, quand bien même une armée de brigands assiégerait le château, ou que des revenans s'y conduiraient comme chez eux..... Il faut tout prévoir, si l'on te surprenait à exécuter mes ordres, tu dirais que, trompé sur l'heure qu'il est, et désirant d'ailleurs être libre demain, qui est dimanche, dans la matinée, tu commençais ta besogne journalière. Es-tu capable de te souvenir de tout cela?...

— Lorsque je vous aurai entendu fermer à double tour la petite porte du jardin, je

descendrai pieds nus avec ma ratissoire...

— C'est bon ! c'est bon ! je jugerai de ta mémoire à l'exécution ; souviens-toi surtout de ces mots : adroitement et légèrement.

— Adroitement... et... légèrement....... adroitement... et..... c'est convenu.

— Eh bien, au retour, je te ferai savoir si je suis, ou non, content de toi.

— Avec monsieur, cela équivaut à deux pièces cent sous ou à dix coups de cravache.

— Je ne marchanderai pas avec toi. Deux pièces de cent sous ou vingt coups de cravache... c'est convenu...

Mauléon ne tarda pas à donner à son domestique le signal convenu. Il sortit, se promettant bien de trouver, au retour, Arthur pris au piége qu'il venait de lui tendre. A son compte, les événemens de

cette nuit étaient forcés, et le moindre chef d'accusation qu'Arthur pût fournir contre lui-même c'était de laisser, sur le sable, l'itinéraire de sa chambre à celle de Marguerite. Avec ce seul indice, M. Duverger eût condamné Arthur à mort; mais ce n'était pas par le mari que Mauléon voulait se venger de l'amant. Le culte de M. Duverger pour Arthur l'amusait au contraire, en lui prouvant qu'il avait été sage jusques-là en méprisant l'opinion du monde, bonne ou mauvaise. Car, Mauléon, comme tous les gens qui ont compromis leur passé, concluait toujours du présent au temps qui l'avait précédé, ne s'apercevant pas que le besoin de justifier une époque est un hommage rendu aux principes de tous les temps. Mauléon voulait, nous l'avons déjà dit, surprendre lui-même Arthur, se rendre maître de sa réputation, de son avenir, et en dis-

poser, comme il lui plairait; en un mot, il voulait user de représailles.

C'est souvent encore de la générosité.

IV.

Depuis long-temps Pierre ne cherchait plus à pénétrer le secret des ordres qu'il recevait de son maître. Il savait déjà par cœur, qu'au fond, c'était toujours d'une femme

qu'il retournait. Il était donc lui aussi, et par contre-coup, blasé sur les intrigues, et je ne sais quelle aventure aurait été digne encore d'amuser l'esprit ou d'exercer l'intelligence du valet d'un tel maître. Pierre se tint prêt à obéir au signal convenu; il descendit pieds nus, un rateau dans une main, une lanterne sourde dans l'autre, et sa veste jetée négligemment sur son épaule, comme font les ouvriers s'en allant à l'ouvrage. Avant de se hasarder, il examina une à une toutes les fenêtres. Celle de la chambre occupée par madame Duverger était seule entr'ouverte, et laissait passer quelques rayons d'une lumière plus vive que celle d'une veilleuse. C'est de ce côté-là, se dit Pierre, qu'il faut agir conformément aux intentions de mon maître, ...légèrement... et adroitement... sinon... suffit et même bien plus. Et il commençait

d'avancer. Au même instant une main poussant les persiennes les ouvrit toutes grandes. Pierre, surpris comme un voleur, jeta sa veste sur sa lanterne et se coucha lui-même à plat ventre sur le gazon. Peu après, il entendit le bruit d'anneaux qu'on fait glisser sur leur tringle ; il leva la tête et ayant vu que madame Duverger avait fermé les grands rideaux de sa chambre, il s'empressa de se relever et d'achever au plus vite la tâche qu'on lui avait prescrit d'accomplir en cinq minutes. Le rateau passa partout, n'oublia pàs la moindre place. Le sable des allées était si fin qu'un oiseau y eût laissé son empreinte. Pierre lui-même ne pouvait pas s'empêcher de sourire à l'infaillibilité du piége qu'il tendait, sans se préoccuper autrement de la proie ou de la victime. Il se complut surtout à bien remuer le sable sous les fenêtres de madame la comtesse de Mauléon

et de madame Duverger afin de le rendre plus tendre et plus sensible. Enfin il rentra pour se coucher et dormir jusqu'à la récompense du lendemain.

Cependant Arthur se dirigeait vers le jardin. Pâle, défait, il marchait dans la nuit des corridors, et comme un fantôme il trouvait son chemin dans l'ombre et arrivait, sans rien heurter, au but. Le voilà qui suit plusieurs allées, le voilà qui s'engage dans celle qui conduit sous les fenêtres de Marguerite, le voilà arrêté, ému devant cette chambre où l'on paraît l'attendre... Le cœur a ses pressentimens; à chaque pas d'Arthur qui le rapprochait d'elle, Marguerite rattachait à demi quelques-uns des vêtemens dont elle avait commencé de se défaire. C'était un nœud, c'était une épingle qu'elle remettait à sa place par je ne sais

quel instinct de crainte et de pudeur tout-à-la-fois ; puis elle se retirait au fond de sa chambre, s'approchant toujours plus d'une petite croix d'ivoire, suspendue au-dessus d'une chaise dont les coussins et l'appui rembourrés indiquaient qu'elle avait autrefois servi à l'église. Enfin lorsque Arthur se trouva, comme nous venons de le voir, au bas de sa fenêtre, Marguerite sentit se répandre autour d'elle un froid indéfinissable qui concentrait tout son être comme en un seul point, vers le cœur. Elle tomba à genoux sur la chaise dont nous avons parlé, et courba la tête devant la croix. Son inspiration fut de prier.

Elle commença par les paroles qu'elle avait coutume de dire tous les soirs, tout bas, et sans être entendu de M. Duverger. C'étaient quelques mots bien simples qu'elle répétait depuis son enfance, et qui avaient au moins

le mérite d'exprimer un sentiment à elle. « Mon Dieu, disait-elle, je remets entre vos mains, ma vie, mon intelligence et mes forces; que je les retrouve, à mon réveil, plus dignes de vous et de la mission que vous m'avez donnée sur la terre. » Mais, ce soir-là, Marguerite chercha vainement les paroles quelle savait pourtant si bien. Cette ingratitude de sa mémoire l'effraya comme un refus du ciel; elle pensa alors à s'adresser à sa pauvre mère, qui elle du moins ne rejetterait pas encore ses prières. « O vous, s'écria-t-elle, vous qui m'avez tant aimée, secourez-moi; ma mère, protégez-moi, ma mère et mon Dieu, sauvez-moi.

Marguerite avait dit : « Sauvez-moi, » avec un accent plein d'ardeur et d'énergie. Arthur l'entendit et c'est lui qui se crut appelé.

Le comte de Mauléon en eût bien ri!

Les volets du rez-de-chaussée servirent à Arthur pour escalader le premier étage. De l'appui de la fenêtre, il posa un pied sur la barre inférieure du volet, de là, s'élançant, il en saisit la partie supérieure où il se hissa par la force. Ensuite il chercha et parvint à tenir l'appui de la fenêtre du premier étage. A genoux, puis debout sur le coupant du volet prêt à tourner en criant sur ses gonds, Arthur n'a plus qu'un dernier effort à tenter. Une force surhumaine l'anime... une minute encore, et il a touché le but. Entre Marguerite et lui, il n'y a plus qu'un rideau que le vent fait trembler; alors il s'arrête; il a commencé de vaincre, il commence d'être généreux; il a osé, il hésite...

Marguerite était tremblante, les bras serrés contre la poitrine, les mains jointes; elle sentait qu'il y avait un malheur ou un

danger autour d'elle, et se faisait petite croyant mieux y échapper.

A un mouvement que fit Arthur, Marguerite tourna vivement la tête, et une partie de ses cheveux, se détachant, retomba sur ses épaules. Elle était belle à ravir l'âme et les yeux. Cette femme dont la toilette avait toujours été si conforme aux exigences de la province, et à laquelle son mari n'aurait pas souffert la moindre innovation, qui sentît le caprice ou la liberté, elle était dans un de ces états indéfinissables, où la décence n'a rien à reprendre et l'amour pourtant rien à désirer de moins. Arthur contemplait avec ravissement sa Marguerite ainsi faite, et son cœur bondissait dans sa poitrine.

Une voix mystérieuse murmurait à l'oreille de Marguerite ces mots si doux et tout à la fois si terribles : *il est là*. Elle voulut d'abord courir à la fenêtre; mais elle eut

peur de n'aller qu'au-devant de lui. Il se fit alors en elle une grande résignation. L'idée de tous les malheurs dont lui avait souvent parlé sa mère, comme de la suite inévitable de ces sortes d'engagemens, la domina. Elle les accepta volontiers pour elle-même; elle ne croyait pas racheter trop cher, par tout son avenir perdu, les quelques jours de bonheur qu'elle pouvait donner encore à Arthur; enfin elle croyait se dévouer. Oh! ne doutez pas de sa bonne foi; il est plus grand qu'on ne pense vulgairement, le nombre des femmes qui succombent ainsi par une sorte de conscience et de probité, qu'il est plus facile, sans doute, de confondre avec la facilité, mais que les hommes un peu dignes de ce nom respectent encore quelquefois, et qu'ils estiment toujours. Le drame et la coquetterie ont pour les sots, dans certains momens dé-

cisifs, tout l'air et tout l'honneur de la vertu qui se débat; mais pour les sots, exclusivement, le dévoûment est, à une heure solennelle, la vertu la seule permise et la seule vraie.

Arthur écarta peu à peu le rideau, fit quelques pas dans la chambre et se trouva enfin près de Marguerite. Il se mit à genoux à côté d'elle en prononçant son nom d'une manière suppliante. En ce moment-là, Marguerite murmura : « Je suis perdue ! »

— Marguerite, reprit Arthur enivré, Marguerite, un regard, un mot seulement?...

— Arthur...

Et Marguerite lui avait abandonné sa main qu'il couvrait de baisers brûlans, de reconnaissance et d'ardeur.

— Arthur, dit-elle, où sont les sermens

que nous avons faits à ma mère, à nous-mêmes? Ceux que nous ferions aujourd'hui, parce qu'ils seront plus coupables, devront-ils durer plus long-temps?

— Toujours!

Et elle souriait.

— Toujours!

— Mais ces sages promesses, si souvent renouvelées, et que j'ai renouvelées encore auprès du lit de ma mère mourante, je les oublie, ou plutôt elles me sont présentes et je les méconnais, je les outrage; est-ce qu'une passion criminelle aurait le privilége de trouver en nous plus de constance et de fidélité que de saints engagemens? le croyez-vous, Arthur?

— Ne soyez ni injuste, ni cruelle envers

vous-même, vous êtes la plus noble et la plus belle des femmes!...

— Vous ne me répondez pas, Arthur; je ne sais quelle affreuse expérience me dit à moi, qui pourtant ignore tant de choses, que vous ne pouvez pas me répondre. Aussi j'aperçois au début de ma faute la punission qui doit la suivre. Il est donc vrai que votre amour aussi finira, et qu'un jour, ce moment d'aujourd'hui sera peut-être encore un souvenir, mais que vous pourrez ne pas y être sensible, et l'outrager?

— Vous ne le croyez pas, Marguerite, et j'en appelle à votre cœur des calomnies de votre raison. Dites ici, dites, si jamais on ne s'est fait esclave plus résigné que moi de ses promesses; j'ai été jusqu'à vous fuir, vous, celle par qui seule j'étais! la source de mes pensées, le principe de mes actions, de ma vie! je me suis con-

damné à toutes les misères d'une conduite sans franchise et sans but ; à chacun de mes actes qui ne se rapportait pas à vous, j'étais forcé d'ajouter : c'est faux ; à chacune de mes paroles : tu mens ; car il n'y a depuis long-temps de réel, de sincère, de vrai en moi que mon amour ; oui, j'ai souffert en quelques mois plus que dans tout le passé de ma vie.

— Pauvre Arthur! dit-elle, et la douce Marguerite passa négligemment une de ses mains dans les cheveux de son amant. C'est un plaisir qu'elle avait souhaité bien des fois déjà.

— Mais, est-ce qu'il y a un passé pour moi, pour nous, reprit Arthur ; n'est-ce pas, Marguerite, il n'y en a pas?...

— Non, répondit-elle avec une complaisance d'une ineffable douceur.

— Il n'y a qu'un présent d'amour et un

avenir de bonheur ; un avenir à nous deux. Car je suis à toi, à toi tout entier et pour toujours, n'est-ce pas, Marguerite ?

Marguerite leva les yeux comme pour demander au ciel de changer en réalité le doute qu'elle conservait encore.

— Crois-moi, je t'en supplie, reprit Arthur; va nous serons heureux enfin. Tu en es si digne, mon Dieu! tu ne sais pas jusqu'à quel point tu es adorable. Je te le montrerai, moi. Moi seul je te répèterai à nos heures, ce que tout un monde t'aurait dit à tous les momens : tu es belle, tu es noble, tu es pure, tu es un ange....

— Un ange, monsieur, interrompit Marguerite un peu confuse de son entraînement et qui voulait se sauver encore quelques instans au moins par une explication.....

un ange, comme celui de l'autre fois? cet ange découvert, un beau jour, dans vos papiers par M. Belmar.

— C'était vous, c'était toi déjà, toi toujours, ma Marguerite bien-aimée. Tu l'avais deviné, n'est-ce pas, et tu n'as jamais pensé que j'aie pu dire d'une autre la même chose que de toi? Si tu n'avais pas vécu je n'aurais jamais aimé.... je n'aurais jamais vécu. Le ciel lui-même nous a destinés l'un à l'autre....

— Le ciel où est ma mère? demanda Marguerite, plus calme, et attristée.

— Oui, Marguerite! crois en celui qui a trop peur d'être indigne de toi pour mentir. Dans les âmes comme la tienne, il n'y a que des inspirations sacrées. Élève-toi plus haut que la crainte. Vois, c'est quand tu priais, quand tu étais à genoux, que je suis venu vers toi.

— Mon Arthur!... en prononçant ces mots du fond du cœur, Marguerite entourait Arthur de ses bras.

— Je t'aime...

Les deux amans s'enivraient de ce baiser qui seul a autant de charme que l'aveu dont il est la suite...

Et alors on entendit une voix du dehors qui appelait : Madame Duverger! Marguerite!

—Ah! Mauléon, c'était donc un piége, s'écria Arthur.

— Du calme et de la résignation, Arthur, je t'aime! Et Marguerite donna courageusement un nouveau baiser à son amant.

Et la voix appela une fois encore : Madame Duverger! Marguerite!

V.

En tout, c'est quelque chose de bien décisif qu'un lendemain. Le sentiment du lendemain s'élève et croît souvent sur les débris des opinions de la veille comme les saules et les cyprès sur les tombes.

Le lendemain, c'est le réveil, c'est le deuil, c'est la vérité toujours triste, c'est la réalité toujours décevante.

Il n'y a qu'un beau lendemain, et il n'est pas sur la terre : c'est le lendemain de la mort. Le corps est refroidi, l'âme est aux cieux.

Louise n'avait jamais aimé le comte de Mauléon, par orgueil ; les paroles du comte avaient touché son cœur sans y éveiller de vanité.

C'était l'homme enfin et non pas le comte qui l'avait séduite.

Aussi lorsqu'il s'était agi de mariage, Louise pouvait se rendre ce témoignage qu'elle avait été la dernière à songer à l'élévation, à la fortune où elle allait parvenir. Être à lui, s'appeler sa femme, pouvoir l'aimer sans honte, le voir sans crainte, c'était tout ce qu'elle demandait au ma-

riage. La veille encore elle se flattait de ne rien souhaiter qu'il ne fût possible à son amour si grand de réaliser.

Noble illusion! elle ne savait pas, la pauvre enfant, qu'aimer toute seule c'est n'avoir de puissance que pour son propre malheur, et pour l'ennui des autres; que les tendres sentimens dont on ne veut pas, éloignent; et, enfin, qu'il n'y a pas de ressource, lorsqu'un mari se croit d'une nature plus fine, plus délicate, d'un goût plus raffiné, d'une organisation plus exquise que celle de sa femme; car, en réalité, certains hommes n'ont coutume d'admirer dans les femmes que ces sortes de supériorités-là. Qu'il était ridicule et étroit, aux yeux du comte de Mauléon, ce désintéressement de Louise qui ne lui permettait pas d'être fière de son nouveau nom! Qu'elle était mesquine cette supériorité d'âme qui ne

lui faisait point apercevoir qu'elle était devenue comtesse! Tant de simplicité n'aurait pu convenir qu'à une femme déjà riche et déjà noble : c'eût été alors, en effet, la manière la plus orgueilleuse de jouir de ses biens et de ses titres nouveaux, que de paraître ne se pas douter qu'on les possédât. Mais Louise, la fille de M. Bruchard, elle modeste et simple!... ce n'était que faire son devoir, ou ne pas comprendre. Voilà ce que Mauléon pensait.

Toutes ces tristes choses que Louise ne soupçonnait pas la veille, elle en fit la douloureuse expérience le lendemain. Ses caresses avaient été reçues si froidement, qu'elle en eut honte un moment et se crut infâme. Ses paroles avaient excité un sourire si dédaigneux, qu'elle s'était recueillie long-temps pour savoir s'il ne lui était pas échappé quelque faute grossière de langage.

Elle comprit enfin qu'elle était devenue la propriété du comte, mais qu'elle n'était pas sa femme. Cette lueur horrible éclaira l'abîme où elle était tombée, et elle en sonda toute l'étendue : au fond, elle lut cette sentence :

Éternité !

Louise avait songé d'abord à demander quelques conseils et quelques consolations à madame Duverger; mais elle avait toujours rencontré madame Duverger si triste et si préoccupée elle-même, qu'elle n'avait pas encore osé l'entreprendre. Et puis, vraiment, elle avait honte, et elle se sentait humiliée, car enfin elle savait bien qu'elle était jeune et jolie..... et elle était méconnue, méprisée par un homme qui pourtant continuait de lui paraître si supérieur à tous les autres, qu'elle ne pouvait pas désirer

moins d'en être aimée. C'était le commencement d'un long supplice!

Dès le lendemain de son mariage, Mauléon avait quitté le lit nuptial vers une heure du matin, et était allé à cheval faire une promenade dans le bois. La pudeur n'empêche pas de ressentir certaines humiliations; dès le lendemain, la comtesse de Mauléon avait versé bien des larmes. Le soir où nous avons vu Mauléon partir pour la chasse avec MM. Bruchard et Duverger, Louise s'étant imaginée que peut-être elle retrouverait son mari au jardin, et que s'il la rencontrait sur ses pas, malgré la peur et le froid, il aurait au moins pitié d'elle, s'était hasardée à descendre, elle avait erré long-temps, à peine vêtue, parmi les arbres, tremblant à la moindre agitation des feuilles, et prête à s'évanouir au plus léger bruit. Puis elle avait aperçu de

la lumière dans la chambre de madame Duverger, et la fenêtre ouverte. Elle s'était dirigée de ce côté-là, et c'était elle, c'était Louise qui avait appelé tout à l'heure.

Madame Duverger! Marguerite!

Ni Arthur, ni Marguerite n'avaient reconnu la voix de Louise; mais Marguerite ayant soulevé son rideau avait aperçu une forme svelte et blanche qui s'agitait sous sa fenêtre, et bientôt elle avait dit à Arthur : le sort nous donne encore quelques momens d'impunité : c'est la comtesse de Mauléon!

Arthur lui avait conseillé de ne pas répondre.

Cependant Louise s'était félicitée de n'avoir point été entendue de Marguerite. Quel aveu, en effet, que sa seule présence, à pareille heure! à pareil jour, dans le jardin! quelle confidence!

Elle s'était hâtée de rentrer dans sa

chambre, où elle avait réussi à fermer les yeux, mais pour mieux voir encore celui qu'elle adorait.

Chacun des pas de madame la comtesse de Mauléon, malgré sa légèreté, avait marqué sur le sable; quelques empreintes se confondaient avec celles des pas d'Arthur, sous les fenêtres de madame Duverger.

Le jour naissait.

VI.

... Tue-moi, disait Marguerite à son amant, je veux mourir avant d'avoir senti le remords, seulement le regret de ma faute ; ensevelis-moi dans mon bonheur.

— Tu vivras, ma Marguerite adorée, tu

vivras pour être heureuse toujours et toujours aimée. Pourquoi parles-tu encore de remords, de regrets, de faute; ces mots avaient un sens, mais autrefois, lorsque tu étais indifférente, lorsque tu perdais ces dons si précieux que le ciel et la nature t'ont donnés, ton cœur, ton âme, ta beauté, toi tout entière...

— Combien tu serais ingénieux à me tromper, mon Arthur, si ma passion n'avait pas devancé ton adresse. Tu me persuades, mon Arthur, et pourtant je ne te crois pas....

— Il ne faut pas douter ainsi de mes paroles; que sais-tu, toi, pauvre femme qui ignorais hier encore ta beauté et tes charmes?

— Et qui donc m'avait appris à vous aimer?

— Vous avez été bien longue à l'apprendre, n'est-ce pas?

— Ingrat et menteur que vous êtes!

— Et un doux baiser fut la punition d'Arthur.

— N'est-ce pas, reprit-elle, que vous avez vu tout de suite que je vous aimais?

C'est là une des premières questions que font les femmes; le présent, l'avenir ne leur suffit bientôt plus; il faut qu'elles remontent avec leur passion dans le passé, et elles s'efforcent de le conquérir au profit de leur amour. Une circonstance insignifiante, une ombre, un rien, elles se rappellent tout, rattachent tout à l'intérêt qui les anime; tout devient prélude, gage et pressentiment. Elles changent en or le plus vil métal.

Arthur voulait avoir aimé le premier. Ce n'était pas qu'il le pensât; mais la contra-

diction est une des mille ressources de la tendresse ; et il se faisait payer la concession la plus légère, le prix du plus doux baiser...

Et cependant le jour naissait.

— Mon Arthur, murmurait Marguerite sur les lèvres de son amant : jure-moi que tu ne seras pas trop sévère pour la malheureuse qui s'est perdue dans tes bras ; laisse à ma conscience qui renaîtra bientôt le soin de me punir... mais, non, tiens, je ne veux pas te mentir et faire que tu m'aimes plus que je ne mériterais de l'être, je me sens prête à expier de ma vie ces momens qui s'enfuient, mais je me sens incapable aussi de m'en repentir jamais.... qu'avez-vous donc fait de moi, Arthur?... mais n'entendez-vous pas, au loin, du bruit... les aboie-

mens des chiens.... On revient...., partez, fuis.....

— Un baiser, un mot encore : m'aimes-tu ?

Marguerite ne répondit que par un sourire charment, toute l'histoire de son amour, ses péripéties, ses ravissemens, ses craintes, tout était dans ce sourire.

Le bruit redoubla et parut même si rapproché, qu'Arthur n'osait plus tenter de descendre par où il était monté. Il s'élança, et alla retomber à dix pieds devant la fenêtre, sur le gazon ; les amans heureux font tout avec bonheur et avec grâce. Arthur ne chancela pas le moins du monde, et il se dirigea vers sa chambre.

Marguerite se coucha.

Il était temps !

Les chasseurs rentrèrent au château ;

Mauléon se sentit pénétré d'une joie infernale, en voyant que le sable avait été foulé; il reconduisit obligeamment MM. Duverger et Bruchard, chacun à sa chambre, évitant qu'ils n'effaçassent de leurs pieds, l'empreinte des pas qu'Arthur avait laissée; il enferma lui-même les chiens au chenil et vint ensuite réveiller Pierre.

— Holà, cria-t-il, debout et les oreilles droites; j'ai deux mots à te dire.

— Présent, monsieur le comte, répondit Pierre en se frottant les yeux.

— As-tu bien accompli mes ordres hier soir?

— Légèrement, monsieur le comte, et adroitement comme vous me l'aviez ordonné....

— Tu n'as pas été vu?

— De personne; j'ai failli seulement...

... Madame Duverger s'était mise un instant à regarder dans le jardin, mais je me suis vivement jeté à plat-ventre, et me suis confondu avec le gazon.

— C'est bien ; dors.

— Merci, M. le comte.

Mauléon descendit de nouveau, afin d'examiner à son aise la mesure et la direction des empreintes. Le doute n'était pas possible. On était bien venu directement du point correspondant à la chambre d'Arthur; on s'était bien arrêté devant celle de madame Duverger... c'était bien Arthur.... il était bien revenu par le même chemin, sauf une lacune, qui s'expliquait du reste par le bond qu'on avait pu et dû faire en sautant, de la fenêtre sur le gazon. Mauléon se frottait les mains et riait aux éclats; je le tiens, pensait-il, ce noble défenseur

des vertus outragées, ce pur redresseur de torts ; à la première occasion qu'il me plaira de lui prêter, je le prendrai au piège. A bientôt donc, M. Arthur ! Comme il se dirigeait vers l'appartement *de sa femme*, Mauléon ayant laissé tomber la cigarette qu'il fumait en ce moment-là, se baissa pour la reprendre, et il aperçut une dépression du sable, si petite et si légère qu'elle n'avait évidemment pu être faite que par une femme. Mauléon s'étonna de l'étrange impression que lui causait la découverte : Je n'aime pourtant pas ma femme, dit-il, je n'ai jamais été jaloux, je me suis toujours cru philosophe, et le monde a toujours répété que j'étais un roué ; quel est donc ce mouvement de mon cœur?... je me trompe, de mon sang qui donne un démenti à tout cela ! ô mariage, voilà bien de tes coups, tu nous rends du jour au lendemain mécon-

naissable! voilà que je frissonne comme dans un premier amour à une ombre insaisissable d'infidélité possible; incessamment je me trouverai mal pour un ruban, et j'aurai des attaques de nerfs pour un frôlement de sa robe... C'est pourtant bien là la trace de ma femme;... mais madame Duverger, elle aussi a de petits pieds.... C'est elle peut-être qui sera descendue et aura été rendre visite à ma femme... mais quelle absurdité, une visite la nuit! cela n'est pas vraisemblable, cela n'est pas possible. Non, non, j'ai beau être un mari, je ne peux pas m'y tromper: c'est elle qui s'est rencontrée cette nuit, avec Arthur; là-bas, sous cette fenêtre. Que venait-elle faire?.... ah! Mauléon, te voilà donc en colère; toi... dont les vengeances ont toujours été réputées si supérieures à l'offense que tu avais reçue; te voilà transformé en Othello..... pour une

petite fille, pour une bourgeoise; je me flatte, je tourne au Bartholo, au Sganarelle! tout simplement... Arthur! Arthur! je me vengerai! tu me révèles en cet instant les petitesses et les misères de mon âme, que j'avais crue jusqu'à présent si élevée au-dessus des mouvemens communs des autres hommes; tu me rabaisses au niveau ordinaire; prends garde, il faudra que je te fasse tomber beaucoup plus bas pour être vengé de toi.

Mauléon revint trouver Pierre.

— Encore au lit, s'écria-t-il, en entrant; pourquoi couché, pourquoi dors-tu?

— Je....

— Qu'as-tu fait hier soir? je t'avais commandé de passer partout le rateau, et tu as complètement oublié une partie du jardin.

— Aucune, M. le comte.

— Celle à gauche ?...

— Du côté des appartemens de madame la comtesse....

— A gauche, enfin,

— C'est par-là, je crois, que j'ai commencé, M. le comte....

— Tu mens ; et les traces que j'ai aperçues ce matin, de ce côté-là, sont les mêmes que j'avais remarquées hier....

— Je ne le crois pas, M. le comte.

— Tu mens.

— Dame, s'il le faut absolument, M. le comte;... mais je vous jure que j'ai commencé par-là....

— Pas un mot de plus, animal, ou je te coupe en deux avec ma cravache.

— Cela vous ferait deux bons serviteurs au lieu d'un, M. le comte.

Pierre prononça ces paroles avec un cer-

tain air d'assurance qui ressemblait quelque peu à un défi.

— Tu mens, je te chasse, dit Mauléon, en fermant la porte avec violence.

— Tu mens, je te chasse. — C'était bien, j'y suis habitué; mais voici que M. le comte devient colère et brutal. Voilà ce que c'est que de fréquenter les Duverger, les Bruchard; je comprends aujourd'hui ce que l'on entend par mésalliance.

Mauléon rentra pâle et défait dans l'appartement de sa femme; à sa brusque apparition, Louise eut un mouvement de frayeur.

— Je vous fais peur, madame, lui dit Mauléon pour toute parole de revoir et de tendresse.

La pauvre comtesse était en effet bien émue ; c'était déjà trop contre elle, que Mauléon indifférent ; que pouvait-elle devenir devant le comte de Mauléon inquiet et irrité. Elle chercha sans trouver un seul mot à lui répondre. Mauléon qui ne comprenait rien à cette intéressante résignation d'un être plus faible par plus d'amour, s'en irritait davantage encore, et il demandait à son odieuse mémoire de lui rappeler quelque situation analogue dans laquelle le silence d'une femme n'avait été que la preuve et l'aveu de sa culpabilité. Ce malheureux Mauléon était fou ! c'est qu'il aurait été cruel pour un homme comme lui, d'entrevoir seulement comme une possibilité d'être trompé ; c'est qu'on ne tombe pas d'une opinion élevée qu'on gardait de soi-même, sans que la tête ne tourne ; c'est qu'il est affreux, après s'être posé en objet

d'adoration universelle, de ne se trouver un beau jour qu'un mari ordinaire ; Mauléon, au lieu de s'adresser tout simplement à sa femme et de lui demander si elle n'était point sortie, et si elle n'avait rencontré personne, avait préféré se jeter dans le monologue et la colère. Une de ses maximes de jeune homme avait été qu'il ne fallait jamais demander à une femme ce qu'on a intérêt à en savoir. Mauléon ne voulait rompre avec tout ce qui composait son ancienne existence que le plus tard possible, et déjà il éprouvait que les vérités de l'homme à bonne fortune n'ont pas d'application dans le mariage. Il intimida sa femme par l'importance mal dissimulée qu'il mit à des questions hypocrites ; et il fit si bien, en définitive, que Louise n'osa jamais lui avouer ce fait si simple et si touchant, que triste, inquiète de son absence, elle était

descendue au jardin avec l'espoir de le rencontrer.

— Elle ment, elle aussi, dit Mauléon en quittant la chambre de sa femme ; décidément il s'est passé chez moi quelque chose d'extraordinaire. Cet Arthur, madame Duverger et ma femme, voilà une trinité qui m'est insupportable. Est-ce que Louise, en retour de son mariage avec moi, favoriserait une intrigue ? Le noble Arthur, après l'avoir mariée, lui doit bien en effet quelques leçons sur la manière dont on trompe son mari ; j'ai dans mes souvenirs quelques exemples de ce genre-là. Décidément cet Arthur détruit un à un tous mes projets. Vous verrez qu'il me forcera de me battre avec lui ! Tout en parlant ainsi, Mauléon réveilla Pierre pour la troisième fois; il voulait savoir si par hasard celui-ci, enfreignant

ses ordres, n'avait point observé ce qui s'était passé pendant la nuit, et n'était pas maître de quelque circonstance qui lui permît de faire des suppositions au sujet de madame la comtesse. Mauléon connaissait bien la finesse et la malignité de son domestique, et il eût tout fait pour empêcher qu'il ne restât légitime possesseur de quelque secret d'où pût dépendre un ridicule.

— Pierre, dit-il, je vous avais recommandé de rentrer vous coucher après avoir accompli mes ordres, et de ne plus bouger de votre lit, quoi qu'il arrivât...

— Il n'est rien arrivé, M. le comte, et je n'ai pas bougé.

— Il me semble pourtant que c'est bien toi que j'ai vu rôder dans le jardin, lorsqu'il me plaisait de m'y promener tout seul, de

ne parler à personne, et de n'être point aperçu...

— Ce n'est ni moi ni mon ombre, je vous le jure, foi d'honnête homme.

— Ne jure pas, ou je vais croire que tu mens.

— Eh bien, ce n'est pas moi tout court, alors.

— Pourtant....

— Je vous le jure...

— Encore!

Lorsqu'il riait de si bon cœur, autrefois, des maris qui ne devinent rien, Mauléon ne pensait pas qu'il fût si difficile de découvrir ce que l'on soupçonne. Tant d'impuissance le révolta, et il résolut de tout savoir, à tout prix. Les détours ne lui ayant pas réussi, une première fois, auprès de sa femme,

il entreprit de demander positivement ce qu'il voulait savoir.

— Je n'avais pas osé vous le dire, lui répondit Louise avec une émotion pleine de charme; oui, je suis descendue au jardin... parce que j'avais peur dans cette grande chambre.

— Vous aviez peur, quel enfantillage...

— Eh bien non, je n'avais pas peur, j'étais triste ; je suis malheureuse.

— Ah ! fit Mauléon.

— J'ai été jusque sous les fenêtres de madame Duverger, parce que je la croyais éveillée, elle aussi. Je voyais de la lumière dans sa chambre, et il m'avait semblé entendre parler.

— Vraiment !

— Oui; mais je m'étais trompée. Car j'ai appelé Marguerite, et elle ne m'a pas ré-

pondu. Je suis rentrée alors, et je n'ai pu dormir.

La simplicité de ce récit persuada Mauléon. Il fut étonné d'avoir obtenu quelque chose d'une femme par la franchise. Jusque-là il s'était flatté vraiment de devoir tous ses succès à son adresse.

Le fat!

VIII.

Pendant ce temps-là, M. Duverger montrait toute la facilité, toute la douceur d'un jeune mari. La bougie encore allumée au point du jour, je ne sais quel désordre ultra-conjugal dans la chambre, rien n'avait ex-

cité son humeur, sa défiance, si promptes autrefois. Il était rentré gaîment chez lui, et s'était avancé de pied ferme dans son infortune.

Nous sommes ainsi faits : soupçonneux avant, aveugles pendant..... Après, oh! alors nous nous distinguons un peu les uns des autres. Il y en a de sots, il y en a de ridicules, il y en a d'atroces. Ceux qui restent dignes représentent les élus dans le grand nombre des appelés.

M. Duverger demanda à sa femme si elle ressentait encore cette inquiétude fâcheuse dont elle avait souffert avant son départ, et il donna la forme la plus affectueuse à sa question : c'était enfin quelque chose de si voisin de la tendresse, que madame Duverger en eut véritablement peur. Ce sentiment n'échappa point au pauvre mari, et il se mit, selon l'usage, à demander par-

don, juste le jour où l'on était devenu coupable envers lui.

— Qu'as-tu donc contre moi? dit-il à sa femme. Un mouvement de mon bras, un son de ma voix, tout de moi semble vous épouvanter? Je n'ai jamais été fort aimable, je le sais, Marguerite, mais je ne crois pas non plus m'être jamais montré bien méchant....

— Qui vous en accuse? répondit Marguerite en faisant un effort pour donner à l'inflexion de sa voix la douceur qui manquait à ses paroles.

— Qui m'en accuse? eh! mon Dieu, qui donc peut s'occuper de moi au monde, après toi? C'est toi qui m'accuse, c'est ta froideur.

Et il voulut l'embrasser; mais Marguerite interposa vivement son bras entre sa joue et les lèvres de M. Duverger, et afin de motiver cette résistance tout-à-fait hardie :

— Ne préférez-vous pas toute chose à mon affection : la chasse, votre empereur, vos amis ?

— Mauléon ?

— Je n'en parle pas.

— M. Bruchard ?

— Entre autres.

— M. Belmar ?

— Encore.

— Arthur ?

— . . . . Quelquefois·

— Quelquefois, tu as raison. Je ne veux pas dire que je le préfère à ma femme que

j'aime, que j'adore;... mais il est vrai qu'il m'arrive quelquefois d'aimer Arthur, de l'adorer même. Il a eu des momens superbes. Le jour des élections, par exemple, et pour tout le temps qu'il s'est agi de forcer Mauléon à rendre justice à notre Louise. Quel cœur ! quelle noblesse, et quel désintéressement surtout! Car enfin qu'a-t-il gagné à ce mariage, peut-être un ennemi? Ce comte de Mauléon doit lui en vouloir au fond, de ce qu'il a eu raison de son orgueil, de ses répugnances et de ses vices. Oui, j'aime Arthur quelquefois.... quand je n'en suis pas jaloux. Ah! c'est qu'il est d'un âge plus rapproché du vôtre, c'est qu'il est plus aimable que moi, c'est, surtout, qu'il paraît meilleur. Mais je ne veux plus être jaloux de lui, ni de personne. Après tout, ma bonne, ma chère Marguerite, cela ne doit pas être bien difficile d'être aimable et bon auprès

de toi. Il suffit de te regarder un peu..... Sais-tu bien que je n'ai pas encore dit depuis notre mariage, que tu es jolie.

Marguerite avait hâte d'en finir avec ces complimens.

— C'est sans doute à M. le comte de Mauléon, interrompit-elle, que je dois la faveur d'avoir été remarquée de vous. Il est si moqueur !

— Tu es injuste. M. le comte de Mauléon m'a dit sérieusement les choses les plus flatteuses sur ton compte. Il te trouve, ma foi, ravissante. Je le lui permets, le voilà marié.

— Ravissante !.... en vérité, le mot est charmant, et surtout peu commun ici.

— Dites que le mot vous plaît. M. le comte de Mauléon est plus heureux que moi : je ne sache pas qu'une seule de mes paroles vous ait jamais causé le même plaisir.

M. Duverger revenait à son naturel, et Marguerite l'aimait beaucoup mieux ainsi. Mais il était écrit que M. Duverger trahirait ce jour-là son caractère; il s'apaisa donc et revint aux idées douccreuses, tempérées par une intention d'esprit.

— Ça été ma faute, reprit-il, ma très grande faute. Cette malheureuse habitude de la discipline a mis en moi l'amour de l'ordre à la place du sentiment, et le respect de l'obéissance à la place du culte que l'on doit à la beauté. Mais on peut se corriger, quand on le veut sincèrement, et je le veux;

je veux te rendre si heureuse, que tu n'oses jamais penser qu'un homme au monde fut capable de faire plus pour toi. Je n'ai pas le mépris de Mauléon pour les femmes, je n'ai pas les caprices, l'inconstance d'Arthur....

— D'Arthur? interrrompit Marguerite avec inquiétude.

— Je suis bien plus jeune que mon ami Bruchard, continua M. Duverger, trop heureux du développement de sa pensée pour avoir entendu Marguerite; et puis enfin.... enfin, on est modeste, mais il n'est pas défendu de se souvenir qu'on a été un des plus beaux cavaliers de la jeune garde; n'est-ce pas, ma femme? Tiens, si tu veux...

Et il lui prit les deux mains dans les siennes.

— .... Nous allons commencer une ère nouvelle. Je ne te quitterai plus.

— Mais la chasse, monsieur?

— Les perdrix, les lièvres auront beau temps; tu liras le journal, des romans. C'est moi qui te ferai la lecture.

— Mais la pipe, monsieur?

— Je me désabonne à la régie; nous nous promènerons, nous irons ensemble voir mes amis; j'apprendrai de Mauléon les bonnes manières, et d'Arthur?... je ne sais pas quoi, car cet être-là est fort inégal. C'est lui, par exemple, qui rendrait une femme *foncièrement* malheureuse. Engoué de tout, et tour à tour, mais n'aimant rien; prêt à tout, et ne réalisant jamais; la mort de cet homme-là sera la seule chose complète et décisive de sa vie.

— Comme vous le traitez aujourd'hui, vous qui m'avez forcé de l'embrasser hier....

— Oui, j'ai eu tort, et ce baiser je veux l'effacer; qu'il n'en reste rien sur ta joue, pas plus que dans ton souvenir.

Un rouge de feu colora le visage de Marguerite. Elle était brûlante. M. Duverger se méprit à ces signes d'une conscience coupable; et il vit de la passion là où il n'y avait que de la honte. L'amant de tout-à-l'heure se souvint qu'il était mari. Les droits et les devoirs ne sont pas douteux dans le saint empire du mariage. Mais l'obéissance est seule d'obligation. Marguerite ne put s'empêcher de remarquer que l'amour de son mari ne venait pas tout entier de son cœur. C'est que le comte de Mauléon s'était égayé à boire avec ses compagnons au delà de la mesure raisonnable, et le malheureux M. Duverger sentait l'absinthe!.........
O! l'accablante explication d'une tendresse

qui eût peut-être donné des remords!....
comme il parut suave le parfum des baisers
d'Arthur, et comme on s'en souvint !

M. Duverger ne tarda pas à sendormir.

Marguerite continua de rêver.

IX.

Depuis les événemens que quelques-uns appellent encore révolution de 1830, c'était la première fois que le comte de Mauléon venait à Paris. Malgré tout ce qu'il en avait lu, malgré les fonds considérables votés par

les chambres pour les embellissemens de cette ville, il ne s'était pas fait une idée magnifique des changemens qu'il devait y trouver. Il savait *a priori* que les gouvernemens médiocres n'inspirent pas les grandes choses; il s'attendait à être plus touché, comme homme, de l'assainissement des divers quartiers, qu'émerveillé, comme artiste, du nouveau caractère de grandeur donné à Paris tout entier. Mauléon était né riche, et il ne se rappelait pas ce fait que certains parvenus savent et retiennent trop bien, savoir que beaucoup d'argent appliqué au même but, finit toujours par produire quelque chose qui éblouit. On en revient sans doute, mais qu'importe; la devise des hommes d'aujourd'hui n'est-elle pas cette maxime des philosophes *du petit peuple*, comme on disait autrefois, et comme on voudrait bien redire encore : « *Après moi la fin du monde.* »

La session ne devait ouvrir que huit jours après l'arrivée de Mauléon. Il voulut employer cet intervalle à se mettre au courant du présent. Le présent de Paris touche de si près à l'avenir, que c'était là une tâche difficile ; mais on sait que Mauléon n'était pas un homme ordinaire. Il alla aux Italiens, et s'étonna qu'il y eût du monde au parterre, à cause de la grande quantité de rouge et de faux cheveux qui doivent tomber incessamment des loges, et rendre le séjour inférieur insupportable; il vint à l'Opéra, et il ne trouva à retenir de tout le spectacle que la nuance des gants comme il faut; il parut aux Français, et fut étonné de s'y plaire, de s'y amuser, de trouver les acteurs au moins passables, et les pièces incontestablement dialoguées, intriguées, écrites. Mais plutôt que de donner un démenti au bel usage, en avouant cette simple

vérité, il chercha ailleurs le secret de son plaisir, et dans son orgueil, il décida qu'il ne s'était trouvé si bien aux Français, que parce qu'il ne s'y était guère trouvé qu'avec lui-même. Le comte de Mauléon fréquenta les théâtres secondaires ; en voyant l'extrême facilité avec laquelle le public français se met à rire, et la rare tolérance avec laquelle il souffre, par modération, qu'on applaudisse ce qu'autrefois il eût sifflé par esprit et par caractère, il se mit à réfléchir, et pensa avoir découvert un des secrets du gouvernement. En ce temps-là, par hasard, le second théâtre français, autrement dit l'Odéon, était ouvert. — Ce jour-là, on jouait *Cinna*. Quelle bonne fortune, s'écria Mauléon, je vais donc voir le plus romain, le plus fier de nos poètes devant une assemblée pleine de sève, d'aspirations grandes, nobles ; je vais étudier l'ef-

fet des plus magnifiques pensées sur un auditoire d'élite..... Il entra ; *Auguste* et *Cinna* ne faisaient point leurs frais. Mauléon écouta pourtant les acteurs ; sans doute ils n'étaient pas tous au niveau de leur rôle. Il y a plusieurs rôles dans la pièce, il n'y a eu qu'un Corneille ; mais enfin, même dans leur bouche, c'étaient toujours de grandes pensées, une langue immortelle. Où est-elle donc, se demanda le comte de Mauléon, où est-elle donc cette génération sévère, laborieuse, modèle qui doit nous remplacer, nous, hommes de naissance et du hasard, comme ils disent ? — Mauléon passa devant plusieurs estaminets, qui étaient combles de jeunes gens à physionomies sombres et jouant aux dominos, à physionomies rêveuses et jouant au billard. Oh ! oh ! fit-il alors, la jeune génération n'est pas encore prête à nous remplacer, il faut

au moins qu'elle ait fini sa partie. La curiosité l'emportant, il entra dans un café; il y avait beaucoup de feuilles politiques et autres jaunissant sur les tables de marbre. Il lia conversation avec un de ses voisins, et lui demanda timidement pourquoi le théâtre de l'Odéon, la seule scène respectable du quartier latin, était déserte.

— Ah! Monsieur, lui répondit son interlocuteur très couramment; c'est que Talma est mort.

— Mais Corneille?

— Demain on joue un drame, et nous irons le voir.

— Le drame?

— Oui, Monsieur. Il est de l'un de nos amis *première année.*

Mauléon ne fut pas dupe de cette ruse; il vit bien que Talma n'était qu'un prétexte,

et qu'on s'excusait d'avoir les goûts misérables sur l'absence d'un grand acteur. Il se figura entendre des conscrits exiger, avant de porter les armes, la nomination d'un Condé ou d'un Bonaparte.

Il avait beaucoup entendu vanter les progrès de l'art musical en France, c'est-à-dire à Paris, et citer l'établissement des concerts publics comme la preuve de ce progrès. Il voulut entendre et juger par lui-même. Il alla chez Musard, chez Jullien, chez Valentino. Il faillit étouffer littéralement chez le premier. On s'y portait les uns les autres ; sous prétexte de promenade, on empêchait les gens d'entendre la musique; sous prétexte de musique, l'orchestre y troublait les conversations particulières. Un flot poussa Mauléon jusqu'auprès de la grosse caisse. Là, il reçut un éclat de capsule dans un œil. On exécutait

alors chaudement, en manière de finale, un véritable feu de peloton. Mauléon était brave. Le lendemain il risqua l'autre œil chez Jullien ; là, il entendit une superbe fusillade, il y eut plusieurs pans d'habit brûlés. Enfin il assista, chez Valentino, à l'exécution d'une des symphonies de Beethoven. C'était devant une société peu nombreuse, mais qui paraissait choisie. On écoutait assis, la tête découverte ; on ne savait pas si c'était par habitude de la bonne compagnie, ou bien par respect pour la mémoire du divin compositeur. Un morceau fini, des applaudissemens éclatèrent, peu bruyans, mais sentis; il vit même quelques-uns de ses voisins essuyer des larmes d'attendrissement et d'admiration. Mauléon eut un moment bonne opinion des hommes; il les voyait s'émouvoir sans faste, et s'attendrir sans ostentation. Il se sen-

tait pour la première fois, depuis long-temps, content de lui-même et des autres; il donna un souvenir presque affectueux à sa pauvre Louise, et pensa sans rivalité, sans colère, à Arthur. Il était ravi, heureux. Mais ayant pris au hasard une chaise près de l'escalier qui conduit à l'estrade des musiciens, il en entendit deux qui causaient tristement et échangeaient leurs incertitudes pénibles sur le sort de l'établissement. — Nous travaillons beaucoup, disait l'un, nous donnons tout notre temps à l'étude de la grande musique, il faut bien que tout notre temps soit payé, et cela rend les frais énormes. — Et pourtant Paris est si riche, reprenait l'autre avec amertume; il renferme tant de gens qui se croient gens d'élite et de goût. Ah! s'il nous venait seulement par soirée la millième partie de ceux qui parlent musique sans l'aimer, et qui ne ju-

rent que par Mozart, Beethoven, sans les connaître, nous n'aurions pas à trembler pour le salaire qui fait vivre tes sœurs et ma mère !

A ces mots, Mauléon se repentit d'avoir pu être infidèle un instant à son mépris du monde ; il reprit son incrédulité antérieure, et avec elle tous ses mauvais penchans.

Enfin la session s'ouvrit. Il y avait eu entre l'amnistie et la France royale du 18 décembre 1838 la découverte officielle du complot Hubert contre la vie du roi. On admit donc ou l'on excusa, en général, les précautions de police [1], les mesures de sûreté, presque de stratégie que l'autorité avait prises depuis les Tuileries jusqu'au Palais-

[1] Toute la matinée, les troupes qui n'étaient pas de service ont été consignées dans leurs casernes. Une heure avant la séance, M. Delessert, préfet de police, a exploré la chambre jusque sur les toits et

Bourbon, et dont la rigueur pouvait rappeler l'état de guerre, après une grande œuvre présumée de paix et de conciliation. (L'amnistie.)

Enfin le roi arriva sans accident; les pairs qui ne parlent pas, ou qui souffrent à peine que l'on parle à l'occasion des lois importantes, crièrent les premiers et le mieux: *Vive le roi!* Les députés anciens et nouveaux ne rivalisèrent que faiblement d'enthousiasme avec la noble Chambre, et sur ce point-là, du moins, la hiérarchie des pouvoirs fut respectée. Le fait qui précède

dans toutes les rues avoisinantes; les égoûts ont été sondés avec une scrupuleuse attention.

Sur les galeries du toit du Palais-Bourbon, de nombreux factionnaires de la garde municipale stationnaient et exerçaient ainsi une surveillance particulière du haut de cette espèce de belvédère. *(Un Journal).*

paraîtra simple et naturel. Les pairs ont à saluer, dans la personne du roi, la puissance qui les crée; les députés observent plutôt la puissance qu'ils ont faite. Les pairs saluent et remercient, les députés se souviennent. Or la mémoire est, en politique, une faculté qui abolit la reconnaissance et supprime l'enthousiasme.

La présence du duc de Nemours n'ajouta rien de bien vif à l'effet général. La blessure du prince, occasionée par le roulis d'un bateau à vapeur, ne fit pas songer évidemment aux blessures qu'il aurait pu recevoir devant Constantine. Ni la tendresse paternelle de Louis-Philippe, ni son orgueil, ni sa politique ne durent trouver leur compte à l'accueil fait au duc de Nemours. L'assemblée ne parut pas s'apercevoir qu'il y eût devant elle un héros de plus; elle ne vit qu'un prince et un très jeune prince. Aussi le roi le plus favo-

risé jusque-là, le plus sûr des moyens qu'il met en œuvre, éprouva peut-être, pour la première fois et à son tour, le découragement que donnent l'ingratitude des hommes et l'inutilité du dévoûment.

Le roi se *couvrit*. Mauléon remarqua cette circonstance. Elle doit avoir sa gravité, puisqu'elle se reproduit malgré les censures de la presse et les lois de la bonne compagnie. C'est déjà une grande prérogative de pouvoir se poser, avec le costume militaire, devant des assemblées législatives. Il suffit de représenter, de rappeler la force. Du reste, un roi n'a pas d'intérêt à paraître crâne, grossier ou brutal. On demande la raison d'état qui oblige le roi à se couvrir préalablement lorsqu'il veut s'adresser aux deux autres pouvoirs, en présence de beaucoup de personnes, hommes et femmes, qui ne sont plus ses sujets; si l'on persiste à nous

la taire, nous persisterons à ne pas comprendre avec tout le respect dû aux lois.

Louis-Philippe commença la lecture du discours de la couronne. Beaucoup de journaux du lendemain s'empressèrent d'annoncer que S. M. avait semblé émue aux premiers mots. Il est certain que le roi avait fait montre en cette circonstance d'une certaine timidité tout-à-fait respectueuse, et bien propre à donner la meilleure idée des vertus constitutionnelles du souverain, surtout à des représentans nouveaux-venus. L'habileté n'est pas défendue; l'opposition parut comprendre tout ce qu'une émotion royale pouvait apporter de trouble dans les consciences et dans les esprits législatifs. Aussi chercha-t-elle d'autres mots pour exprimer l'attitude et le débit de S. M.; on lisait, le 19 décembre, dans un journal radical : « ce que nous avons dû remarquer d'abord,

la seule chose qui pût offrir quelque changement, c'était l'attitude de l'orateur; il nous a paru presque souffrant; son organe ne décelait pas la même confiance qu'il y a quelques années, soit qu'il fût altéré par quelque indisposition physique, soit que le chef du gouvernement ne fût pas inaccessible à l'incertitude et au découragement qui règne dans ses conseils. Plusieurs fois la parole a paru près de lui manquer, surtout dans la première moitié de son discours, et il nous a fallu une grande attention pour le saisir tout entier. »

La vérité la plus vraie se trouverait peut-être entre l'émotion et l'affaiblissement; le naturel explique rarement les choses et les situations politiques. Il nous paraît souverainement juste de reconnaître chez S. M. une pratique assez heureuse de l'art de la déclamation, le désir sincère, la poursuite

calculée de l'effet. Le débit oratoire ne saurait être un vice, ni une faute sous un gouvernement représentatif où l'on parle beaucoup; et ce n'est pas la Chambre de 1838 qui pourrait adopter une disposition ainsi conçue, dans une loi sur l'instruction publique :

« On élève les enfans dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs. Ils sont formés au laconisme du langage. On doit leur interdire les jeux où ils déclament, et les accoutumer à la vérité simple. »

Louis-Philippe avait donc lu son discours en connaisseur; il avait montré un talent estimable dans une partie difficile; une foule de gens de lettres ne lisent pas si bien leurs propres ouvrages.

Mauléon relisait le lendemain dans les

journaux les discussions de la veille, et il remarquait que la vérité se trouve, non pas dans le *Moniteur*, mais dans l'impression que nous laisse la lecture du plus grand nombre possible de feuilles publiques. La fidélité approximative du *Moniteur* est une chose morte, qui ne donne pas même la mesure exacte de l'éloquence d'un membre; à proprement parler, il n'y a pas d'improvisation dans le *Moniteur;* tout y est revu, corrigé, purgé, augmenté : c'est comme les éditions d'autrefois.

Dans les journaux, on a soin de faire rendre compte des séances par des rédacteurs qui ne sont pas sténographes. La *lettre* des séances déborderait dix fois les douze colonnes du journal; c'est bien assez que l'*esprit* ne suffise pas toujours à en vivifier trois. Et puis, est-ce qu'on peut sténographier M. Thiers, par exemple, qui dit tou-

jours plusieurs fois la même chose et avec une variété qui charme, se parle, mais ne s'écrit pas? Et M. Berryer..... est-ce qu'on sténographie la voix, le geste, la puissance de la voix, la puissance du geste? Il y a dans tel *Ah!* de cet orateur, dans certain *Eh! Messieurs!* de ce musicien, un effet électrique d'intonation irrésistible. Écrivez cela..... c'est une exclamation!.... cela se trouve dans les tropes et dans les parleurs vulgaires. Si j'étais journaliste, et que M. Berryer vînt un jour se plaindre à moi de l'inexactitude de ma traduction, je serais charmé d'avoir affaire à M. Berryer d'abord, et je lui répondrais : Monsieur, c'est plutôt moi qui devrais me plaindre de vous, si l'homme qui vous a entendu pouvait se plaindre d'autre chose que de ne pas vous entendre encore. Mais pourquoi votre éloquence est-elle aussi de la musique?

Pour vous traduire un peu fidèlement, il faudrait que toutes les inflexions de votre voix fussent notées, comme celles d'une partition, au-dessous de vos paroles reproduites. Chacun de vos discours est à la fois un modèle d'art oratoire, un opéra, un tableau. Je ne suis que journaliste, Monsieur; trouvez encore un musicien et un peintre, et nous verrons; mais n'exigez pas qu'ils reproduisent aussi vite que vous créez; considérez, Monsieur, que mon journal doit paraître le lendemain. Je ne sais si l'homme qu'on dit excellent serait satisfait de ma réponse; mais la justice le serait, et cela me paraîtrait déjà quelque chose à moi qui ne suis rien.

Mauléon fut très attentif au jeu constitutionnel. Il remarqua les acteurs, les parieurs, les marqueurs, les habitués, les philosophes frondeurs ou atrabilaires. Il

tâchait de découvrir par quel mystère de notre inconséquence et de notre petitesse la haute politique est encore au-dessus des principes et au-dessous du sens commun; comment des discussions, pourtant si vides, remplissaient pourtant le monde; et comment des hommes réussissaient à composer une époque extraordinaire à force d'être peu extraordinaires eux-mêmes. On parlait beaucoup alors en politique de conciliation. Mauléon, qui n'était pourtant pas journaliste, se surprit un soir à écrire les réflexions suivantes : — Concilier, c'est joindre, réunir, rapprocher. On concilie des choses, des intérêts, des opinions, des hommes; mais il y a aussi des choses, des intérêts, des opinions, des hommes inconciliables.

Lorsque deux ennemis acharnés se combattent, si vous intervenez dans la lutte

pour la faire cesser à votre profit, ils se réuniront jusqu'à ce qu'ils se soient défaits du conciliateur ; ou bien vous aurez pris vous-même la précaution de vous joindre à l'un des deux, pour accabler le troisième. Voilà, en peu de mots, la plus fidèle image qu'on puisse montrer de la conciliation politique.

Elle rentre dans l'immense catégorie des mensonges et des déceptions. Si un homme d'état vous parle, pendant que le pays est calme *au fond*, de la nécessité de concilier les choses ou les hommes, défiez-vous de lui, car il vient *diviser pour gouverner*. Dans les temps incertains, difficiles, concilier le plus souvent, c'est corrompre. On satisfait ou l'on comprime les intérêts, les besoins, les passions politiques, on ne les concilie pas. Se laisser concilier, pour un parti, c'est abdiquer. Or, il n'y a pas de parti dans

les temps calmes, et les partis se réservent dans les momens douteux.

La conciliation politique est une expression tirée du dictionnaire usé de la diplomatie, qui fournit tant de mots à la place de tant de choses; le bon sens et la raison publique la réformeront, selon les probabilités, bien avant que l'Académie y ait songé.

Mauléon fut témoin d'un grand nombre de défections! il ne s'en étonna pas; lorsque le gouvernement est devenu métier, il faut bien que tout le reste devienne marchandise. Il trouva que la Presse facilitait en général le passage à l'ennemi, en criant trop tôt à la désertion.

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

Lorsque Mauléon s'approcha une fois du

banc des ministres, pour demander, et qu'il obtint, sans la solliciter, la faveur à laquelle sa tante avait attaché tant de prix, on publia le lendemain qu'il était en marché pour se vendre. Mauléon s'aperçut alors, bien qu'il fût loin de vouloir en profiter, que les premières accusations enhardissent à devenir coupable; qu'elles doivent familiariser les âmes vulgaires avec le bruit de l'indignation publique. Ceux qui veulent se vendre font souvent, vis-à-vis de l'opposition, comme en émeute les gamins de Paris font vis-à-vis des régimens. C'est d'abord un geste hostile... les soldats font feu; mais le gamin s'est jeté à plat ventre; enhardi par la décharge, il se relève, et exécute alors tout son plan.

Mauléon remarqua beaucoup d'improvisateurs qui avaient envoyé, deux jours à l'avance, au journal dont ils étaient les pa-

trons, leurs discours avec les parenthèses indiquant qu'à tel endroit on avait ri, à tel autre souri; à certaine métaphore applaudi; murmuré à certain passage. Il se demanda pourquoi la nature au lieu de donner à ces orateurs une prescience surnaturelle, ne leur avait pas accordé plus simplement le don de parler?

Mauléon fut l'objet de bien des convoitises : comme on lui voyait des goûts plutôt que des opinions; une conviction bien moins qu'un caractère, tous les partis se flattèrent en secret de l'enrôler à leur profit. Ce fut d'abord le pouvoir : à tout seigneur, tout honneur. Un gros ministre l'aborda respectueusement : « Monsieur le comte de Mauléon, lui dit Son Excellence, en affectant d'attacher une immense importance au titre dont il le saluait, vous êtes d'une grande famille, vous possédez une grande fortune.

Nous vous demandons bien pardon en conséquence d'être obligés de vous recevoir ici, dans cette salle, sur ces bancs, au milieu d'une foule de petits propriétaires souvent mal vêtus, et toujours mal appris. C'est à la noble chambre que nous eussions voulu avoir l'honneur de vous présenter un fauteuil; mais vous nous excuserez, nous ne sommes pas encore complètement établis : l'intention y est... mais le pouvoir, nous travaillons à l'acquérir. En attendant, Monsieur le comte, veuillez disposer de nous; c'est nous que vous obligerez infiniment »... Le ministre quitta subitement Mauléon; un orateur de l'opposition le forçait, par une allusion, de venir protester à la tribune de son dévoûment aux éternels principes d'équité, d'égalité, et de sa scrupuleuse observation de la Charte.

Les légitimistes s'abstinrent. Mauléon

avait de grandes manières, un nom ; en conséquence, ils le croyaient des leurs, de droit.

Vint le tour de l'opposition constitutionnelle. Un avocat s'approcha de Mauléon, et lui tint à peu près ce langage :

« Monsieur de Mauléon, le pouvoir et tout ce qui en procède, tend aujourd'hui à sortir du cercle régulier, constitutionnel, pour s'agiter dans on ne sait quelle sphère supérieure aux règles, aux principes, à la loi elle-même. Les routes indiquées par les progrès de la raison publique sont abandonnées, comme trop communes apparemment. Les citoyens sages et éclairés demandent seuls à s'y engager. Mais les hommes censés d'élite qui composent ce qu'on appelle encore le gouvernement, bien qu'en réalité les circonstances gouvernent infiniment plus et infiniment mieux que ces

hommes, cherchent à se perdre dans des théories dont on prend le vague pour de l'étendue, la vieillesse pour de la raison, et le succès accidentel pour le signe et le gage de l'avenir. Où ils vont? Peu importe à ceux qui gouvernent, pourvu qu'ils n'aillent pas là où le patriotisme et l'intérêt national sont en droit de les attendre. Jamais on n'a plus dédaigné la majorité, et ses instincts, et ses conseils; quand on lui a permis d'exécuter à ses frais de grands travaux, on se croit quitte envers le peuple, car on lui a donné des satisfactions matérielles. Or, dans la doctrine gouvernementale moderne, le peuple, c'est la matière, c'est le corps; les ministres, c'est-à-dire les ministres actuels, et aussi un peu leurs amis, voilà l'esprit, l'intelligence. Cet esprit, cette intelligence ne manquent pas, à la vérité, de certains appétits fort positifs : les places,

les pensions ne leur répugnent pas le moins du monde. Mais c'est là le seul côté humain de notre théocratie gouvernementale ; par tous les autres, elle se distingue éminemment de la nation : *La nation s'agite, et elle la mène.*

« La chambre des pairs se laisse entraîner à ces superbes mouvemens d'un amour-propre à la mode. Il est de très bon air de voir plus haut que la constitution, et d'espérer mieux que le progrès ; d'où il résulte que *l'autre* chambre, ou *la noble* chambre, comme on voudra, méprise tout ce qui n'est que constitutionnel, et rejette tout ce qui n'est que bon, utile et raisonnable. Seulement au Luxembourg, le langage varie. Cela ne s'appelle pas gouverner, mais conserver. Nous nous permettons de faire observer que cette théorie de la conservation, appliquée aux choses mortes ou impassi-

bles n'est pas très respectable en politique. Mais chaque âge a ses illusions, et les pouvoirs ont des âges comme les individus. Laissons donc passer les imaginations des gouvernans et les rêves des conservateurs, et appellons en des prétentions outre-cuidantes des uns et des autres au concours des hommes indépendans comme vous, monsieur de Mauléon, et comme vous intelligens. »

Mauléon invita l'orateur à dîner et il ne fut bientôt plus question entre eux que de bouillotte, de spectacles et de plaisir.

Un membre d'une opposition plus avancée, qui promenait par la salle son dégoût et son ennui, fut forcé un jour de s'asseoir à la première place venue, sous peine de se voir compter parmi les députés qui se levaient en ce moment-là pour un article insignifiant d'une mauvaise loi. Ce fut à côté de

Mauléon. Mauléon vota contre l'article par savoir vivre. L'opposant s'en alla heureux; j'avais bien raison, pensa-t-il, de dire hier à la tribune que tôt ou tard les gens d'intelligence, les hommes indépendans viendraient à nous. Voilà M. le comte de Mauléon qui se rapproche.

Un radical ne fit auprès de Mauléon que des frais d'esprit et d'amabilité ; il ne lui parla jamais politique. La foi inébranlable de cet homme dans l'avenir parut à Mauléon supérieure à toutes les opinions. Il trouva en ce radical l'espérance au lieu de l'ambition, l'amour du mieux au lieu de la répugnance pour ce qui est.

Mais pourtant Mauléon ne se sentait invinciblement entraîné vers personne. C'est qu'il y avait dans cet homme de plaisir des instincts sauvages; dans cet homme blasé, une sorte de pureté ironique qui ne lui per-

mettait pas de pardonner un simple défaut, un ridicule en faveur des plus grandes vertus; c'est qu'il ne voulait pas idéaliser ; il aurait respecté, et il respectait le radicalisme par exemple, mais il ne pouvait pas ne pas rire de l'homme radical. Il se faisait malgré lui, dans son esprit, dans son cœur, une confusion des misères de l'homme et de la sublimité de ses vertus. Plus il avancait en âge, et plus cette disposition funeste se fortifiait en lui. Il devenait capable de haïr. Aussi il prit en véritable haine toute cette aristocratie bourgeoise, si vulgaire, si menteuse. Louise et Arthur devaient s'en ressentir ; il oublia l'une profondément, et ne pensa à l'autre que pour le maudire.

X.

Les grandes passions, qu'un obstacle plus puissant qu'elles, arrête et dompte, finissent par produire, comme l'abondance ou la trop grande richesse du sang, une sorte d'engourdissement et de somnolence des qualités les plus vives. On sort bien de cet état

par intervalles ; mais alors nos actes sentent la violence, l'effort remplace la grâce, et nous n'allons pas au but. Mais qu'une satisfaction nous soit donnée, si légère qu'elle soit, et soudain un bien-être indéfinissable coule avec le sang, et parcourt toutes nos veines. Les idées fanées, courbées, flétries tout-à-l'heure par la préoccupation, renaissent et se relèvent avec la fraîcheur du cerveau. Le cœur bat vite. On se reconnaît enfin, on se retrouve.

Depuis qu'il était heureux, Arthur reprenait chaque jour possession de son esprit, de son caractère, de lui-même. Il se distinguait maintenant par l'aisance de ses manières, la finesse de ses observations, l'amabilité de sa conversation, et la parfaite réduction de toute sa conduite. L'esprit du journaliste d'autrefois se montrait, brillait en charmantes étincelles, et laissait après

lui quelque chose de lumineux encore qui éclairait, mais sans fatiguer. La haute pitié que développe infailliblement dans le cœur d'un médecin le spectacle continuel des misères et des infirmités humaines, sur tous les degrés de l'échelle où notre imbécillité s'échelonne, sous prétexte de hiérarchie, Arthur l'exerçait autour de lui avec une supériorité et un désintéressement admirables : il grandissait en réputation, en influence, jusqu'à donner des inquiétudes sérieuses à tous les curés des environs; car nous n'avons pas tout dit. La domination des prêtres avait été long-temps un des faits caractéristiques du département; leur puissance temporelle avait bien subi de ce côté-là aussi, quelque chose de cet abaissement qu'a opéré un peu partout le triomphe des idées indépendantes; mais leur activité survivait à leur fortune, et

l'impénitence impérialiste de MM. Bruchard et Duverger les avait seuls préservés, chacun dans son endroit, des reconnaissances que ne manquent jamais de pousser vers les familles, les éclaireurs du parti ; on les avait craint d'abord comme on craint la force brutale ; on avait compté long-temps sur la restauration pour les réduire ; depuis 1830 on les abandonnait à eux-mêmes, comme on abandonne un soldat au premier enivrement de la victoire. D'ailleurs ni M. Bruchard, ni M. Duverger n'étaient bien riches. Quant à M. Belmar, malgré les idées d'ordre et d'ancien régime qu'il a exprimées plusieurs fois devant nous, il avait toujours rappelé à ces messieurs de l'Eglise, Voltaire, par quelqu'endroit; c'est que M. Belmar avait un bon sens imperturbabable, et qu'à ses yeux, rien ne devait prévaloir contre l'humanité, la justice et la

raison ; sans doute il ne devinait pas toujours juste, et il n'apercevait pas toujours non plus ce qu'il aurait fallu voir des choses; mais sa tolérance, sa soumission pleine de dignité aux événemens qui ne contrarient que les intérêts ou l'amour-propre, réparaient toujours et de reste les erreurs de son esprit. M. Belmar avait, pendant toute sa vie, noblement professé cette indépendance qui réside plus dans le fond que dans la forme, indépendance peu fastueuse, mais durable, et qui durcit pour ainsi dire, en vieillissant. Ces messieurs n'avaient donc jamais estimé que médiocrement M. Belmar, et peu à peu ils avaient fini par en désespérer. Cependant M. Belmar était déjà plus riche que MM. Bruchard et Duverger. Heureusement M. Belmar n'était point un homme de propagande, et sa sphère d'action ne dépassait pas le coin de son feu.

Mais Arthur était jeune, il était savant, il était actif et d'humeur contagieuse! Arthur n'attendait pas l'attaque, il la provoquait, il la devançait. Il poussait sa renommée devant lui, et le bruit de ses actes, les commentaires auxquels ils donnaient lieu, répandaient au loin l'alarme. Déjà Arthur avait substitué, dans deux châteaux, son autorité à tout autre, et avait conquis de haute lutte, c'est-à-dire en peu de temps, deux places depuis long-temps circonscrites et assiégées. Ne croyez pas qu'il eut besoin de recourir à la philosophie, arme assez traître d'ailleurs; non, Arthur s'était borné à opposer la religion telle qu'elle descend dans les intelligences un peu larges et dans les âmes un peu généreuses, à la religion interprétée par l'intérêt de domination, de caste et d'argent. Le commun des hommes ne se doute pas de la puis-

sance invincible que donne, dans toute discussion, dans tout combat, dans toute situation, cette chose si simple et si rare qu'on nomme le désintéressement. Cet état fait qu'on domine tout ce qu'on n'ambitionne pas, hommes et choses. C'est un jour qui éclaire jusqu'aux profondeurs des abîmes. Le levier, pour soulever le monde moral, se trouverait dans la passion et le désintéressement réunis.

Arthur avait donc l'honneur de passer pour un homme dangereux, et déjà de très charitables s'intéressaient à sa perte. La situation prêtait à la critique, il faut l'avouer, sinon à la calomnie. Un jeune homme passant sa vie entre deux jeunes femmes, et demeurant seul des jours entiers avec elles. Pour croire à l'innocence d'une pareille situation, il fallait être un honnête homme ou le mari de ces deux femmes. Les com-

mentaires ne se firent pas long-temps attendre. Arthur, que les paysans aimaient, apprit qu'on s'occupait de lui d'une façon peu bienveillante; il s'en moqua. M. Bruchard l'avertit à son tour que des clameurs s'élevaient aux environs, et que des interprétations misérables étaient données à sa conduite, depuis son arrivée à St.-N. Arthur essaya en vain de découvrir le foyer de cette malveillance, et méprisa bientôt cette morale publique anonyme, qui est sans garantie comme elle est sans responsabilité. Il continua de vivre le plus heureux des hommes.

Cependant Louise faisait ombre à ce tableau de la félicité d'Arthur..... d'Arthur, hélas! et de Marguerite; car elle aussi, elle était heureuse et elle s'étonnait noblement de son impunité; d'abord, à chaque nuage du ciel, elle avait craint la foudre, à chaque

parole de ceux qui la regardaient fixement, un reproche ou une accusation; mais désormais, elle ne craignait plus qu'une chose; d'être aimée moins et de ne pas aimer assez. Louise était plus souvent à St.-N. que dans son château; isolée au milieu de ses amis, elle assistait à leur bien-être, à leur joie, et ne s'y mêlait pas. Le premier enivrement de la passion rend cruel. Ni Arthur, ni Marguerite ne s'apercevaient de la tristesse de la pauvre femme, qui souffrait de sa constance précisément et de sa fidélité. Quels droits avait-elle à leur attention? Est-ce que les amans voyent autre chose qu'eux-mêmes?... Le bonheur implique l'ingratitude. Arthur et Marguerite s'ils avaient pu s'arrêter à la tristesse de leur amie, n'auraient pas su y compatir. C'est le privilége des douleurs profondes d'échapper aux consolations banales que

jette, en passant, l'indifférence qui contrefait la pitié, le plaisir qui se donne les airs de la générosité.

Louise était seule, bien seule, n'ayant pas même la conscience de tout ce qui manquait à son pauvre cœur, mais le sentant par la douleur. Elle voyait à présent qu'elle n'était qu'un meuble de plus dans le château du comte de Mauléon; une sorte d'animal domestique plus favorisé que tous les autres. Quels retours affreux elle était forcée de faire sur elle-même, lorsqu'elle entendait parfois échapper à Arthur quelques-uns de ces mots qui ont un sens d'un vague si délicieux et si plein de sympathie et de tendresse. Ce *nous* adorable, expression d'une pensée à deux, d'un être à deux; ce *nous*, deux fois *toi*, qui unit et confond deux personnes. Mauléon et Louise, c'était toujours lui et elle, c'est-à-dire deux

personnes. Mauléon, en parlant de ses projets, quand il en parlait, disait moi, moi, l'expression sèche et insolente de l'individualité et de l'absolutisme. Enfin, Louise était seule et pourtant mariée, seule et pourtant femme. C'est elle qui aurait eu le droit de porter contre le mariage quelques-unes de ces accusations qui sont devenues bientôt si passionnées qu'elles devaient faire songer les hommes à recourir à la force dont on leur reprochait d'abuser, puisqu'on tentait violemment de les soumettre; elle en aurait eu le droit, car elle savait seulement du mariage ce qui supprime la liberté; de la femme, ce qui flétrit la vierge. Et pourtant, elle avait eu, elle aussi, ses rêves de jeune fille! Elle aussi s'était jadis créé dans son imagination un petit royaume où elle était reine, et reine adorée..... reine déchue le jour même où elle a été couronnée;

reine sans maître! Mais les femmes ne règnent que par leur dévoûment à celui qu'elles aiment, et qui veut bien les dominer.

M. Bruchard ne savait à quoi attribuer le chagrin de sa fille; M. Duverger cherchait quelle était la cause du changement qui s'était opéré dans sa femme, et n'osait pas, malgré les vives sollicitations de son amour-propre, se faire honneur de la douce satisfaction répandue sur la physionomie et toute la personne de Marguerite. Il s'avisa, un soir, de venir interroger M. Belmar, au coin du feu; mais il se sentait bien embarrassé. Sans être d'une nature très fine, comme vous savez, M. Duverger avait au moins cette délicatesse qui manque à tant d'hommes, de ne parler de leur femme qu'avec infiniment de réserve, et même de timidité.

— Eh bien ! — dit-il, à M. Belmar, que pensez-vous de notre jeune ménage?

— Vous parlez de Louise et de Mauléon?

— Bien entendu. — Il est triste, n'est-ce pas, pour une jeune femme de rester enfermée, même dans un beau château, tandis que son mari dont elle est folle, mène à la ville, quand cette ville est Paris, la vie de garçon.

— Cela est triste, en effet, mais il pourrait y avoir quelque chose de plus triste encore.

— Quoi donc?

— C'est que Louise ne s'affligeât pas du tout de l'éloignement de son mari, et se préoccupât de tout autre chose.

— Vous m'étonnez !

— C'est-à-dire que vous ne comprenez pas : madame Duverger, n'est pas triste, elle!

— Au contraire.

— Eh bien, cela fait compensation...

Monsieur Belmar avait comme nous le verrons plus tard, son idée sur Louise et sur madame Duverger; mais il ne voulait pas en faire part à son interlocuteur, dont il avait deviné du reste les intentions. M. Duverger sentit la curiosité s'éveiller en lui jusqu'à l'inquiétude, et il pria M. Belmar de s'expliquer.

— Je vous expliquerai, si vous y tenez, répondit celui-ci, ce que je pense des compensations et du système qui s'y rattache..

— Mais il s'agissait de Louise et de ma femme?

— Précisément, c'est à leur occasion que j'ai prononcé le mot compensation. Eh bien, c'est, je le soutiens, un système absurde...

— Lequel ?

— Celui des compensations, mon cher monsieur Duverger. Voici deux hommes qui meurent, je suppose : l'un perd la jouissance de deux cent mille livres de rentes ; l'autre n'ayant jamais rien eu à perdre, ne perd absolument rien, tout compte fait, les voilà quittes, et vous dites : *compensaticn.* Mais, mon cher monsieur Duverger, vous oubliez une légère circonstance, laquelle au moment suprême paraît nécessairement ruineuse aux mourans. Le riche dont la sensibilité peut d'ailleurs avoir été émoussée par des satisfactions infinies, doit penser : Je meurs, mais j'ai vécu ; mais je laisse une fortune à mes enfans, et la facilité de jouir de tout au monde. Le pauvre, dont la sensibilité, au contraire, a été exaltée, par le désir, jamais suivi de satisfaction, doit se dire : Je meurs, et je n'ai pas vécu, et je laisse après

moi des enfans, sans fortune, sans pain, la mendicité à mon fils, la prostitution à ma fille. S'il y a sur la terre une compensation à un moment si cruel, accourez philosophes, écartez le prêtre du lit de mort du pauvre ; prenez la parole avant lui; *compensez,* puisque cela vous est possible, l'horreur de ce dernier moment ; donnez au pauvre la tranquillité présente, il croira plus volontiers ensuite aux promesses de l'avenir ; quand on éprouve les hommes plus doux, on se confie plus facilement à la bonté de Dieu.

Figurez-vous, mon cher monsieur Duverger, que l'auteur du système a écrit de sa propre main, ce qui suit : « La loi des compensations se prêtant à la variété infinie des destinées humaines, n'établit que pour chaque homme, individuellement considéré

l'égalité absolue des biens ou des maux qui lui sont spécialement adressés. »

Mais ces paroles ne font que rapetisser la question, sans rien prouver, ni rien résoudre. En effet, on paraît ne plus tenir à enseigner aux hommes qu'ils sont les objets égaux entre eux d'une providence égale. Ce qu'on a découvert, c'est qu'en somme le capital de mes jouissances doit être égal au capital des douleurs qui me sont destinées : d'où il suit que je dois mourir le jour précis où l'égalité est parfaite, car s'il y a une douleur en plus ou en moins, *l'équité providentielle est détruite, le balancement universel n'est plus égal.* Je parle là, le jargon de l'école; tout tombe donc, tout croule, et l'univers, celui du moins de M. Azaïs est détruit. Après cela, comme jamais personne n'a songé à tenir un registre en parti double, de ses douleurs et de ses plaisirs, et

que là, ainsi qu'ailleurs, on peut toujours grouper des chiffres, il est possible d'affirmer que la somme, à la mort, est toujours égale. Eh! bien, admettons, mon cher monsieur Duverger, ce résultat puéril, et je vous demanderai alors si la partie égale de jouissance et de bonheur composent à la fin un malheur plutôt qu'un bonheur, un bonheur plutôt qu'un malheur? Evidemment, non. Il n'y a donc plus logiquement parlant d'existence heureuse, ni d'existence malheureuse... Un philosophe n'avait-il pas déjà entrepris de nier la douleur. O philosophie! pourquoi n'es-tu pas la vérité! Sans doute les poètes ne voudraient pas d'une condition humaine aussi négative, mais ceux qui se préoccupent des misères de leurs semblables beaucoup plus que de leurs aspirations individuelles accepteraient

volontiers, quant au présent, cette condition pour tous les hommes.

Autrefois, mon cher M. Duverger, de mon temps, quand on *causait* encore, les explications universelles de M. Azaïs auraient pu lui fournir le sujet de quelques conversations agréables et lui mériter en retour la réputation d'homme ingénieux et passablement spirituel. Au fond pourtant, et pour un véritable philosophe, qu'aurait-il dit? des choses assez communes, comme par exemple : *après la pluie, le beau temps ; il n'y a pas de roses sans épines ; tout vient à point à qui sait attendre, il n'y a pas de montagne sans vallée,* et beaucoup d'autres proverbes encore. Il n'est personne qui n'entende chaque jour, au coin du feu, des hommes d'un esprit plus ou moins original risquer des solutions de fantaisie aux questions les plus universellement résolues. Ces

tentatives sont excellentes lorsqu'elles amusent et qu'elles sont données pour faciliter cette chose, parfois si difficile, l'art de tuer le temps. Mais la prétention des auteurs ne va pas plus loin, et c'est fort bien : Il vaut mieux être philosophe sans le savoir que de ne pas savoir être philosophe...

Ici monsieur Belmar fit une pause.

— Avez-vous fini, demanda monsieur Duverger...

—Eh ! eh ! mon cher monsieur Duverger, je pourrais continuer long-temps encore, mais j'aime mieux vous faire savoir que La Bruyère a détruit par avance le système en question, dans un tout petit paragraphe, que je peux vous lire...

— Ne vous dérangez pas, monsieur Belmar, je vous en prie, dites-moi seulement

un mot, touchant la tristesse de madame la comtesse de Mauléon...

— Et la gaieté de votre femme, n'est-ce pas ? Je ne voulais d'abord rien vous dire du tout ; à présent, nous partagerons le différent par la moitié, et je vous parlerai seulement de Louise; et baissant la voix, M. Belmar ajouta : Louise... Louise... elle aime Arthur.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria monsieur Duverger.

— Oui, je suis certain qu'elle s'en préoccupe jusqu'à retomber malade. C'est aussi la faute de Mauléon qu'elle ne demandait pas mieux que de chérir. Tout n'est pas désespéré. Si Arthur se mariait, je pense que la situation se simplifierait en se régularisant. Vous devriez en parler à mon fils, mon cher monsieur Duverger, ou plutôt je crois que votre femme conduirait mieux

une pareille négociation. Je ne vous cache pas mon intérêt personnel en cette affaire. Je ne serais pas fâché de mourir grand'père. C'est une fantaisie.

— Je comprends cela, monsieur Belmar, et j'approuve tout-à-fait votre idée de marier Arthur, j'en parlerai à ma femme. A propos, qu'avez-vous donc voulu me dire à son sujet? Savez-vous bien que si j'avais eu un mauvais caractère, j'aurais pu me fâcher...

— Eh! non, c'est plutôt la vérité qui vous fâcherait.

— Pour le coup, vous ne pouvez plus vous taire sans m'offenser, et vous devez me dire...

— Ce que je crois, ni plus ni moins, et je me borne maintenant à vous prier de ne pas le prendre autrement : je pense donc que madame Duverger, votre femme, avant

d'avoir vu de ses propres yeux qu'un mari jeune, brillant, magnifique n'apporte pas à une femme le bonheur, par sa seule présence, pouvait rêver tristement un supplément à sa félicité; mais qu'aujourd'hui, elle a renoncé aux chimères, à la théorie, j'oserai le dire, pour se réfugier heureuse et confiante, dans une modeste et honorable réalité! j'ai dit.

— Bien obligé! votre pensée n'est pas flatteuse, mais elle est consolante. Je seconderai votre projet, afin que madame Duverger s'affermisse par un exemple de plus dans sa croyance qu'elle a le meilleur des maris dans le meilleur des mondes possibles.

XI.

La session était finie; le comte de Mauléon ne siégeait plus au Palais-Bourbon, mais à l'Opéra. Il faisait partie de cette loge composée d'individus surnommés Lions, sans doute à cause de leur vie purement

animale. Être spectateur ne suffisait pas à Mauléon, il voulut bientôt diriger, lui aussi, avoir une influence, et il ambitionna les fonctions de membre honoraire d'un comité de lecture. Savez-vous ce que c'est qu'un comité de lecture?

Autrefois, chaque directeur de théâtre, à Paris, formait auprès de lui une réunion d'hommes de lettres et d'artistes, pour juger les œuvres dramatiques des auteurs, et formuler avec autorité un ordre de réception ou un refus de l'ouvrage. Cette réunion s'appelait le comité de lecture.

C'est ainsi que cela se passait lorsque la direction d'un théâtre était chose d'art et de littérature. Mais aujourd'hui que les théâtres ne sont plus qu'un placement de fonds comme un autre, et que les directeurs ne se regardent plus que comme des

entrepreneurs, on n'y met pas tant de façon. Les directeurs disent : « C'est notre argent qui est engagé dans cette affaire, donc nous sommes les seuls juges de la manière de faire fructifier cet argent. Nous n'avons pas besoin d'appeler auprès de nous, afin qu'ils nous aident de leur jugement, des hommes qui n'ont aucun intérêt pécuniaire dans notre entreprise. Nous apprécierons, nous qui payons. Un homme d'affaires est seul apte à présumer les recettes. »

Aujourd'hui l'on ne trouverait peut-être pas de comité de lecture sérieux, nous voulons dire sérieusement établi.

Le plus grand nombre des directeurs se font remettre directement les manuscrits, les lisent, ou ne les lisent pas, et prononcent, sans aucune assistance littéraire, un arrêt souverain. Quelques-uns, voulant s'épargner vis-à-vis des auteurs une responsabi-

lité qui a bien ses momens difficiles, instituent un comité de lecture pour la forme. Ils le composent de quelques eunuques littéraires, de quelques coureurs de coulisses, pauvres diables sur lesquels ils ont la haute main et dont ils dictent les décisions. On connaît un directeur qui ayant toujours eu connaissance des manuscrits d'avance, et ayant déjà formé et pris son parti à leur sujet, dormait régulièrement et du sommeil du juste pendant tout le temps de la lecture au comité; on le réveillait au dénoûment et il disait en rouvrant les yeux : reçu ou refusé! Et le docile aéropage opinait dans le sens du maître.

On comprend combien une telle institution sert les vues des directeurs qui ne veulent pas se compromettre. Lorsque la décision est favorable à l'auteur, ils s'en prévalent auprès de lui, lorsqu'elle est contraire,

ils lui répondent : Que voulez-vous, mon cher ami, ce n'est pas ma faute? Adressez-vous au comité.

Enfin, il y a encore une autre espèce de comité de lecture, et elle n'est pas la moins curieuse peut-être. Quand un directeur aux abois veut faire appel à des bailleurs de fonds ou actionnaires, il sent ordinairement le besoin de leur créer une importance et une intervention quelconques dans l'administration de son entreprise. C'est alors qu'il institue un comité de lecture : Or, messieurs les actionnaires *en sont membres de droit*. Jugez du mérite que peut avoir une pièce qui a passé par la censure, et puis à travers un comité de rentiers plus ou moins *éduqués*. De telles institutions seraient le fléau de l'art dramatique, s'il y avait aujourd'hui un art dramatique. En résumé, le comité de lecture est encore une

institution qui s'en va ; malheureusement, le public des théâtres fait un peu comme l'institution.

Le comte de Mauléon réussit à se faire nommer. Il assistait un jour à la lecture d'un drame dans lequel une femme faible et malheureuse jouait le rôle principal.

Les extravagances que l'auteur faisait débiter à l'héroïne révoltaient le goût de Mauléon : il cherchait à se distraire... il dessina à la plume, fit des boulettes de papier... et enfin il se souvint qu'il avait dans son porte-feuille une lettre qu'il n'avait pas encore eu le courage d'ouvrir, et qui était de l'écriture de sa femme ; il en rompit le cachet, et lut négligemment ce qui suit :

« C'est votre femme qui vient à vous ; par-
« donnez-lui de vous distraire un instant de
« vos loisirs. On m'a dit, je crois avoir lu

« que vous étiez libre de revenir ici ; je n'ose
« pas croire que cela soit vrai. Il est si triste
« d'être oubliée ; votre seule absence suffi-
« sait à m'accabler. O mon Dieu, faites que
« mes prières ne ressemblent point à des
« reproches ; faites que je n'ennuie pas au
« lieu de persuader. Mais simple et igno-
« rante que je suis de tout ce qui n'est
« pas mon amour pour vous, devrais-je rien
« oser auprès de vous qui ressemblât à des
« conseils. Et pourtant il me semble que
« notre vie ici serait plus douce et meil-
« leure que celle de Paris. Je me trompe
« peut-être et je prends la joie que me
« donnerait votre présence, pour le plaisir
« qui vous attend chez vous ; à Paris, com-
« bien on doit vous comprendre, et vous
« apprécier ; mais ici, combien on vous
« aime ! Ah ! s'il ne fallait que vous aimer
« pour vous comprendre et s'élever jusqu'à

« vous, j'exigerais que vous fussiez fier de
« mon opinion, de mes jugemens. Vœux
« inutiles! je n'ai de consolation et de re-
« fuge véritables que dans votre générosité.
« Vous avez bien voulu de Louise, sans es-
« prit, sans savoir; votre bonté a été si
« grande, qu'elle est encore mon mérite et
« ma force. Voilà pourquoi, mon ami,
« j'ose vous supplier de penser un peu à
« nous, à cette maison si triste, si vide, si
« dépeuplée, quand vous n'y êtes pas, vous,
« le principe de toute joie, ici, l'ordon-
« nateur de toutes choses. En vain on me
« demande un ordre, ou l'on veut savoir de
« moi ce qu'il faut faire en telle et telle cir-
« constance; je ne sais rien, je ne veux
« rien. Quand on m'interroge, je suis tou-
« jours prête à courir vers vous; mais
« bien vite cette triste réflexion vient
« me serrer le cœur, que vous êtes loin,

« bien loin, à cent lieues de nous.

« Hier, Georges, l'un de vos gardes, « vint à moi d'un air consterné. Qu'avez- « vous, mon ami, lui dis-je? et ce pauvre « homme murmura en caressant la tête de « votre chien favori, qui témoigna sa joie « lorsqu'il entendit prononcer votre nom : « Ah! si M. le comte était là, mais bast! « il ne revient pas, et les plus belles pièces « meurent d'indignation sous les coups des « braconniers. Je le consolai de mon mieux, « mais il s'éloigna en répétant toujours : « Ah! si M. le comte était là!

« Et moi, je le répète bien souvent, mon « ami, ce mot de tout le monde : Ah! s'il « était ici! Au moindre bruit, je crois à « votre arrivée; tout m'est présage de bon- « heur. Je vis dans une agitation conti- « nuelle. Vous ne reconnaîtriez plus cette « Louise que vous avez plus d'une fois ac-

« cusée de paresse. Levée avant le jour, « après une nuit pénible ou presque sans « sommeil, je parcours ces belles allées où « je me suis une seule fois, hélas! prome- « née appuyée à votre bras. Tout ici a une « voix pour me parler de vous; partout « je lis votre nom et retrouve votre image si « chère. Ces beaux magnolias que vous aimez « tant, ces nobles fleurs qui m'ont si souvent « rendue jalouse pour le soin affectueux et « tendre que vous preniez d'elles, mainte- « nant je les traite en sœur et en amie; je « leur demande de ne pas se faire trop belles « avant que vous ne soyiez ici, de garder « leurs parfums et leurs couleurs pour ré- « jouir votre maître commun. Quelquefois « il me semble qu'elles penchent et inclinent « leur belle tête en signe de deuil et de « tristesse. Riez, si vous voulez, mon ami, « moquez-vous de moi, mais songez que

« cette superstition de mon cœur fait par-
« tie du culte que j'ai voué à ma chère
« idole.

« Hier, j'étais allée, suivant ma coutume,
« au devant du facteur. Hélas! chaque ma-
« tin je me crée mille tendres chimères. Je
« me vois recevant cette lettre tant désirée...
« vous arrivez.... vous serez ici demain,
« tout-à-l'heure.... Chaque pas que je fais
« c'est toujours, dans ma pensée, pour
« aller au devant de vous.... Chaque matin,
« j'abrège d'une demi-lieue le chemin du
« courrier.... lorsque cet homme m'a dit :
« *Il n'y a rien pour vous, madame*; je n'ose
« vous confier à quel point je suis mal-
« heureuse, car cela vous affligerait peut-
« être. Mais je dois paraître bien digne de
« compassion, car ce pauvre homme me
« salue, en ajoutant : *Ce sera pour demain,*
« *madame.* Je me sens honteuse et soulagée

« de la pitié de cet homme. L'espoir qu'il « exprime soulève un peu le poids qui m'é- « touffe; comme la malheureuse qui se noie, « je m'attache au brin d'herbe.

« J'étais sous cette impression, lorsque « revenant au château, je passai près de « l'écurie de votre pauvre Esmeralda, je « voulais revoir au moins ceux que vous « aimez. J'entrai; elle détourna la tête et se « mit à hennir. Ce n'était pas moi qu'elle « attendait. Esmeralda, lui dis-je, en la « caressant, ton maître nous oublie; et « alors, comme si elle m'eût comprise, « Esmeralda tourna vers moi son grand œil « noir de feu, et se mit de nouveau à hennir; « c'était comme un reproche envoyé vers vous.

« Vous le voyez, il faut revenir. Il le « faut... Vous n'allez pas reconnaître cette « femme d'ordinaire silencieuse, et crain- « tive. Oh! si vous étiez près de moi, je

« n'aurais pas tant de courage. Mais de loin,
« je ne crains plus l'expression sardonique
« de votre bouche adorée, je ne sens pas
« le poids de votre regard sévère et pour-
« tant si doux, fixé sur moi. Je me trompe,
« Ferdinand, voilà maintenant que je vous
« vois comme si vous étiez présent, et que
« je me sens trembler. Il est donc bien vrai,
« hélas ! que votre présence chérie me
« cause un malaise incompréhensible ? Vous
« êtes trop supérieur, Ferdinand, à cette
« pauvre créature qui s'est abandonnée à
« vous, et que vous avez ensuite honorée de
« votre nom, parce que votre loyauté a eu
« pitié de celle qui ne devait plus trouver
« dans la vie que honte et délaissement.
« Vous m'avez donné votre nom..... Un
« jour, jour de crime et jour plus heureux
« pourtant, il me semble que vous m'aviez
« donné votre amour. Oh ! pardonnez-moi,

« ne m'accablez pas de votre ironie, de
« votre indifférence en lisant ces lignes;
« songez à ce qu'il m'a fallu de désespoir
« et de larmes pour me conduire à tant
« d'ingratitude. Oui, elle est bien ingrate
« cette Louise, long-temps elle a craint de
« s'avouer à elle-même sa tristesse. Com-
« ment pouvait-elle oser se croire malheu-
« reuse? L'homme qu'elle aimait ne l'avait-
« il pas élevée jusqu'à lui? N'était-elle
« pas à lui, ne s'appelait-elle pas sa femme?
« Qui donc me dira pourquoi je ne suis
« pas heureuse? Je ne vous accuse pas,
« Ferdinand, je ne me plains pas, je
« souffre. Que m'importerait ma douleur,
« mais il me semble que vous devez souf-
« frir vous aussi; c'est de la présomption,
« peut-être, mais il me semble que je puis
« quelque chose pour votre bonheur. Te-
« nez, si je vous délivrais d'une chaîne im-

« portune, si je vous rendais à votre avenir,
« à votre nom, à vous-même ?.... Je ne sais
« comment faire pour cela, mais vous le
« saurez, mon ami, vous qui savez tout. Oh!
« si j'osais, si l'image de mon pauvre père
« n'était pas là, cette existence que je vous
« offre, je la briserais, je l'anéantirais.
« Vous me donneriez bien une larme,
« vous devez être bon vous qui êtes par-
« fait. Et puis je crains quelquefois d'ir-
« riter contre vous, par ma mort, ce Dieu
« que je voudrais savoir mieux prier, lors-
« que le soir les tintemens de la cloche du
« village arrivent à mon oreille, ou bien
« lorsque le désœuvrement plus que la fer-
« veur me conduit à l'église. J'envie la foi,
« la résignation des femmes de paysans,
« qui, courbées toute la semaine sous un
« dur travail, viennent encore se courber
« le dimanche, devant le prêtre, comme si

« elles n'osaient jamais regarder les cieux,
« elles qui en sont dignes! Ma résignation
« à moi, n'est que la crainte de vous
« déplaire, comme mon seul culte n'est, je
« le crains bien, que l'amour éternel que
« je vous ai voué... Vous déplaire, vous en-
« nuyer, désolante pensée, plus désolante
« que la mort même! *Ennuyer, c'est tomber*
« *aussi bas que possible dans l'esprit de celui*
« *qu'on aime.* Voilà ce que m'a dit, l'autre
« jour, une femme à laquelle je demandais
« une distraction impossible à mes peines,
« et dont j'ai ouvert le livre. J'ai envie de
« jeter au feu cette lettre si longue; je
« devrais la détruire... mais non, je veux
« vous répéter, il faut que vous sachiez
« qu'aucun sacrifice ne me coûtera pour
« votre bonheur, seulement pour votre
« repos.

« Louise... »

En lisant cette lettre, Mauléon s'était à plusieurs passages attendri. Le galimatias du poète lui parut, après cela, odieux.

— Monsieur, demanda-t-il à l'auteur, avez-vous une mère, une femme, une sœur?...

A ces mots, l'auditoire stupéfait fut dans l'attente d'un événement auquel on croyait que la lettre ne devait pas être étrangère...

— Le poète se leva, fit deux pas en arrière, et répondit avec une émotion mal dissimulée.

— J'ai une femme, monsieur.

— Eh bien, monsieur, répliqua le comte de Mauléon, si elle vous aime, absentez-vous, faites qu'elle vous écrive, et vous apprendrez comment pensent les femmes... Vous composerez ensuite.

Et il sortit.

XII.

M. Duverger avait trop de loisirs, indépendamment de ses instincts ombrageux, pour ne pas avoir retenu l'explication que M. Belmar donnait au changement d'humeur qui s'était opéré en Marguerite. Elle avait donc

pu rêver au delà de ce qu'elle possédait aujourd'hui ! Elle avait donc pu s'apercevoir des brillantes qualités du comte de Mauléon, s'arrêter peut-être à penser à lui ! Cette idée fut un tourment; Louise étant venue chez lui, il la reçut mal, et se moqua de sa pâleur, de sa tristesse. Il fit si bien qu'il parut méchant à la jeune femme, et qu'elle plaignit pour la première fois Marguerite d'appartenir à un tel homme ! Monsieur Duverger lui demanda ironiquement si le comte de Mauléon reviendrait bientôt. Elle fut heureuse de lui apprendre que Mauléon avait répondu à une lettre qu'elle lui avait écrite, par la promesse d'un prompt retour; elle manifesta tant de joie, baisa tant de fois la lettre de son mari, sous les yeux de M. Duverger, qu'il ne put s'empêcher de porter envie, dans son ame, à Mauléon, et faire un retour sé-

rieux sur les suppositions de M. Belmar.

— J'ai fait votre commission auprès de ma femme qui la fera auprès d'Arthur, annonça M. Duverger à M. Belmar la première fois que les deux amis se rencontrèrent. Ma femme m'a promis, après beaucoup d'hésitation, qu'elle parlerait mariage à votre Arthur. Mais, continua-t-il, j'aurais en retour un petit service à vous demander.

— Comptez sur mon zèle et sur mon empressement, mon cher monsieur Duverger !

— Justement ce que j'attends de vous n'exige ni zèle, ni empressement, mais beaucoup de tact et une certaine manière de faire entendre les choses sans trop parler.

— Il est plus facile de parler sans rien

dire; contez-moi toujours votre affaire, et nous verrons après.

— C'est que je voudrais moi-même être compris de vous à demi-mot.

— C'est m'exposer, prenez-y garde, à ne vous comprendre qu'à moitié.

— Vous êtes heureux d'avoir de l'esprit disponible pour les calembourgs...

— Pardon, ce n'est point un calembourg.

— Ah! j'ai bien oublié mes tropes, monsieur Belmar.......

— Est-ce que vous aviez été jusqu'en rhétorique?

— Jusqu'à Moscou, monsieur Belmar.

— J'entends, mais c'est bien loin de votre affaire.

— J'y reviens. Ne trouvez-vous pas que cette petite Louise s'abandonne ici à une sensibilité vraiment extraordinaire pour

une femme qui ne peut plus rien avoir à désirer ?

— Il me semble que c'est là son affaire et point la vôtre.

— Vous croyez ça, vous qui n'êtes point marié ?

— Mon cher monsieur Duverger, faites, je vous en prie, vos demi-mots un peu plus longs, car je vous jure que je ne comprends rien encore à vos discours.

— Non, vous ne pouvez pas imaginer qu'il importe à un mari d'avoir ou de n'avoir pas auprès de sa femme, une femme raisonnable ou extravagante ?

— Vous êtes contagioniste ?

— Je suis... je suis marié; j'ai à cœur le bonheur de ma femme.

— Vous ?

— Et le mien.

— C'est tout simple. Mais que peuvent avoir de commun le caractère de madame la comtesse de Mauléon et votre ménage ?

— Ce qu'ils ont de commun, monsieur Belmar ; mais qu'est-ce donc que l'exemple? qu'est-ce donc que l'imitation ? qu'est-ce donc que la propagande ?

— Je comprends, vous craignez alors que madame Duverger ne devienne trop sensible à vos bons procédés.

— Vous plaisantez, monsieur Belmar ; eh bien ! puisque j'ai commencé, j'irai plus loin avec vous : non, je n'aimerais pas que ma femme apportât dans notre vie intérieure cette sensibilité exagérée qui m'afflige en madame de Mauléon. L'exaltation ne doit pas être l'état habituel de l'âme; autrement, c'est de la maladie; or l'âme, c'est-à-dire le cœur, chez les femmes, appelle bien des médecins, rêve ou essaie

de bien des remèdes avant de se laisser mourir. Voilà pourquoi j'ai peur pour ma femme, de madame la comtesse de Mauléon. Louise est restée l'amante de celui dont elle ne doit plus être que l'épouse. Elle finirait par apprendre à Marguerite à gémir, à soupirer, facultés de luxe dans une maison bourgeoise. Voyez-vous, monsieur Belmar, je ne fais pas comme les maris de la ville, je me donne la peine de prévoir le danger, et de le conjurer de loin. Je donnerais tout au monde afin de préserver ma femme d'un supplément de sensibilité. Pour son repos et pour le mien, il faut qu'elle s'en tienne à ce qu'elle en a.

— J'entends bien, mais quel service voulez-vous donc que je vous rende à propos de sensibilité ?

—Ne pourriez-vous pas insinuer à Louise que le monde est porté à rire des douleurs

qui ne le touchent pas, et des élans qui ne lui rapportent rien ; qu'elle ait à ménager un peu l'indifférence de ses voisins ; qu'il y a près d'elle une femme jeune encore ; et que cette femme, par imitation et faute de mieux, pourrait tomber dans une sensiblerie qui lui serait funeste...

— Vous êtes jaloux , monsieur Duverger.

— J'en ai peur, monsieur Belmar. Il y a entre Marguerite et moi des différences qui me sont, quand j'y pense, trop désavantageuses, pour qu'un pareil sentiment, s'il s'emparait jamais de moi , me laissât longtemps juste ou généreux. Il n'y a que les égaux qui tolèrent et que les supérieurs qui pardonnent. Ce Mauléon , qui a inspiré à Louise une passion si forte, est bien séduisant , savez-vous ? Ma femme ne l'aime pas ; elle n'en parle même jamais sans je ne sais quelle frayeur et quelle rancune. Mais cette

frayeur et cette rancune sont déjà de trop. De quoi a-t-elle peur en lui? pourquoi lui en veut-elle? Je me défie, malgré moi, de celle qui s'occupe trop d'un homme même pour le haïr.....

— Cessez, arrêtez-vous là, s'écria M. Belmar; vous allez, c'est toujours comme çà, vous exalter au bruit de vos propres paroles; vous finirez par être furieux... et de quoi?

— De quoi?

— Oui?

— Au fait, vous avez raison; mais, vous, monsieur Belmar, vous avez eu tort l'autre jour de me dire que Marguerite avait d'abord bien pu rêver, en voyant Mauléon, une autre destinée que celle que je lui ai faite.....

— J'ai dit, je crois, un autre mari.

— Bien obligé; c'est encore mieux.

— N'ai-je pas ajouté qu'elle se tenait maintenant pour satisfaite?

— Mais savez-vous que Mauléon a répondu à une lettre pressante que Louise lui a écrite, et qu'il revient parmi nous?

— Tant mieux!

— Tant mieux! qu'est-ce que cela peut vous faire? pourquoi tenez-vous à un de plus?

— Un de plus, mon cher monsieur Duverger, un de plus! mais, au contraire : s'il revient, s'il revient vite, ce sera un de moins.

— Que voulez-vous dire? s'écria en se frottant les yeux, M. Duverger, lequel n'avait pas été sans lire quelques romans de Paul de Kock.

— Il suffit, mon cher monsieur Duverger. Je vous conjure de ne pas m'en demander davantage et de vous réjouir avec moi, et

doublement en votre qualité d'ami de Mauléon, et d'époux de votre femme, que M. le comte arrive bientôt.

— Qu'ont de commun l'arrivée de Mauléon et mon ménage, monsieur Belmar?

— Mais quest-ce donc que l'exemple? qu'est-ce que l'imitation, qu'est-ce que la propagande?...

— Comment vous croyez, monsieur Belmar?

— Rien, monsieur Duverger.

Et les deux amis se serrèrent la main en signe d'intelligence et de sympathie.

— C'est égal, dit M. Duverger en s'en allant, vous prierez Louise de n'être désormais sensible qu'intérieurement.

— Ce bon M. Duverger, pensa M. Belmar, est d'un aveuglement absolu sur tout ce qui ne le touche pas immédiatement. Quel égoïste !

— Ce cher M. Belmar, pensait M. Duverger de son côté, a une lucidité effrayante dans les affaires des autres. Je ne sais trop ce qu'il a voulu me dire ; mais c'est égal, il est d'une sagacité qui donne un grand prix à la confiance qu'il témoigne dans le caractère de Marguerite. Le brave homme, mon Dieu, quel brave homme !

Et M. Duverger fuma trois pipes, sans désemparer.

XIII.

M. Belmar croyait le moment venu de frapper un coup, et d'en finir par une proposition formelle de mariage à son fils, avec une situation devenue trop insupportable

aussi, et trop critique. Il saisit la première occasion de faire asseoir Arthur auprès de lui ; mais quand il fallut parler, M. Belmar hésita. Il *tisonnait*, *tisonnait*, *tisonnait*. Il tourmentait les bûches, il les changeait de place, il les posait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; sa main fiévreuse ne leur donnait aucun repos. On voyait qu'il avait quelque chose à dire et qu'avant de se décider à parler, il cherchait un biais pour entrer en matière. Enfin, il cessa de s'agiter, accrocha les pincettes et dit :

— Mon cher fils... écoute-moi bien...

— Volontiers, répondit Arthur qui fut tout surpris de ce début solennel.

— Jusqu'ici je n'ai pas abusé de mon autorité pour te donner des conseils ?

— Non, sans doute.

— Eh bien! permets-moi d'user du bénéfice de ce précédent pour te donner aujourd'hui un avis en faveur d'une autre... c'est-à-dire de plusieurs autres personnes que nous aimons tous deux.

— Parlez, mon père.

— Arthur, s'il était vrai que ta présence auprès de certains de nos amis, dans la situation où tu te trouves, pût jeter le trouble et le désordre au sein d'une union qui, sans toi, serait sans doute heureuse... s'il était vrai...

— Mon père, s'écria Arthur...

Plus de doute : Son père voulait lui parler de madame Duverger; il lui reprochait d'avoir perdu l'avenir de cette jeune femme, d'avoir porté le déshonneur dans

la maison d'un brave homme qu'il appelait son ami, d'avoir détruit tout ce qu'il pouvait encore goûter de félicité dans ce monde ! Arthur ne put s'empêcher de rougir.

Cependant, M. Belmar continuait :

— Si tout cela était vrai, Arthur, ne sentirais-tu pas le besoin d'accorder quelque chose à l'amitié, de prévenir le mal, d'éloigner toute possibilité de faute, d'enlever tout espoir et toute occasion aux natures faibles, en... en te mariant...?

— Me marier... vous voulez ?

— Oui... d'autant plus qu'il est temps que tu prennes un parti, que tu assures ta position.

— Mais...

— Enfin, j'espère que tu te rendras à ces raisons, dans ton intérêt d'abord, ensuite dans celui de cette pauvre Louise, qui

à tout moment peut faire quelque grande folie.

— Eh quoi ! c'est Louise?...

— Ah ! ça, mon fils, crois-tu que je ne me sois pas bien aperçu qu'elle t'aime? Mes yeux de soixante ans sont encore bons, sois tranquille, et il aurait fallu être tout-à-fait aveugle pour ne pas remarquer sa joie lorsqu'elle te voyait, sa tristesse lorsque tu n'étais pas là; son émotion lorsqu'on parlait de toi, la chaleur avec laquelle elle prenait ta défense lorsque tu étais attaqué, même le plus innocemment du monde...

Arthur, ne pouvait déjà plus se défendre d'un vif sentiment de joie. M. Belmar ne savait rien !

— Eh bien ! tu m'as entendu, Arthur, reprit le vieux notaire, tu sens bien qu'il faut te marier, n'est-ce pas ? Tu sens bien que ta position actuelle est fausse, et qu'à

tout moment elle peut te mettre dans des embarras semblables à celui que nous cherchons à éviter dans ce moment. Tu sens bien qu'il s'agit de prendre une résolution non seulement pour l'espèce, mais encore en thèse générale... Tu ne réponds pas...

— Mon père, je songerai mûrement à tout ce que vous venez de me dire, et je ne tarderai pas à vous faire connaître ma résolution.

— C'est bien.

M. Belmar qui soupçonnait fort que la passion de Louise était payée de retour par Arthur, et qui craignait de la part du jeune homme un refus net et positif, fut ravi outre mesure de l'avoir trouvé dans des dispositions aussi conciliantes. Arthur était bon et juste. Le notaire savait cela et il était plein d'espoir.

Il courut aussitôt chez M. Duverger ; le mari lisait le dernier numéro de la *Sentinelle de l'Armée*, tandis que la femme brodait et laissait de temps en temps tomber une larme furtive sur son ouvrage. M. Belmar entra dans la chambre en se frottant les mains et avec un sourire sur les lèvres. Duverger qui connaissait son Belmar de longue date, et qui ne pouvait attribuer ces démonstrations extérieures, dont il était ordinairement fort avare, qu'à une joie excessive, lui demanda sans façon et sans préambule quel en était l'objet.

— Je crois qu'Arthur va se marier, dit aussitôt Belmar !

— Ah! ah ! s'écria Duverger... Parbleu! c'est un parti sage !... très bien, très bien, très bien.

Madame Duverger devint pâle comme une

morte et pencha sa tête sur sa broderie, pour dissimuler son trouble.

— Oui, oui, reprit le notaire. Il le fait non-seulement pour lui, mais pour d'autres, aussi...

Madame Duverger tressaillit, et fut obligée de passer sa main sur ses yeux; elle avait des éblouissemens.

— Je n'ai pas besoin, mon cher Duverger, de vous expliquer mes paroles... Vous avez deviné comme moi.

— Sans doute, répondit vivement Duverger, qui sans bien savoir pourquoi, avait été trop charmé de cette nouvelle pour prêter une grande attention aux raisonnemens de son vieil ami. Sans doute, il est heureux qu'Arthur se décide à se marier, et nous devons tous nous en féliciter. Cela lui

donnera de la consistance dans le monde. Et puis il est arrivé à l'âge où un homme doit songer à son établissement..... Qu'en pensez-vous, madame Duverger?

— Certainement... mon ami... je suis de votre avis...

— C'est moi, reprit le notaire, qui lui ai donné ce conseil.

— Excellent conseil, pardieu ! s'écria M. Duverger.

— Mais, mon cher ami, il faut que je vous l'avoue, dit M. Belmar; malgré mon exhortation, il n'est pas encore bien ferme dans son projet...

— Ah! ah!... fit M. Duverger d'un air inquiet.

En examinant bien madame Duverger, on aurait pu voir alors un triste sourire passer sur sa physionomie comme l'un de ces pâles

rayons de soleil qui, avant l'orage, jettent leur triste reflet sur les nuages amoncelés à l'horizon.

— Je viens donc vous prier, mes chers amis, reprit le vieux notaire de me porter secours. Toutes les fois que vous verrez Arthur, parlez-lui de cela. Confirmez-le dans sa bonne résolution. Il vous aime beaucoup, il sait que vous lui portez de l'intérêt, et un petit coup d'épaule de votre part ne peut que contribuer pour beaucoup à la réussite de l'entreprise.

— Je vous promets de le sermonner d'importance sur ce chapitre, s'écria Duverger en serrant chaudement la main du notaire.

— Ah!... tenez... dit Belmar après avoir jeté un coup-d'œil dans la rue... Le voilà justement qui se dirige de ce côté... Oui... il vient ici... ah! c'est le ciel qui l'envoie.

Il faut qu'il ne sorte de nos mains que bien et dûment converti.

Madame Duverger voulut se retirer.

— Restez donc, restez donc, dit le mari. Arthur a de la déférence pour vous ; votre voix peut être d'un grand secours dans la délibération.

— Oh! certainement, s'écria le notaire.

Elle reprit sa place sans mot dire, et lorsqu'Arthur entra, elle n'osa pas lever les yeux sur lui.

— Mon cher Arthur, dit le vieux notaire à son fils, monsieur et madame Duverger sont de mon avis.

— Quoi! mon père! s'écria Arthur, Vous avez rapporté à nos amis la con-

versation que nous venions d'avoir ensemble?

Et il promena de tous côtés un regard alarmé, qu'il arrêta enfin sur madame Duverger.

—Arthur, dit M. Duverger d'un ton solennel et doctoral, qui contrastait fort avec ses habitudes, Arthur, votre père a raison de vous engager à vous marier... Un homme ne compte pour quelque chose dans la société que lorsqu'il a pourvu à son établissement... Un célibataire est un corps sans ame... il se prépare une vieillesse triste et maussade... La confiance publique s'éloigne de celui qui n'a pas un intérieur respectable... une femme aimable, de jolis enfans font le bonheur de la vie....

M. Duverger ne mettait en avant toutes

ces sentences et tous ces lieux-communs, que parce qu'il n'osait s'avouer à lui-même, le motif qui lui faisait voir avec plaisir le mariage prochain d'Arthur. Mais comme à la fin, il ne trouva plus de nouvelles banalités, et qu'il s'embrouilla dans sa propre éloquence, pour ne pas rester court, il se tourna brusquement vers sa femme :

— Qu'en pensez-vous, madame Duverger?

La brutalité de la demande, l'imprévu et l'étrange cruauté de la situation, et par-dessus tout la présence d'Arthur, firent sur la pauvre femme un effet tel qu'elle put à peine prononcer à voix basse un *oui* qui ne fut entendu que de son mari.

M. Belmar la vit si pâle, si faible, si abattue, si défaite, qu'il n'eut pas le courage de

lui arracher dans ce moment à une adhésion plus complète. Alors il se fit entre ces quatre personnes un grand silence.

XIV.

Marguerite avait goûté jusque-là toutes les douceurs d'un amour heureux. Qu'elle est bonne la vie, au début d'un engagement tendre! qu'elle est ravissante l'initiation de

l'âme à la vie de l'âme! Et puis, avez-vous remarqué par quel miracle, tout s'arrange pour favoriser les premiers jours? Le ciel et la terre, la lumière et l'ombre, les rivaux et les ennemis, tout nous sert et nous protège. Le danger ne fait que constater notre adresse facile; l'imprudence assure notre succès. De quelle prescience odieuse il serait doué, de quelle stérilité désolante de cœur il serait frappé, celui qui ne s'abandonnerait pas aux charmes de cette impunité, et pourrait d'abord ne pas la croire éternelle!

Mais qu'il vient vite le désenchantement! et de quelle hauteur nous précipitent bientôt les criailleries du monde, les remarques des oisifs, et les soupçons des intéressés, à tous les titres! La nature entière semble alors réagir contre nous comme elle avait d'abord conspiré en notre faveur, d'autant

plus furieuse qu'elle avait été plus bienveillante.

On a rêvé dans le ciel; on se réveille dans l'enfer!

Pauvre Marguerite; vous viviez sur la foi d'un premier bonheur. Mollement animée d'une joie dont la source ignorée jusques-là au fond de votre âme s'était subitement révélée à vous, sous les baisers d'Arthur, vous alliez souriante au devant de cet avenir qui ne semblait vous apporter que félicité éternelle avec un amour éternel aussi : mais voilà que tout-à-coup Mauléon est venu se jeter, lui et son ironie implacable, et son effrayante pénétration, et son septicisme au travers de votre amour. Chacune des paroles de cet homme est un démenti à vos nobles croyances; chacun de ses regards un acte de domination qui vous dépossède de vos secrets les plus chers! Derrière Mau-

léon, Marguerite croyait toujours qu'elle allait rencontrer la figure pâle et irritée de son mari; elle se sentait prête à étendre les bras et à crier grace pour son crime. Car alors... alors c'était un crime, cet amour appelé autrefois de noms si doux. Lorsqu'elle ne pouvait pas recourir à Arthur et puiser de nouvelles illusions à leur source inépuisable et chérie, que ses tourmens étaient vifs, son désespoir amer; comme il battait, son cœur! de quelle hauteur se dressait devant elle le fantôme de M. Duverger, lui demandant compte de son infidélité! et pourtant elle n'avait pas peur. Quelque chose de plus honorable agitait son ame : c'était une douleur infinie de rendre malheureux un homme qui n'avait d'autre tort envers elle que de n'en pas être aimé. Elle le voyait, après qu'elle aurait été chassée ou tuée, sans appui, sans ami,

vieux, souffrant, et n'ayant que des consolations et des soins mercenaires autour de lui. Un jour Arthur la surprit lorsqu'elle était dans ces réflexions et qu'elle versait des larmes.

— Je suis jaloux de vos larmes, lui dit-il, ma Marguerite bien aimée; à qui les donnez-vous?

— A notre bonheur passé.

— Souriez plutôt à notre bonheur à venir, à notre bonheur éternel, car nous nous aimerons toujours...

— Oh! je t'aime, je t'adore, la vie, c'est toi, l'avenir, c'est toi,... et pourtant je ne puis te dire tout ce qu'il y a de tristesse dans mon âme.

— Injuste et ingrate, murmurait Arthur en l'embrassant.

— Non, Arthur, avant toute chose, je suis heureuse, mille fois heureuse d'être à

toi ; les doux momens que nous avons passés ensemble ont racheté pour moi cette longue vie passée à vous attendre, à vous écouter venir, et ne seraient pas payés trop cher par un siècle de souffrances, souffrances toujours incomplètes, toujours impuissantes à me punir...

— Marguerite, que parles-tu de souffrances, de punir. Vous ne m'aimez plus.

Un baiser fut le tendre démenti donné à Arthur.

— Ta voix est altérée, Marguerite, et tu trembles. Parle, je t'en conjure, parle donc.

— Que vous dirai-je, Arthur ; ma tristesse est plus profonde qu'ingénieuse : je souffre aujourd'hui et je m'étonne de souffrir, moi si insouciante hier et aimée toujours. Mais lorsque je vais demander pardon à ma tendresse d'un moment d'oubli,

je m'aperçois que c'est pour elle encore que je souffre et que je tremble. Oui, mon ami, quelque danger nous menace; pourrais-je vous l'expliquer moi-même, je ne le comprends que vaguement; il le faut pourtant, afin que vous m'aidiez de votre force et de votre courage, ou que vous me fassiez rougir de ma pusillanimité, de ma faiblesse. Mes craintes sont peut-être semblables à celles des enfans qui voient des monstres dans l'obscurité, et qui, au premier rayon de lumière ne savent que sourire et ne se rappellent plus que de leurs jeux. Vous me répondrez, Arthur, et le jour se fera pour moi, je n'aurai plus peur.

Je crains un homme, moi qui ai le premier de tous pour me protéger, pour me défendre. Je crains un homme qui me flatte pourtant, qui plaît à tout le monde, qui fascine tout le monde ici. L'admiration

qu'il excite m'offense par rapport à toi, mais la haine qu'il m'inspire a une autre source encore. Il me semble que cet homme a la puissance de pénétrer du regard jusqu'au fond du cœur; qu'il y découvre les sentimens intimes, il me semble qu'il sait jusqu'au nombre de nos baisers; il m'accable, il me tue, cet homme.

— Votre frayeur, Marguerite, à force d'exagération, ressemble à de l'enthousiasme..... Je suis là près de toi, ta main est dans les miennes, et c'est lui, cet homme, qui te préoccupe..... Marguerite.

— Pardon, Arthur, pardon, car je dois avoir tort si mes pensées t'affligent. Jure-moi, Arthur, jure-moi seulement que tu n'aperçois pas de nuage dans notre ciel, jusques-là si pur. Je te croirai, je serai confiante.

— Confiante? et pourquoi as-tu besoin

d'être rassurée? Ne fais pas de Mauléon, je t'en conjure, une sorte de divinité infernale. Le désir qu'il éprouve, entre mille caprices, de découvrir le lien qui nous unit, afin de demander peut-être le prix de sa discrétion, ne lui donne aucun pouvoir; Marguerite, crois en mes paroles. Mauléon ne serait dangereux que le jour où tu m'aimerais déjà moins...

— Je ne le crains plus, Arthur; mais toi..... n'ai-je aucun malheur à redouter qui puisse me venir par vous?

Et Marguerite regardait fixement Arthur.

— On veut vous marier, continua-t-elle, dites, Arthur; le saviez-vous?

— Me marier, moi! le mensonge infâme! on t'a trompée, Marguerite, on a voulu se rire de ta crédulité.....

— Si je l'avais cru, Arthur, je ne vous

ferais pas de reproches en ce moment. Mais votre père souhaite de vous voir marié avant de mourir; c'est votre père qui est venu exposer à M. Duverger que vous ne pouviez pas rester ainsi, à votre âge, dans votre position, avec votre caractère grave, vos occupations sérieuses, pénibles; garçon au milieu d'une colonie de gens mariés; au milieu de ces mariages si bien assortis qui vous entourent, vous si bien fait pour rendre une femme heureuse; et c'est à moi, Arthur, à moi qu'on s'est adressé comme à la plus capable de vous déterminer, de vous convaincre! C'est moi, comprenez-vous bien, Arthur? c'est moi qui dois vous parler de ce bonheur à deux que j'ignorerais sans vous; moi, la femme qui vous a tout sacrifié : devoir, honneur..... Mais, vois combien cette seule idée à laquelle je ne crois pas, me rend injuste, cruelle, car voilà que

je te parle de sacrifices, moi qui ne me suis pas même donnée.... depuis si longtemps déjà j'étais à toi, toute à toi!

Arthur était tombé aux pieds de Marguerite. Ses yeux caressans, sa voix suppliante, firent bientôt passer dans l'âme de Marguerite, autant de douceur et de sérénité qu'il y avait eu tout-à-l'heure d'amertume et d'épouvante...

On causa.

Ils s'occupèrent de l'intérêt commun; l'amour le plus naïf est bien rusé quand il s'agit de se défendre. Ils discutèrent les moyens à prendre pour sauver leur tendre secret au milieu de ces quelques personnes, dont la présence continuelle, sur un point resserré, devenait à la longue aussi gênante qu'une surveillance active. Marguerite gardait, d'ailleurs, avec une obstination féminine, instinctive, ses préventions contre

Mauléon. Arthur, tout en continuant de combattre les idées de Marguerite, sentait au fond, que l'amour d'une femme est un guide sûr; et il fut amené, quoiqu'il en eut d'abord, à reconnaître qu'il y avait quelque préméditation dans l'art que Mauléon avait de retenir au château M. Duverger, et par conséquent tout le monde. Il fut résolu que Marguerite reprendrait sa tranquillité d'autrefois, tandis qu'Arthur s'occuperait d'amener un changement de position; son plan était fait. La santé de Louise déclinait de jour en jour, il était le sauveur, l'oracle de la jeune femme. Il se proposait de lui conseiller un voyage et un séjour aux eaux de Baden ou des Pyrénées, comme remède salutaire à sa maladie. Il ne doutait pas que Mauléon ne voulut accompagner la comtesse. Mauléon était bien mauvais mari, mais il était resté par-

fait homme du monde : la bienséance et l'étiquette n'avaient pas de plus scrupuleux observateur. Enfin, il tuait la malheureuse Louise avec politesse.

Les deux amans se quittèrent pleins d'espoir.

XV.

Le lendemain, Arthur parlait à madame la comtesse de Mauléon des bons effets des eaux des Pyrénées; elle souriait d'un air incrédule et mélancolique à ses conseils.

— Vous ne savez pas où est mon mal, lui répondit-elle, vous ne pouvez pas le savoir, vous qui êtes si heureux.

— Ne me le reprochez pas, madame; cela apprend à ne pas désespérer, et cette science est utile au médecin.

— Mais il ne faut pas en abuser, pour ordonner, par exemple, à une pauvre femme qui souffre là (elle mettait la main sur son cœur), d'aller prendre je ne sais quels bains.

— Je n'ai pas parlé de bains; je vous ai dit simplement d'aller aux eaux.

— Ah! l'on songerait à me distraire?

— Croyez, madame, que l'on vous rend plus de justice...

— Vous, Arthur, est-ce que vous faites encore quelque attention à moi?

— Louise.....

Il y avait tout une réponse, tout un passé dans ce mot.

Il fut compris.

— Bon Arthur, reprit Louise, bien vrai, m'aimez-vous toujours comme autrefois? Vous rappelez-vous ce zèle, ce dévoûment désintéressés? vraiment, vous ne me trouvez pas trop riche, trop heureuse, comme ils disent avec une légèreté si cruelle, pour vous occuper de moi encore un peu?

Ce mot *désintéressé* alla droit à la conscience d'Arthur qui ayant fait un retour sur lui-même se prit à rougir. Il protesta néanmoins de sa vive amitié, de manière à faire quelque bien au cœur de sa jeune femme qu'on avait trop abandonnée à la richesse, à sa fortune comme si tout cela impliquait satisfaction suffisante. En échange des marques d'intérêt qu'elle venait de recevoir, la comtesse de Mauléon fit à Arthur la confi-

dence de ses chagrins. Arthur fut pénétré d'attendrissement et d'admiration. Il se reprocha avec amertume, il reprocha aussi à Marguerite de n'avoir pas deviné, compris, respecté le cœur de cette femme; il eut presque honte qu'on put dire de Marguerite qu'elle était gaie, contente, qu'elle renaissait enfin, et qu'elle laissât ainsi à la comtesse de Mauléon tous les avantages : la fidélité et l'infortune. Le cœur de l'homme a des trésors de bizarreries, d'inconséquence et d'injustice.

Arthur n'osait plus reparler à Louise des eaux des Pyrénées; son plan primitif ne lui paraissait plus aussi bon; et il n'en désirait plus la réalisation qu'avec tiédeur. Ce fut la comtesse de Mauléon qui revint sur ce sujet.

— Savez-vous, lui dit-elle, qu'en y réflé-

chissant, il y a du bon dans le conseil que vous m'avez donné?

— Ah! fit Arthur presque étonné.

— Oui; ce serait un moyen de forcer... Quelle humiliation pour moi! de forcer Mauléon à m'accompagner quelque part, à rester quelques instans près de moi... dans la voiture. Et puis, c'est une société sans doute fort mélangée que celle des eaux, mais enfin, on doit y trouver d'excellens modèles, je les reconnaîtrai bien vite, je les imiterai. J'ai tant envie d'apprendre cette science du monde par laquelle je réussirais peut-être à me rendre moins désagréable à Mauléon. Je ne suis pas trop vieille pour apprendre? Arthur! Ne me flattez pas, c'est une dernière ressource que j'entrevois; épargnez-moi une déception à laquelle je ne survivrais pas; dites-moi si je me trompe?

— Non, madame, c'est une idée du cœur;

tenez-y, elle est bonne, elle réussira.

— J'ai beaucoup à acquérir, n'est-ce pas?

— Dites beaucoup à perdre.

— J'ai lu en effet des choses affreuses du monde, de son hypocrisie, de ses méchancetés. Il me faudra du courage pour y entrer.

— Le monde, madame, ne mérite à mon avis ni le bien, ni le mal qu'on en dit; le sentiment le plus réel qu'il puisse inspirer, c'est l'ennui; tout le reste est si passager, si mêlé, si confus, qu'il y a une grande bonhomie ou une grande fatuité à se l'approprier, pour ainsi dire, et à le regarder comme personnel. Certains hommes ont exagéré à dessein l'importance d'un début, d'une entrée, comme ils disent, tant le monde est pour eux un théâtre, et la vie qu'on y mène une comédie;

mais ils ne réfléchissent pas qu'une entrée est chose de choix et de composition, et qu'elle dépend du rôle qu'on s'est fait et du dénoûment auquel on aspire; c'est à eux qu'il arrive de manquer leur entrée, parce qu'ils débutent toujours, sous les auspices de leurs grands parens, dans des rôles tout faits, pour lesquels il y a des traditions laissées par des acteurs célèbres. Les mêmes hommes dont je parlais tout-à-l'heure ont accrédité ce préjugé, que dans le monde il faut paraître non pas tel que l'on est, mais tel qu'on vous souhaite.

— Oh! si j'arrivais là aux yeux de mon mari.

— Ne vous fiez pas à la maxime; elle est fausse, elle est dangereuse, elle a pour but, dans tout ce qu'elle exprime au-delà de la juste condescendance que l'on doit aux opinions des autres, quand ils en ont, aux intérêts

honorables, quand ils le sont, de supprimer l'indépendance, les mérites individuels au profit de la domination des sots, et de la nullité des ignorans. Être ce qu'on est, madame, voilà la véritable originalité. Restez, je vous en conjure, restez ce que vous êtes, bonne, aimable, jolie. Osez être tout cela au milieu du monde; le monde, c'est le cadre qui manque à vos qualités aux yeux de Mauléon. Quant à ces riens, dans lesquels il a bien fallu mettre une grande importance, puisqu'on mettait la vie elle-même dans ces riens, c'est l'affaire d'une heure d'étude et d'une ombre de mémoire; les mots qu'on ne dit pas, les mots qu'on ne dit plus de par l'autorité de tel ou tel docte personnage, lequel ne sait pas l'orthographe, vous saurez tout cela dès le lendemain. Vous aurez ensuite à perdre, comme je vous l'ai dit, en commençant, un peu de votre natu-

rel. Le monde ou plutôt la rivalité vous enseignera bien vite un peu de coquetterie.

— Monsieur Arthur!

— Oui, madame, oui; la coquetterie! c'est la science que les femmes opposent à celle des hommes, laquelle ne s'exprime que par une périphrase : *avoir beaucoup vécu.*

— Ainsi, docteur, vous attribuez toute cette efficacité aux eaux des Pyrénées.

— Oui, madame; il faut aller y retremper votre âme.

— Nous irons.

— Bien, très bien... c'est déjà mieux; *nous irons!* Voilà enfin que vous entrez en scène. Louise a disparu, vous voilà enfin : Salut à madame la comtesse de Mauléon!

— Vous m'exaltez, Arthur; vous me donnez la fièvre... et si votre remède allait ne pas réussir?

— J'en réponds sur ma tête.

— Je voudrais seulement acquérir cette grâce, cette légèreté aimable, cette conscience vivifiante de soi-même dont madame Duverger s'est embellie comme par enchantement sous nos yeux. L'avez-vous remarqué monsieur ?

Madame de Mauléon s'interrompit tout-à coup.

— Parlez , madame ?

—Je n'ose pas; voyez-vous, Arthur, je crois impossible que vous n'ayez pas remarqué combien madame Duverger est belle.

— N'est-ce pas? répondit Arthur malgré lui.

— Savez-vous que j'en serais jalouse , si Mauléon était plus souvent avec nous ? Ma-

dame Duverger vous aime beaucoup, n'est-ce pas, Arthur?

— Elle a bien voulu s'apercevoir des efforts que j'ai faits autrefois pour rendre à tout le monde le séjour à Saint-N... moins monotone.

— Vous êtes si bon, je vous dois moi-même tant de reconnaissance qu'il faut que je me confesse à vous d'une mauvaise pensée qui m'était venue... mais autrefois... dans le mauvais temps, et qui vous concerne... j'ai cru un moment que vous aimiez madame Duverger.

— Je l'aime en effet.

— Je disais d'amour.

Arthur garda le silence. Heureusement madame de Mauléon n'attendit pas de réponse et continua : je vous demande pardon Arthur, de cette pensée dont je n'ai pas at-

tendu aujourd'hui pour me repentir. Si vous saviez quel retour, après l'avoir eue, j'ai fait aussitôt sur moi-même. J'ai attribué à ma faute, la dégradation de mon esprit qui me faisait avoir de vilains soupçons là où je n'aurais dû voir qu'amitié pure. Vous me pardonnez ce tort, n'est-ce pas, et vous l'oublierez.

Arthur serra affectueusement la main de madame de Mauléon, et changeant de conversation, la supplia de tenir sa promesse : *nous irons.*

Madame de Mauléon annonça le jour même à son mari, qu'Arthur lui avait conseillé d'aller prendre les eaux, et qu'un pressentiment auquel elle avait foi, lui disait que les eaux lui seraient salutaires. Il se trouva que M. Bruchard était là lorsque Louise adressa cette demande à Mauléon. M. Bruchard, qui n'avait aucun des défauts de mé-

moire habituels aux parvenus, s'exclama sur la grande dépense qu'entraîne toujours ce mode de traitement. Il était dispendieux, M. Bruchard en conclut qu'il était inutile, attendu que la nature n'a pas dû rendre les véritables remèdes inaccessibles. Mauléon n'osa plus hésiter, tant il se serait cru déshonoré aux yeux de sa femme de paraître simplement s'arrêter devant une considération d'argent. Il savait, d'ailleurs que *tout Paris* était alors à Pornic, qu'il ne serait point reconnu aux Pyrenées, et qu'en conséquence, il pouvait être humain et bon prince impunément. Mais il entrait déjà dans ses vues, d'emmener monsieur et madame Duverger avec lui; il se proposait d'observer sur Marguerite les effets de l'absence. Mauléon gâté par le succès, présumait trop de son pouvoir. Il fut étonné de la résistance que madame Duverger

sut exciter et soutenir chez son mari contre la proposition qui lui était faite. Monsieur Duverger découvrait chaque jour un nouveau motif de retourner à Saint-N...et chaque jour la saison des bains se passait. Marguerite eut peur que les félicitations ironiques de Mauléon à M. Duverger sur sa résistance, ne finissent par éveiller en lui quelque soupçon, et fit céder son mari. Mais Arthur avait agi de son côté; monsieur Belmar avait la tête montée ; il avait résolu d'aller lui aussi aux eaux, pour se rajeûnir. Arthur devait nécessairement accompagner son père. La société était complète.

Mauléon distingua clairement tous les fils de cette intrigue, ce nouveau succès d'Arthur irrita encore son amour-propre, tant de hardiesse et de bonheur le confondaient dans un médecin de campagne.

— Est-ce que vous croyez à l'efficacité des eaux, M. Arthur, lui demanda-t-il en raillant, au moment même où l'on allait partir.

— Quelquefois, répondit Arthur.

— C'est une manière, n'est-ce pas, d'envoyer promener les gens...

— Et de les accompagner, répondit M. Belmar...

— J'ai entendu raconter des cures miraculeuses, ajouta madame Duverger.

— Par monsieur Arthur, inévitablement, madame, interrompit Mauléon.

— Par beaucoup de monde.

— Ah! c'est trop fort, fit observer M. Duverger, ma femme, vous n'avez jamais vu personne.

— Je sais, ajouta vivement Arthur, une

cure merveilleuse en effet. Une femme jeune, riche, n'avait point d'enfans et souhaitait d'avoir ce qu'en langage positif elle appelait des héritiers...

— J'aime assez cette expression, dit le vieux notaire.

— A l'effet d'en obtenir prochainement, son médecin lui conseilla les eaux de Plombières. La saison était avancée, froide. La malheureuse femme prit trois bains seulement et mourut d'une fluxion de poitrine. Ses vœux étaient remplis.

— Je ne comprends pas, dirent à la fois MM. Bruchard et Duverger.

— Les neveux de cette femme héritèrent immédiatement de sa fortune, ajouta Arthur.

— Très bien, j'y suis, dit en riant M. Belmar.

Quatre chevaux de poste emportèrent bientôt la voiture du comte de Mauléon sur la grande route.

XVI.

Le séjour des eaux était fort brillant cette année-là ; il y avait encombrement de diplomates russes, de pairs d'Angleterre, de banquiers hollandais plus riches que des

rois ; des marquis de l'ancienne cour française et quelques petits princes allemands qui venaient rétablir à la bouillotte leurs finances obérées. — Mais les femmes n'étaient pas en grand nombre. — Aussi l'arrivée d'une danseuse du grand Opéra de Paris avait-elle produit le plus grand effet. Elle s'appelait Rosita. Elle était bientôt devenue la reine de la saison. Les jeunes gens s'étaient empressés autour de Rosita. Elle avait marché toujours entourée d'une cour nombreuse ; Arthur Belmar n'avait pas manqué de se rapprocher d'elle ; Marguerite elle-même avait conseillé cette pauvre ruse à son amant, mais comme les femmes conseillent ces infidélités-là, avec la confiance que l'amant n'aura ni le cœur, ni la puissance de les accomplir. Cependant Arthur avait obéi, avec une telle ponctualité, que madame Duverger s'en était émue jusqu'à la colère, et n'avait

pu attendre le moment favorable de s'en plaindre de vive voix. Elle avait écrit à Arthur. Louise nous livrera tout-à-l'heure le secret de cette lettre fatale. — Mauléon seul ne sacrifiait pas à l'idole du jour ; seulement, la première fois qu'il l'avait vue, il avait échangé avec elle un regard dans lequel un observateur habile aurait peut-être pu découvrir toute une *reconnaissance*.

Arthur lisait avec une lenteur pleine de délices, le billet de Marguerite, lorsqu'un bruit confus de pas très rapprochés vint le distraire. Il s'entendit appeler ; il tenait encore à la main sa chère lettre toute déployée, lorsque M. Duverger entra précipitamment dans sa chambre. Arrivez donc, s'écria-t-il, monsieur le docteur, arrivez donc : on se meurt, et vous n'êtes pas là.

Arthur eut à peine le temps de chiffonner son billet et de l'enfoncer dans la po-

che de son gilet. M. Duverger l'entraînait déjà vers Rosita qui venait de s'évanouir au beau milieu du cercle le plus humain et le plus indiscret du monde.

— Saignez-la! monsieur, saignez-la! lui criait-on de tous côtés.

A ces injonctions tumultueuses, Arthur égaré porta machinalement la main à la poche où il avait coutume de serrer son lancetier, puis dans une autre; le danger de Rosita paraissait grave; Arthur malheureux dans son zèle, ne s'aperçut pas du mouvement que faisaient, à sa droite, Mauléon et monsieur Duverger; ils venaient de se baisser l'un et l'autre pour ramasser un papier chiffonné qui était tombé par terre. Mauléon plus leste que son concurrent était devenu propriétaire de l'objet perdu.

Tandis qu'Arthur faisait transporter Ro-

sita dans sa chambre, où elle revenait presque subitement à elle-même, Mauléon déployait une lettre, et reconnaissait l'écriture de Marguerite, qu'il avait eu plusieurs occasions de remarquer. Il tenait enfin sa vengeance ; et il devait travailler immédiatement à en préparer l'accomplissement. Entre Rosita et la lettre de madame Duverger, Mauléon avait entrevu une relation singulière.

Arthur n'avait pas tardé à redescendre au salon où il avait apporté l'assurance de la subite et complète résurrection de Rosita. A cette nouvelle, Mauléon s'était élancé vers la chambre de la danseuse.

A l'entrée de M. le comte, la femme de chambre s'empressa de faire jour chez madame! Rosita étendit les bras, ouvrit ses jolis yeux, secoua la tête; laissa ruisseler autour d'elle ses beaux cheveux

d'un blond d'or, fit une petite moue charmante qui se changea en sourire lorsqu'elle reconnut le comte, et elle dit alors de la plus douce voix.

— Ah ! c'est vous, Mauléon ! comme vous n'êtes point fat, je puis vous dire que l'on vous attendait.

Rosita était une beauté piquante. La nature lui avait donné un minois de soubrette et une désinvolture d'andalouse. La vie qu'elle avait menée jusque-là, l'abus des veilles et du plaisir, avaient un peu fatigué ses charmes, sa figure était sillonnée de ces rides légères qui, aux yeux de quelques lovelaces quintessenciés, attestent la lassitude de l'ame et ne sont qu'un attrait de plus. La pâleur de son teint et l'abandon de toute sa personne étaient pleins de

douceur et de charme; et puis elle avait ce laisser-aller coquet, cet entrain décent, cet art, ce *chic*, pour nous servir d'un terme d'artiste rendant très bien notre pensée, qui ne s'apprennent qu'à Paris, dans une certaine vie, et qui exercent sur les hommes un empire d'autant plus réel qu'il ne peut pas se définir.

Voilà Rosita au physique. Au moral, nous allons chercher à vous l'expliquer.

Née dans les coulisses d'un théâtre, d'une figurante et d'un souffleur, Rosita avait été lancée de bonne heure sur les planches. Son éducation avait été nulle; on lui avait parlé de morale fort peu, et d'entrechats beaucoup. Devenir premier sujet de la danse, tel était l'unique but que ses parens lui avaient toujours pro-

posé. Pour ce qui était de devenir honnête femme, ce n'était là qu'un accessoire de fort minime importance, une question secondaire dont on lui avait abandonné la solution. Pour la résoudre, elle n'eut qu'à jeter les yeux autour d'elle. Elle trouva des exemples à suivre, des modèles à imiter. A dix-sept ans elle avait, comme toutes ses camarades du corps de ballet, un protecteur et un amant. Elle se livra au plaisir avec toute la fougue de son âge et toute la cynique innocence des principes dans lesquels elle avait été élevée. Elle savait bien que l'on pouvait faire autrement qu'elle ne faisait, mais elle ne croyait pas faire mal. Elle regardait le mariage non pas comme une position plus désirable ou meilleure que la sienne, mais autre que la sienne, et vers laquelle elle pourrait tourner un jour ses regards, ne fût-ce que par amour du

changement. Aussi voilà pourquoi nous la verrons tout-à-l'heure entendre sans étonnement et discuter sans embarras une singulière proposition de Mauléon.

— Rosita, dit Mauléon, tu sais que je te veux du bien.

— C'est-à-dire, je l'ai su.

— Soit.

— Ou plutôt, je l'ai cru...

— Soit encore...

— Car à peine étiez-vous à moi depuis trois mois, à peine avais-je eu le temps de vous aimer de cœur et de m'attacher à vous, que vous m'abandonniez, ingrat, pour suivre jusqu'à Londres une lady

diplomatique, bien fade, bien languissante, bien ennuyeuse.

— Laissons-là le passé...

— Oui... vous avez raison... Le passé rappelle qu'on a vieilli. Le présent seul, quand on sait en user avec esprit et franchise, offre des plaisirs sans mélange.

— Rosita, n'as-tu jamais pensé à te marier?

— Quelle question!

— Enfin, tu m'obligeras d'y répondre.

— Eh bien... pour parler à cœur découvert... Oui... Depuis quelque temps je pense souvent au mariage... J'ai envie d'essayer de cette position nouvelle... Je suis fatiguée de ces amours qui se renouvellent toujours sans être jamais nouveaux. Je veux savoir si le

mariage me fera connaître un plaisir que je n'ai jamais connu, et qui doit être bien vif, celui de la constance ! Et puis, vous le dirais-je, mon cher Mauléon, dans mes désirs il se mêle un peu de jalousie. Depuis quelque temps une fureur de mariage s'est emparée des coulisses de l'Opéra. J'ai vu autour de moi beaucoup de mes compagnes entrer dans les liens conjugaux. Zoë, la petite Lili, Palestrina, Sophie ont fini par trouver un nom de femme. Moi seule, je n'ai pas encore eu cette faveur... ou cette humiliation.

Et l'on finira par dire que si je m'en tiens à ma position actuelle, c'est par disette de prétendus. Vous comprenez combien cela serait désagréable...

— Et si je te trouvais un mari, Rosita.

— Ah! ah! ah!... vous, peut-être, M. le comte ?

— Je ne plaisante pas.

— Alors, reprit-elle en élevant la tête avec une certaine fierté qui n'était ni sans grace, ni sans puissance, est-ce encore un marché?

— Non... non... s'écria Mauléon en lui baisant la main.

— Vous voulez peut-être me faire servir d'instrument dans quelque intrigue?

— Non... non... dit-il, en frappant violemment le plancher du pied?

— Expliquez-vous donc?

— Cet homme est riche, bien fait, spirituel.

— Quel portrait!

— Je ne flatte pas.

— Cet homme t'aime, Rosita, il t'aime à la folie...

— Mais qui donc?

— Tu n'as pas deviné?

— Ce médecin, peut-être?

— Oui, Arthur Belmar, c'est lui.

— Lui !

— Tu parais émue.

— C'est qu'en effet je l'avais remarqué dans la foule... mais il était si froid, si réservé.

— C'est son caractère... dans ces natures-là le feu couve sous la cendre.

— Mais il avait l'air si occupé ailleurs.

— C'était pour faire diversion à sa passion.

— Eh quoi! cette passion irait jusqu'à...

— Jusqu'à t'épouser. Je t'en fais de sa part la proposition formelle.

— Ah! quand je parlais de mariage, je me figurais tout autre chose... Ici je ressens un trouble, une émotion. J'ai pour ainsi dire honte de moi-même.

— Folle !

Rosita réfléchit un instant, puis elle reprit :

— Et M. Arthur Belmar est bien résolu à contracter cette union?

— Autant qu'on peut l'être. Il dit qu'à ton refus la mort seule...

— Un suicide!... Ah! j'accepte. Mais dites-lui bien, M. le comte, que dès ce jour je veux me rendre digne de l'honneur qu'il me fait. Dites-lui bien que mon cœur est pénétré de reconnaissance et que ma vie entière consacrée à son bonheur, ne suffira

pas à le payer de ce qu'il fait pour moi. Dès aujourd'hui je romps avec tout mon passé. Et d'abord, M. le comte... Oh! ce n'est pas un ordre que je vous intime, je n'en ai pas le droit, c'est une grace que je vous demande à genoux, M. le comte, je réclame de votre pitié que vous agissiez avec moi comme si je n'avais pas été votre... votre maîtresse, et que vous me traitiez en femme qui doit bientôt unir sa destinée à celle d'un honnête homme.

Rosita exprimait sincèrement les sentimens qu'elle éprouvait. Cet honneur imprévu qui lui était fait l'avait relevée à ses propres yeux; elle se sentait illuminée comme d'une grace subite. Elle comprenait tout-à-coup ce que c'était que la vertu, la considération, la décence, et au moment d'entrer dans une vie nouvelle, elle était recueillie et pénétrée comme la novice qui

va voir tomber ses longs cheveux, parure mondaine, sous les ciseaux du cloître.

— C'est convenu, Rosita.

Mauléon se retira enchanté du succès de la comédie qu'il venait de jouer.

XVII.

Arthur voulut lire encore une fois cette lettre chérie, la première qu'il eût reçue de Marguerite. Il rougit, il pâlit, un froid de mort glaçait ses lèvres, lorsqu'il mur-

mura ce mot si triste dans toutes ses acceptions possibles : *Perdue!* Il s'emporta contre lui-même, il se maudit, et enfin, honteux de l'impuissance de ses imprécations, il tâcha de se recueillir et de se rappeler au moins, si cela était possible, le lieu, le moment et les témoins de l'accident. Il arrive souvent que l'esprit, fortement intéressé, se rappelle après coup et par une sorte de faculté rétrospective, les circonstances qui avaient d'abord échappé aux yeux. Arthur se souvint, quoique d'une manière assez confuse, d'avoir aperçu MM. Duverger et Mauléon se baisser en même temps, et l'un d'eux tenir, en se relevant, quelque chose de blanc à la main. Était-ce Mauléon? était-ce M. Duverger qu'il avait cru voir? Sa mémoire s'arrêtait-là. — Mais qu'importe, Mauléon ou M. Duverger, c'était toujours l'ennemi, c'était toujours la

vengeance. Arthur frémissait de colère et de honte à la pensée de tomber sous la justice du comte de Mauléon. Il sentait bien que Mauléon prendrait sa revanche de la scène des élections, et il prévoyait que l'imagination dépravée du comte inventerait une satisfaction affreuse à l'honneur de M. Duverger. C'était donc encore la raillerie de Mauléon qui épouvantait Arthur. M. Duverger, malgré sa violence, lui paraissait moins redoutable : C'était la mort, et la mort sans phase, pour Marguerite et pour lui. Et qu'est-ce que la mort dans un pareil moment? la mort au même jour, à la même heure? le moindre des maux en expiation d'une joie immense ; l'expiation sur la terre et le commencement de la félicité dans le ciel ; car on doit se retrouver, s'aimer encore : c'est la religion de ceux qui aiment.

Il y a une variété du courage civil applicable aux événemens domestiques, c'est quelque chose de plus fier que la résignation, de plus prudent que le désespoir. Arthur y fit appel et bientôt s'y réfugia.

Il vint au salon comme on allait autrefois sur la place publique lorsqu'on attendait des nouvelles. La voix de M. Duverger vint à retentir dans le vestibule, et se prolongea en un long et bruyant éclat de rire.

— C'est lui, murmura Arthur; mais qu'a-t-il donc?

C'était bien M. Duverger qui venait de gagner un émigré à la Bouillotte, et qui

riait encore des bons mots par lesquels il l'avait pulvérisé en le dépouillant de quelques *napoléons*.

— Oh! mon cher Arthur, s'écria M. Duverger en entrant au salon, le chapeau sur la tête et une main dans la poche de son pantalon à plis, dit à la cosaque, que n'étiez-vous là-bas. Je viens de me couvrir de gloire. Figurez-vous, mon cher Arthur, que j'ai reconduit un véritable voltigeur à véritables coups de plat de sabre, et l'épée dans les reins, jusqu'à son coffre-fort, où il retenait prisonnier, en effigie, mon empereur. Je l'ai délivré, mon empereur, et je l'ai ramené triomphant là..... dans ma poche, près de mon cœur.

Monsieur Duverger frappait joyeusement sur son gousset. Le brave homme était vraiment enivré de l'esprit qu'il se trouvait.

C'eût été un crime de ne pas le laisser se rouler dans son triomphe. Arthur ne se sentit pourtant pas le courage de s'y associer. M. Duverger fut mécontent de la froideur d'Arthur ; mais il la respecta, parce qu'elle le flattait : il croyait y voir de la jalousie.

— Savez-vous, demanda-t-il à Arthur, où je trouverai le comte de Mauléon? C'est lui qui va bien rire malgré ses opinions...

— Je n'ai pas vu M. de Mauléon depuis l'accident d'hier, répondit Arthur.

— Tiens ; c'est étonnant, répliqua M. Duverger ; il a un papier à vous remettre, quelque chose, comme une lettre, qui est tombée de votre poche au moment où vous en tiriez votre lancette.

— Ah ! c'est donc lui, murmura Arthur !

— Oui, et si je le rencontre, je lui rap-

pellerai qu'il est votre débiteur, où je vous rapporterai moi-même l'objet, si j'en ai l'occasion, avant lui...

— J'attendrai, Monsieur, j'attendrai, interrompit vivement Arthur.

— Comme il vous plaira, mon cher monsieur Arthur; c'est de bon cœur que je vous offrais mes services.

— C'est aussi de bon cœur que je vous en remercie.

— Sans rancune, M. Arthur!

— Au revoir, monsieur Duverger.

— Allons, dit monsieur Duverger en s'éloignant, décidément il est jaloux de mon esprit. Heureusement que je n'en fais pas profession.

— Au comte de Mauléon maintenant, dit Arthur en s'exaltant à ce nom détesté, qu'il vienne le grand seigneur, le Lovelace que

nous avons contraint à passer sous les fourches caudines de la probité bourgeoise et de la morale publique; qu'il vienne, le détenteur frauduleux d'une lettre qui n'est pas signée, me demander compte de la seule bonne action de sa vie qu'il ait faite, par hasard et par mon adresse : qu'il vienne!...

Oh ! sans doute il se battra, le plus habile tireur du département...

Le comte de Mauléon entra; il fut exactement poli; il y avait sur sa physionomie quelque chose de sévère qui la relevait de son ironie habituelle et la rendait tout-à-fait noble. Arthur sentait son cœur bondir dans sa poitrine, et tout son sang courir d'une extrémité de son corps à l'autre...

— Vous paraissez souffrir, Monsieur, dit le premier, Mauléon, avec un intérêt empreint de supériorité...

— Peut-être, répondit Arthur, mais qu'importe? Ce n'est pas à vous de me plaindre, car vous devez souffrir, vous aussi, monsieur le comte?

— Je crois avoir eu l'occasion de vous écrire une fois, monsieur Arthur, que je n'abusais jamais des mots, des grands mots surtout. Je ne souffre nullement; je ne suis pas même étonné; je comptais sur vous, monsieur Arthur.

— Oh! oui, comptez sur moi. Vous vous battrez donc? L'heure, les armes, choisissez tout.

—Vous ne m'avez pas compris. Un duel, la mort d'un homme, le désespoir d'un père, d'une épouse! Vous n'y pensez pas, monsieur Arthur, et vous parlez bien comme un homme qui ne tient sérieusement à rien?

Arthur eut besoin de regarder fixement Mauléon! Quoi, c'était lui qui parlait ainsi et avec un sang-froid, une gravité qui en eût imposé à la foule! Où donc voulait-il en venir? où donc avait-il appris ce ton du véritable honnête homme, si rare mais si écrasant? Mauléon réussissait donc à tenir Arthur en échec. Celui-ci se laissa emporter à une épouvantable violence; il s'approcha de Mauléon, un poing fermé; une main ouverte prête à punir.

— C'est vous!... s'écria-t-il, rendez-la moi.

— Qui vous a dit que j'en étais maître?

— Monsieur Duverger lui-même.

— Ce malheureux Duverger... Eh bien, Monsieur, vous avez dû voir que j'avais respecté son repos, et... et votre crime, remerciez-moi donc?

— Ah! monsieur le comte, la peur vous a-t-elle fait tomber si bas que vous soyez devenu hypocrite?

— La peur.... Autrefois un imprudent seul eût osé m'en parler; aujourd'hui il faudrait un sot ou un lâche. Je suis marié, législateur, c'est votre ouvrage, je dois l'exemple : je ne me bats plus; c'est votre faute.

Tant d'audace confondait Arthur! les mots manquaient à son indignation, à sa colère.

— Ma lettre, comte, ou ta vie, s'écria-t-il avec rage.

— Calmez-vous de grace, monsieur Arthur; nous ne sommes point ici sur un théâtre... du boulevart s'entend. Songez que ces exclamations du moyen-âge sont

fort déplacées ici. Vous n'avez ni stylet à la ceinture, ni dague au côté. Les forces physiques sont entre nous au moins égales; si vous tenez à continuer vis-à-vis de moi sur le ton où vous l'avez pris, il faudra tout-à-l'heure nous prendre à la gorge et lutter corps à corps, cela est ignoble à penser, n'est-ce pas?

— Mais vous m'avez volé! monsieur, elle est à moi cette lettre.

—Cette morale publique au nom de laquelle vous n'avez pas craint de me parler, lorsque vous aviez 25 ou 26 ans, Monsieur, est comme la justice divine qui change parfois d'instrument, elle a voulu que la preuve de votre trahison envers un ami, envers un honnête homme, tombât entre mes mains. Si je faisais mon devoir, si j'écoutais ces intérêts de mari que vous m'avez créés, votre lettre, la lettre de madame Duverger,

de cette femme, que par un vol et un mensonge, Monsieur, vous osez appeler *Marguerite*, cette lettre appartiendrait au procureur du roi.

— Eh bien ! faites donc, comte de Mauléon, si fier de votre noblesse et de la loyauté de vos aïeux : à la session prochaine, vous toucherez votre salaire sur les fonds secrets.

— C'est presque de l'esprit cela. Vous revenez à vous-même. Je vous en félicite de tout mon cœur ; vous étiez devenu de mauvais ton.

Arthur eut la pensée de lui cracher à la face. Un mouvement que fit Mauléon pour s'asseoir empêcha cet incident dont les résultats demeurent avec ceux de beaucoup d'actions manquées, dans les secrets de la Providence.

— Je ne veux pas vous perdre, reprit Mauléon, vous vivrez.

Arthur sourit dédaigneusement.

— Marguerite vivra, monsieur Duverger ne saura rien...

— Dites votre prix, monsieur le comte, interrompit Arthur à ces mots.

— Vous ne me contesterez pas, Monsieur, d'avoir toujours passé pour très généreux. Je ne vous demanderai que trois choses, de m'écouter d'abord, de me répondre ensuite, et enfin de me donner une parole, comme celle que je vous ai donnée le jour des élections où vous vous montrâtes si grand, si patriote, et si habile? Vous direz, comme je vous l'ai dit : je le promets!

— Gardez, Monsieur, votre générosité pour ceux qui en ont besoin, et vos conditions

pour ceux qui vous servent. Moi, je veux la lettre...

—Elle n'est pas de Marguerite; elle est à moi. Voilà tout.

— Votre devoir, maintenant, je le sais bien, est de vous faire tuer plutôt que de compromettre votre complice. Il y a longtemps que cet honneur et ce courage-là sont inventés, monsieur Arthur! Vous avez du goût, et vous ne ferez pas parade entre nous, de deux qualités si faciles, je dirai, même, si communes.

— J'ignore encore si madame Duverger sait écrire, et vous avez menti.

—Le mouvement n'est pas neuf, mais il était forcé; soyez donc héroïque puisque c'est votre rôle; quel homme n'a pas passé une fois au moins par ces situations-là! Je veux bien, Monsieur, vous donner un moment la réplique. Mais ma générosité n'ira

pas jusqu'à devenir votre compère ou votre dupe en acceptant un duel, dont le pire résultat, pour vous, serait de vous délivrer d'un juge et de vous sortir d'embarras; d'ailleurs, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire : Je ne me bats plus, et c'est votre faute?

— Lâche et infâme!

— Quel abus de mots! quels frais perdus de sentimens qui seraient nobles, s'ils n'étaient pas souverainement intéressés! Calmez-vous, monsieur Arthur; encore une fois, vous n'avez ni stylet à la ceinture, ni dague au côté! Je méprise les provocations romantiques et littéraires. Vous ne disposez pas, vous n'oseriez pas user de la force physique, et tenter de prendre mes poches d'assaut. Vous ne pouvez rien... que du scandale. Voyez si c'est là tout ce que vous

êtes décidé à faire en faveur de madame Duverger...

En ce moment, quelques personnes traversèrent le salon.

— Ces messieurs parlent politique de bon matin, dit tout haut l'émigré dont monsieur Duverger a parlé tout-à-l'heure, et qui connaissait assez le comte de Mauléon, pour que sa remarque fut permise.

— Il ne s'agissait pas du tout de politique, monsieur le marquis, répondit Mauléon.

— Si fait! si fait, monsieur le comte, allez, je suis payé pour m'y connaitre. On ne met plus de chaleur et de passion qu'à cela maintenant. J'y ai gagné, depuis 1830, tous mes cheveux blancs. La première révolution m'avait au moins respecté de ce

côté-là. Il est vrai que nous avons un peu vieilli, matériellement parlant.

— De quelques misérables années, monsieur le marquis, mais je vous promets que je ne parlais point politique, je ne m'y serais pas hasardé. Monsieur est du progrès.

— Duquel ? demanda le marquis, de la meilleure foi du monde.

— De celui qui doit purger le monde des gens inutiles, lâches et malfaisans, répondit Arthur.

— C'est étonnant, j'en suis de celui-là... comme dit Hernani, dans la pièce de *La Contrainte par corps*... au Vaudeville... non à la Comédie-Française.

— Précisément, dit Mauléon.

— Au Vaudeville, n'est-ce pas ?

— Non pas, monsieur le marquis, vous confondez la pièce avec sa parodie...

— Cela ne fait rien; j'ai cité textuellement.

Arthur ne put s'empêcher de sourire.

— Je contais tout-à-l'heure à monsieur, reprit aussitôt Mauléon, une petite histoire dans laquelle il s'agit de la manière de vivre des nobles et des riches d'autrefois...

— Oh! c'était le bon temps que le vieux temps! on le méconnait, on le calomnie, et l'on y revient tant qu'on peut. Vous verrez cela, vous, monsieur le comte... mais continuez donc votre histoire.

— Figurez-vous, monsieur le marquis, qu'il y avait encore, après 1830, un jeune homme de naissance qui vivait le plus noblement du monde; il avait un château, bien entendu, dans sa province. Les paysans ne s'appelaient plus ses vassaux, mais ses fermiers : les noms font peu, les habitudes font tout; on était respectueux,

soumis, d'un abrutissement honnête et d'une ignorance profonde autour de lui. Le jeune seigneur qui ne se croyait d'autre mission que celle de dépenser sa fortune, accomplissait avec un zèle exagéré, peut-être, les desseins de la Providence qui l'avait fait riche, sans qu'il y mît du sien ; il était aimable, et était aimé, c'est tout simple ; son amour était, comme toutes les choses humaines, soumis à des retours désolans, Dieu l'a voulu pour le châtiment de quelques-uns et pour le plaisir du plus grand nombre: il faisait quelques victimes et beaucoup d'heureux. Il estimait ce qui est estimable, les sciences et les arts; mais il ne voulait pas faire concurrence à ceux qui ont besoin d'en vivre; il achetait des livres, des tableaux.... il n'en faisait pas; les bien juger lui paraissait préférable à les mal faire. Il aimait les savans, les artistes, mais il restait

comte. Il entendait bien dire que le siècle marchait à l'égalité, et qu'incessamment les plus capables seraient les mieux rétribués; qu'il ne fallait plus d'oisifs, etc., etc., etc. Le jeune seigneur tâchait de comprendre sans s'épouvanter. Quant à l'égalité, le mot ne lui en imposait pas. Quelles que soient les lois, quel que soit le gouvernement d'un pays, il savait bien que le plus spirituel dominerait toujours dans la conversation; que le plus hardi l'emporterait par les actes, le plus beau par les avantages extérieurs, et le plus intelligent par toute sa conduite, et il se flattait d'échapper long-temps encore à l'égalité dont on le menaçait. Quant aux oisifs, il voyait que c'est là une dénomination relative, et que tel qui prêche contre l'oisiveté *à huit sous la ligne, petit romain interligné, dans un premier Paris*, serait jugé comme fainéant et rémunéré selon sa qualité, par un Canut. Quant

au progrès, il ne le voyait pas clairement venir, à part les trottoirs, lorsqu'ils seront assez larges pour qu'on puisse s'y aventurer sans balancier; l'éclairage au gaz, quand il sera inexplosible et désinfecté; les chemins à vapeur, lorsqu'on aura trouvé des actionnaires pour les exécuter; les patrouilles grises, lorsqu'elles seront plus nombreuses et qu'on pourra espérer qu'elles s'efforceront de prévenir les vols et les assassinats; à part cela, dis-je, le jeune seigneur n'était pas frappé par l'évidence de nos progrès; il croyait peut-être que la société avance comme le soleil.

— Pardon, monsieur le comte, il savait qu'on a découvert, depuis notre sortie de France, en quatre-vingt et tant, que le soleil est immobile; cèla nous fait honneur à nous autres, stationnaires, et je suis fier d'un pareil représentant.

— C'est charmant.....

— Non, non, continuez, je vous en prie.

— Il croyait donc que la société avance, comme la terre, c'est-à-dire qu'elle tourne; que la civilisation a, comme la nature, son printemps, son été, son automne et son hiver périodiques. Vous avez vu un rude hiver, monsieur le marquis?

— Vous en voyez encore la neige, répondit-il en montrant sa perruque, nous voilà revenus en automne; si l'hiver revient, on le passera comme on pourra...— Cette fois j'irais en Russie.

— Moi, je retourne à mon histoire :

Le jeune seigneur vivait insouciant, heureux, laissant chacun faire à sa fantaisie; mais voilà qu'un jour, un jeune homme bon et estimable du reste, entreprit de lui prêcher la morale courante; je ne vous dirai

pas qu'il le convainquît. Pourtant il parlait à vingt-cinq ans comme un Caton. C'est le privilége de tous ces gens que nous voyons se vendre à quarante. Pardon, monsieur Arthur, vous êtes noble, vous, sur ce point-là.....

— Continuez, répondit Arthur, le dénoûment m'intéresse, et c'est là que je vous attends.

— Le sort s'en mêla, continua Mauléon, et fit si bien que le jeune seigneur fut précipité du haut de sa belle et riche indépendance dans un mariage bourgeois ; du haut de sa politique si dégagée, si pure de toute misère, sur les banquettes du Palais-Bourbon; enfin, le malheureux, c'est du seigneur que je parle, faillit devenir colonel d'une légion de la garde nationale. Adam, après sa chûte, ne dut pas être plus honteux..... il pensa en devenir fou ; il réfléchit, mais trop tard,

hélas! que puisqu'on le pressait de rentrer dans la foule et dans la vie commune, il aurait dû s'essayer d'abord aux mœurs publiques de 1830, en manquant à sa parole. Mais il préféra la loyauté qui lui prouvait sa noblesse, à l'avantage, même considérable qui l'en eût fait douter...

— Il se vengea au moins du traître qui l'avait conduit là, demanda le marquis.

— N'est-ce pas, monsieur le marquis, il faut qu'il se venge?

— Comment donc, c'est entendu... Vous souvient-il comme on se vengeait autrefois, monsieur le comte, quel esprit, quelle imagination, quelle verve et quels grands coups d'épée!...

— Oui, interrompit Arthur avec feu! quels grands coups d'épée! On était brave autrefois, n'est-ce pas, monsieur le marquis?...

— C'est entendu, et pour des riens.....

— Et pour des riens, monsieur de Mauléon, répéta Arthur. C'était le bon temps, n'est-ce pas, monsieur le marquis?

— C'est entendu... des jours de gloire et de bonheur.

— Je me suis battu pour moins que des riens, je me suis battu pour rien, dit Mauléon, et j'ai reçu un grandissime coup d'épée, monsieur Arthur... mais pour moi aussi, c'était autrefois le bon temps, les jours de gloire à ma manière et de bonheur... ils sont passés!

— Il faut toujours qu'il se venge, ajouta le marquis, sans cela votre histoire n'en est pas une, car elle ne finit pas. D'ailleurs, cela occupe et fait dignement passer le temps. Il n'y a pas dix mois que je me suis vengé d'une danseuse qui m'avait trahi avant mon départ pour l'Angleterre en 1700 et quel-

ques... Je lui ai dit que je la trouvais vieille et enlaidie. Elle m'appela mauvais sujet comme autrefois, ce qui me défâcha tout-à-coup. Il y a ici une petite fille d'une trentaine d'années qui lui ressemble, ma foi, comme deux gouttes d'eau, et qui a été danseuse... comme la *mienne*. Je crois que la mienne a été sa mère... alors il se pourrait bien.....

Le vieux marquis en était là de ses souvenirs de 1700 et quelques, lorsque madame de Mauléon suivie de monsieur et de madame Duverger vint avertir ces messieurs qu'on les attendait pour une délicieuse promenade sur l'eau. M. Duverger offrit son bras à Louise; Mauléon donna le sien à madame Duverger; Arthur s'excusa sur un malaise, et rentra dans sa chambre, où il

s'abandonna au désespoir et aux résolutions extrêmes.

— Qu'avait donc Arthur tout-à-l'heure, demanda M. Duverger à Mauléon ; il m'a paru tout bouleversé. Pourquoi ne vient-il pas avec nous ?

— Ce n'est rien, répondit Mauléon. Arthur est allé méditer avec calme sur une petite proposition assez sérieuse que je lui ai faite. Vous viendrez avec moi, avant dîner, savoir ce qu'il aura résolu.

M. Belmar ne s'est donc point trompé, pensa M. Duverger; mais voilà que Mauléon s'est aperçu de quelque chose. Cela va mal. Arthur aura commis quelque imprudence ; et il regarda Louise avec un vif intérêt mêlé d'inquiétude.

XVIII.

La promenade sur l'eau fut délicieuse, et Mauléon s'y montra d'une galanterie, d'une gaîté tout-à-fait aimables. Il mettait une grace et une attention parfaites à éviter les plus légers motifs de peur à Marguerite,

laquelle n'osant pas témoigner ses regrets de l'absence d'Arthur, s'en vengeait en découvrant un écueil sous la moindre écume, un naufrage à chaque oscillation de la petite chaloupe qui les portait. Louise essaya, elle aussi, d'avoir peur, mais elle ne fut point heureuse, Mauléon ne lui témoigna que de l'impatience. La pauvre femme se résigna, non sans jeter pourtant quelques regards d'envie à madame Duverger et sans la trouver bien heureuse. Lorsqu'on débarqua, Mauléon vint rappeler à M. Duverger qu'il comptait sur lui pour se rendre ensemble auprès d'Arthur. Monsieur Duverger demanda seulement le temps de monter jusqu'à sa chambre; son intention véritable était d'aller dire un mot à M. Belmar; il y alla en effet; vous êtes, lui dit-il, l'homme le plus *apercevant* que je connaisse, malheureusement vous n'êtes pas

le seul. J'ai tout lieu de penser que Mauléon sait quelque chose des sentimens de sa femme, s'il ne sait pas plus encore, je vais avec lui trouver Arthur, il ne peut s'agir que de cela.

— Peut-être, mon cher monsieur Duverger, peut-être. Est-ce que vous n'avez pas remarqué tout-à-l'heure la bonne joie, la sérénité vraiment contagieuse du comte. Allons, allons, pas de frayeurs inutiles, on met souvent les gens sur la trace par la peur qu'on a qu'ils n'y soient.

— Vous dites cela par amour-propre d'auteur, vous croyez Arthur incapable de légèreté, d'indiscrétion ? Eh bien, sans le flatter, je le crois très capable de tout cela, et mon pressentiment est qu'il y a là-dessous un signe, un mot, une lettre, peut-être...

— S'ils en étaient déjà là, eux, Louise

ne serait pas si pâle, si triste, et il ne serait pas si amusant, lui !

— Que veut-il donc à Arthur ?.....

— A votre place, j'irais le savoir tout de suite, et je viendrais..... c'est-à-dire vous viendriez m'en rendre compte.

— Je suis venu vous prier d'avoir confiance en moi, et d'être bien sûr, que quoi qu'il arrive, j'arrangerai l'affaire. C'est égal, ne perdez pas de vue le mariage d'Arthur ; il faut prévenir un malheur.

— C'est convenu.

Lorsque M. Duverger et Mauléon entrèrent dans la chambre d'Arthur, ils le trouvèrent le front abaissé et appuyé sur sa main gauche ; sa droite caressait la poignée de l'un des pistolets qui reposaient sur la petite table placée devant lui. A la vue de Mauléon, il rejeta en arrière, par un

mouvement plein d'audace et de colère, ses longs cheveux qui voilaient sa vue, un feu sombre passa dans ses yeux et sembla éclairer lugubrement toute sa physionomie. M. Duverger se hâta de se placer entre Mauléon et Arthur, et se penchant à l'oreille de celui-ci.

— De la prudence, murmura-t-il, vous n'êtes pas l'offensé.

M. Duverger admira ensuite le calme et l'aisance de manières de Mauléon en cette circonstance difficile.

— Vous paraissez étonné, Monsieur, de notre visite, commmença Mauléon. Cependant, je n'ai pas fini l'histoire de ce matin, il y va de mon amour-propre, de mon honneur, de la raconter jusqu'au dénoû-

ment exclusivement. J'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir que vous deviez y jouer un rôle. M. Duverger, au besoin, ne refuserait pas d'y faire sa partie. N'est-ce pas, Monsieur?

M. Duverger s'inclina.

— Mais j'espère, reprit Mauléon, que M. Arthur aura la générosité de vous éviter cette peine...

— Oui, Arthur, interrompit M. Duverger qui tenait à montrer qu'il savait tout, Arthur, j'en suis certain, sera raisonnable.....

Mauléon préoccupé de son dénoûment ne fit pas attention aux paroles de M. Duverger, d'autant moins que celui-ci les avait prononcées en s'éloignant vers la cheminée

de la chambre d'Arthur, où il savait qu'il rencontrait, d'ordinaire, d'excellens cigares.

Arthur profita de ce moment pour dire à Mauléon : Finissez-en là, monsieur, ou je ne réponds pas de moi...

— J'ai peut-être tout prévu, monsieur, et ma vengeance serait pire après ma mort. Encore une fois, je ne veux pas vous perdre.

— Et moi, je ne veux pas de vos conditions, voici la mienne : brûlez la lettre ici devant moi, et je vous donne ma parole d'honneur que d'ici à une demi-heure, vous serez vengé, je ne vivrai plus.

— Je n'ai pas besoin que vous mourriez, répondit dédaigneusement Mauléon.

— C'en est trop, monsieur, s'écria Arthur hors de lui; finissons-en? Parlez.....

je préfère la honte, l'humiliation, la mort...

— Quoi! et la sienne aussi! demanda Mauléon.

— Lâche et bourreau, répondit Arthur.

— Monsieur Duverger, je vous prends à témoin qu'ayant juré à monsieur que je ne me battrais pas, il a continué de plates insultes.....

Arthur voulut s'élancer sur Mauléon. Monsieur Duverger, dont la force était extrême, le retint en lui serrant le bras, et lui dit avec une autorité, dont il ne sentait pas lui-même l'étendue, la puissance : encore une fois, Arthur, soyez prudent, soyez raisonnable, vous n'êtes pas l'offensé.......

Mauléon se méprenant au sens de ces

dernières paroles ajouta : Ne croyez pas, Monsieur, que les insultes d'Arthur m'offensent le moins du monde ; le criminel qui rugit, se tord, et cherche à frapper sous les yeux de son juge, ne l'offense pas ; il se débat..... il s'épuise; et voilà tout.

— Mon juge! s'écria Arthur, vous, mon juge! quelle insolence et quelle calomnie, mon Dieu!

— Oh! je vous comprends; vous faites allusion à mon passé, n'est-ce pas? à ce temps où vous brilliez d'un éclat si pur; à votre temps de chevalerie où vous rompiez des lances en l'honneur de tous les principes, où vous redressiez les torts des hommes. Heureux défenseur de l'honneur des belles, qu'avez-vous fait de votre innocence?

— Et vous de votre cœur?

— Il est vrai que je ne le sens pas battre;

ses mouvemens doivent être plus calmes : je n'aime que ma femme, moi, et il n'y a pas de quoi exalter comme une passion adultère.

— Votre femme..... elle se meurt, vous la tuez lentement de votre indifférence et de vos mépris ; ne vous défendez pas par vos crimes. Et d'ailleurs, prenez garde, en prononçant certains mots, même pour les parodier, de leur ôter, à tout jamais, leur sens et leur valeur.

— Littérateur !... murmura Mauléon....

Arthur jetant à l'extrémité de la table, du côté de Mauléon, un de ses pistolets, s'arma de l'autre, et dit : finissons-en, à vous, monsieur le comte, le premier feu ?

— Assassinez !..... mais vous ne *la* sauverez pas !

Monsieur Duverger penchait tout son corps entre les deux ennemis, et conjurait toujours Arthur d'être prudent puisqu'il n'était pas l'offensé, car M. Duverger s'enfonçait toujours plus dans la supposition qu'il tenait de M. Belmar, et qu'il avait lui-même récemment reproduite. Il se décida enfin à s'adresser à Mauléon, et à lui demander, au fait, ce qu'il voulait.

— Je veux, répondit Mauléon, qu'il accepte de ma main une femme que je lui destine, je veux qu'il lui donne sa main, son nom.

— Jamais, s'écria Arthur! parlez plutôt, monsieur, parlez; votre générosité, la voilà donc! et sous quelle forme? mon Dieu! elle en mourrait. Parlez, osez donc!

Le comte de Mauléon s'adressant alors à

M. Duverger, lui dit : Monsieur, que feriez-vous à l'amant de votre femme ?

L'étincelle qui met le feu à la poudre ne détermine pas plus vite l'explosion : M. Duverger arrachant l'arme que tenait Arthur et avec laquelle il allait punir la trahison du comte : ma femme, s'écria-t-il, l'amant de ma femme!... Je *la* tuerais mille fois; et il serrait, à la broyer, la poignée de son arme.

Monsieur Duverger se mit à parcourir la chambre à grands pas, exalté, hors de lui.

Mauléon dit à Arthur, de manière à n'être pas entendu de monsieur Duverger : vous comprenez, Monsieur, il *la* tuerait. Donnez-moi la parole que je vous demande, et vous la sauvez.

— Je vous en conjure, répondit Arthur avec des larmes de rage dans les yeux, ne vous vengez pas sur elle de mes torts envers vous, ne punissez pas un honnête homme de mon crime.

— Très bien, monsieur, vous reconnaissez que c'est un crime. Donnez-moi maintenant votre parole que vous vous tenez à ma disposition comme je me suis tenu moi-même à la vôtre après certaines élections, et vous sauvez votre complice, et vous avec elle, si cela vous plaît.

Arthur hésitait encore.

— Voici, reprit Mauléon, monsieur Duverger qui réfléchit là bas dans le coin; il fait peut-être de terribles découvertes... son instinct assoupi se réveille... Tenez, le voici...

— Je me contenterai de votre parole. Promettez-vous ?...

M. Duverger s'avançait.

— *Je le promets*, murmura Arthur ; il avait mis tout ce qu'il avait de courage et tout ce qui lui restait de force dans ce dernier mot.

Oui, M. Duverger s'avançait, et il avait bien, suivant la remarque de Mauléon, réfléchi dans un coin. Il avait déploré sa violence ; qu'ai-je fait, malheureux, s'était-il dit ! Dans mon misérable orgueil, j'ai oublié que le comte de Mauléon me demandait de prononcer sur le sort de sa femme, et j'ai prononcé sa mort ! Et il revenait troublé, épouvanté, demander pardon de

son emportement et rétracter sa sentence. Il s'approcha de Mauléon et l'entraînant dans l'embrasure de la fenêtre : Il ne faut pas me croire, vous ne me m'avez pas cru, n'est-ce pas? Pourquoi demander conseil à celui qui ne connait, en fait de délicatesse, que le sabre et le sang? Tuer, ça été le passe-temps de notre jeunesse, il ne faut nous employer que contre l'ennemi... ma femme, je ne la tuerais pas... non, non, jamais. C'est entendu, n'est-ce pas, monsieur le comte? Vous êtes grand, vous êtes noble, vous êtes généreux, vous le serez toujours... et puis, êtes-vous bien sûr?

— De quoi, demanda Mauléon étonné de ne plus rien comprendre au discours de M. Duverger?

— Arthur avait été si bon pour elle?

Un jour affreux se fit dans l'esprit de

Mauléon ; un tremblement convulsif agita tous ses membres, et ces mots sortirent en sifflant de ses lèvres pâles et contractées :

— Comment, vous soupçonniez... On soupçonnait ma femme ?... dérision !

— Mais, Monsieur, il n'y a que la vôtre et la mienne ici !

— J'ai promis, monsieur le comte, s'écria Arthur, qui, avec la lucidité qu'on a dans les momens décisifs, n'avait rien perdu de cette scène infernale.

—Je m'en souviendrai, Monsieur, dit Mauléon, et s'adressant à M. Duverger, auquel il tendit la main : ne faites pas attention à mes paroles ; ma tête s'est un peu égarée. Il me reste quelques mots à dire à M. Arthur...

— Vous me promettez ?... demanda M. Duverger.

— Allez, je ne tuerai personne, je vous

le jure, interrompit Mauléon, qui avait deviné la fin de la phrase.

— Aimez-la un peu, ajouta M. Duverger en se retirant; elle ne demande pas mieux que de vous chérir.

— Merci, merci. J'y réfléchirai.

A peine M. Duverger fut-il sorti, qu'Arthur se précipita vers Mauléon en protestant loyalement qu'il n'avait pas donné le plus léger prétexte à la supposition absurde qui intéressait l'honneur du comte.

— Je vous crois, Monsieur, je vous crois. Mais, vous voyez comme le sort combat avec vous, et s'il y a pas plus de courage de ma part à persister dans ma résolution de soutenir la lutte et de refuser un duel. Vous avez fait des phrases magnifiques et sincères, assurément, lorsqu'il s'est

agi de votre amour et de Marguerite. J'ai fait plus tout-à l'heure, moi, monsieur. Mon amour propre, je pourrais dire mon honneur, me poussait à vous perdre pour me dégager; j'ai laissé monsieur Duverger sortir avec la conviction que vous aviez l'amour de ma femme. Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas entre nous de reconnaissance. Mais, je constate, que jusqu'à présent vous n'êtes pas le meilleur de nous deux et que vous êtes pourtant le plus favorisé. Je veux pourtant que justice soit faite; si elle ne se faisait pas, il faudrait désespérer de la Providence. J'ai quelque confiance dans l'idée qui m'a fait exiger votre parole pour un projet que je dois maintenant vous confier.

— Vous épouserez, comme j'ai épousé Louise, sans humeur et sans délai..... Rosita, la danseuse.

Arthur fit un mouvement.

— La vengeance vous paraît basse et mesquine, vous voyez de trop haut, peut-être. Je retiens votre parole.

— Je n'ai pu répondre que de ma bonne volonté; si Rosita refuse, je ne suis point engagé à la contraindre.

— Elle consentira.

— C'est votre affaire; vous êtes digne assurément de la mener à bien.

— Vous êtes assez malheureux pour pouvoir vous permettre quelques injures.

— Puisque ma parole vous suffit, Monsieur, anéantissons cette lettre, qui n'appartient ni au procureur du roi, ni à vous... qui est à moi.

— Elle servira, Monsieur, à allumer les

flambeaux de votre hyménée ; nous en ferons un feu de joie le jour de vos noces. J'y assisterai, comme vous avez assisté aux miennes.

XIX.

Cependant Louise sentait tristement que les espérances par lesquelles Arthur avait ranimé sa vie, ne se réaliseraient pas; cette épreuve lui paraissait décisive, et elle se disait qu'elle serait la dernière. La négligence

du comte de Mauléon, sa grace charmante, le goût excellent avec lequel il faisait oublier à toutes les femmes qu'il était marié; le savoir-vivre, la générosité qu'il déployait à doter la comtesse de cette liberté qui, dans le monde, donne aux femmes mariées l'attrait des veuves, et appelle les hommages : sublime émancipation qui, suivant l'usage, ne fait que changer les victimes, tout cela paraissait à la fille de M. Bruchard, abandon, et presque mépris. La jeune femme était plus découragée que jamais. Dans cette société, dans ce petit royaume des heureux du monde, où elle n'était pourtant ni la moins jeune, ni la moins jolie, ni la moins enviée peut-être, elle restait étrangère. Lorsque tous les autres semblaient vivre de joie et de plaisir, ou du sentiment de leur existence, Louise vivait par ses regrets et sa douleur. Une femme venait bien s'asseoir

souvent à côté d'elle, et adoucir par un air inquiet et troublé, ce que sa physionomie à elle, avait de trop sombre dans l'isolement.

Cette femme c'était Marguerite ; Marguerite à laquelle Arthur n'avait pu cacher entièrement les tourmens de son ame, et qui lasse de l'oppression que le comte faisait peser sur elle, voulait toujours, sans l'oser jamais, supplier son amie, de demander grace pour Arthur à Mauléon.

Arthur s'approchait aussi de Louise, et ne semblait pas heureux comme autrefois ; mais la souffrance avait apporté l'égoïsme à la jeune femme, comme à St.-N., le bonheur l'avait donné à Marguerite et à son amant. La fatalité d'ailleurs qui tient à ses dénoûmens avec l'amour-propre ordinaire aux auteurs, s'opposa tantôt par un incident, tantôt par un autre, à des confidences qui sont souvent salutaires.

Les forces manquèrent tout-à-fait à la comtesse ; quelques jeunes élégans venaient bien de temps en temps perdre auprès d'elle une édition de leur dictionnaire galant ou sentimental ; quelques jeunes romantiques, à la vue d'une femme pâle, qui s'étiolait, s'assemblaient comme les corbeaux autour d'une proie inévitable, et psalmodiaient à l'envi quelques versets du *De Profundis* qui est leur chant d'amour. Louise ne les entendait plus, ou si elle saisissait une phrase de leur pathétique langage, c'était pour remarquer combien un mot de Mauléon, un seul mot bien simple, était plus expressif et plus puissant.

On s'obstinait à lui vanter cette liberté d'action qui est un des grands charmes de la vie des eaux, mais que pouvait-elle y comprendre, elle qui n'existait que par un autre, et qui le voyait user de cette liberté

dont on exaltait le prix, pour s'éloigner d'elle ? Simple et trois fois ignorante, elle en était à regretter le séjour du château. Là, du moins, elle était séparée de Mauléon par moins de monde ; les hasards d'une vie commune lui procuraient quelques tête-à-tête, et leurs rapports nécessaires avaient parfois un faux air d'intimité. Elle se prenait à présent à regretter tout cela comme un bonheur passé !

Mauléon en était venu à ne plus même se douter quelle était là ; oubli plus méprisant que l'injure et le dédain. Il la tuait et il la croyait digne d'envie. Lorsqu'il entendait nommer la comtesse de Mauléon, il se souvenait alors qu'on lui avait imposé une femme, et laissait tomber un regard plein de haine et de colère sur sa pauvre Louise, il réveillait un moment la vie chez elle par une douleur de plus.

Un jour, Mauléon s'était montré aimable et empressé au-delà des exigences de la galanterie auprès d'une femme charmante, arrivée fort tard de Paris. Louise n'ayant pu supporter ce spectacle était remontée précipitamment dans sa chambre et elle avait beaucoup pleuré. Puis, Dieu lui avait permis d'oublier un peu le présent, et la pauvre femme s'était bien vite réfugiée dans les souvenirs de son enfance; pour les femmes, ce sont presque toujours les plus heureux. Elle s'était souvenue de son despotisme d'enfant; elle avait vu son père, plus soumis encore qu'elle n'était exigeante, essuyant ses larmes et lui demandant pardon par un excès de faiblesse d'un moment bien court d'autorité! Louise avait pleuré, mais cette fois ces larmes étaient douces et lui avaient semblé une consolation envoyée pour d'autres larmes plus amères... Un jour de

honte suivait de près quelques jours de passion naïve et pure... Puis un jour de félicité, de gloire, de triomphe; elle était unie à l'homme qu'elle adorait... A partir de cette époque-là tout devenait confus, triste, désespéré dans son cœur et dans sa pensée. Elle demandait à ce Dieu qui doit beaucoup pardonner, dit-on, parce qu'on aura beaucoup aimé, pourquoi elle ne recueillait qu'ingratitude pour prix de sa passion? pourquoi Mauléon avait changé? car elle croyait encore qu'un jour elle avait été aimée de l'homme qui la faisait aujourd'hui si à plaindre. Comment aurait-elle compris la différence qui distingue les désirs d'un homme habile, de l'amour que ressent un homme sincèrement épris? La haute position du comte avait seulement prouvé à Louise la grandeur et la beauté des sentimens de celui qui s'abaissait jusqu'à elle.

Le bruit que fit Mauléon en entrant dans la chambre rappela brusquement la comtesse à la réalité.

— Eh bien, Madame, lui dit-il, vous nous fuyez ?...

— Vous, Ferdinand ?

— Moi, Madame, je ne m'en plaindrais peut-être pas, mais le monde le remarque; il vous était réservé de me donner des ridicules !...

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! c'est encore un de vos charmes de ne jamais comprendre à demi-mot ; je vous prierai donc positivement de ne pas vous donner désormais cette contenance de victime qui me travestit... en tout ce qu'il plaît à la malignité publique d'imaginer.

— Je ne me suis jamais plainte à personne...

—Peut-être ; il y a tant de moyens d'accuser son mari : il y en a plus encore de l'irriter et de perdre ceux auprès desquels on va chercher des consolations et un appui...

—Oh ! mon Dieu, s'écria Louise épouvantée de l'accent avec lequel Mauléon avait prononcé ces derniers mots.

— Ah! vous comprenez donc, Madame; il y a des noms que vous devinez fort bien, et très vite. Apprenez, Madame, et retenez une fois pour toutes, que le premier devoir d'une femme envers son mari est de paraître avec ce calme, sinon avec cette indifférence qui est encore ce qu'il y a de plus chaste et de plus communément vrai.... Apprenez.... Mais il faudrait vous refaire. Apprenez encore..... mais vous devez le savoir.

On a interprété votre tristesse, votre

confiance, et... Madame, je ne vous le pardonnerai jamais.

Il sortit. Louise voulut courir, se jeter à ses genoux, le supplier de s'expliquer davantage; mais Mauléon avait fermé la porte, et pendant le temps qu'elle mit à la rouvrir, le comte avait disparu..... Louise resta long-temps anéantie. Après mille incertitudes, mille projets conçus sans espoir et abandonnés sans regrets, elle rassembla toutes les forces de son ame, et résolut d'aller trouver Mauléon, de le contraindre enfin à parler au moins clairement, lorsqu'il daignait lui trouver par hasard quelque importance pour l'accuser et presque la maudire. Etrange bizarrerie du cœur! Mauléon irrité lui semblait moins redoutable que Mauléon distrait, préoccupé. L'homme

qui est injuste et s'emporte doit aimer encore, peut-être !

Louise alla droit au cabinet de son mari. Elle entra, Mauléon n'y était pas. Pauvre femme ! si courageuse tout-à-l'heure, et à laquelle il fallait absolument quelques paroles de satisfaction, la voilà qui se réjouit au fond du cœur de cette absence ! Louise éprouva un sentiment indéfinissable, lorsqu'elle réfléchit qu'elle était là dans un lieu où il ne lui était jamais arrivé d'entrer au château ; car le cabinet de Mauléon n'avait jamais été ouvert pour elle : Mauléon se l'était réservé pour y être toujours bien seul, bien lui, bien maître, bien comte de Mauléon, sans mélange et sans partage. Dans cette chambre que Mauléon quittait à l'instant même, Louise croyait découvrir comme une douce émanation de celui qu'elle adorait. Elle touchait avec amour toute chose ;

ce n'était point curiosité; mais la curiosité se mêlait en elle à je ne sais quel sentiment de son droit de femme, et de femme aimante; elle toucha, non sans émotion, les pistolets de son mari; elle dérangea les plis de son manteau, jeté sur un fauteuil au retour peut-être d'une de ces excursions où elle ne l'accompagnait jamais, elle lut le livre qu'il avait lu la veille avant de s'endormir et à la page où il l'avait laissé; puis elle posa le volume à l'endroit où elle l'avait pris. C'est alors que ses yeux se fixèrent sur un joli porte-feuille, oublié là sans doute; une lettre en sortait à moitié. Louise avança la main; mais, lorsqu'il fallut saisir l'objet, elle trembla; un nuage passa sur ses yeux; elle ne vit plus, quand le vertige fut dissipé... Une affreuse jalousie tourmenta la jeune femme, qui bientôt se sentit aussi forte qu'elle avait été timide jusque-là; elle prit

le porte-feuille, en tira une lettre qui ne portait pas de suscription ; mais l'enveloppe, mais l'écriture fine et serrée qu'on apercevait au travers du papier soyeux, tout avait dénoncé à Louise, bien avant qu'elle l'eût ouverte, une lettre de femme.

En effet. Elle lut ; c'était de l'amour, de la passion, et pour comble de malheur de la passion vraie et dont toutes les pensées étaient délicates et presqu'honorables !... Louise chercha le nom avidement ; mais la lettre n'était pas signée ; bien plus, l'écriture en était évidemment dissimulée, contrefaite. Louise relut encore, avec l'espérance confuse de découvrir au style, si l'auteur se trouvait parmi les femmes qu'elle avait remarquées aux Bains ; mais elle n'avait jamais entendu que des conversations légères, et il s'agissait de passion profonde ; il fallait renoncer à savoir le nom de sa rivale, excepté

de la bouche de Mauléon lui-même... La lettre ne pouvait pas être adressée à un autre. Aucun autre homme ne pouvait à ses yeux inspirer autant d'amour. Folle tout-à-coup, elle se précipita hors de l'appartement, courut à sa chambre où elle tomba évanouie sur le parquet, mais tenant toujours dans sa main crispée la lettre de celle qu'elle croyait sa rivale. Or, elle ne tenait que le billet de Marguerite à Arthur, billet qui devait être fatal à tant de monde. Avant que Louise revînt à elle, Mauléon était rentré dans sa chambre et en était sorti presqu'au même instant emportant son portefeuille, et ne se doutant pas que son trésor de vengeance n'y était plus. Tout cela n'avait pas rempli l'espace d'un quart d'heure, et cependant tout le destin d'une femme s'y était accompli. J'en mourrai... Ce fut le premier mot de Louise lorsqu'elle reprit

ses sens ; et afin d'abréger son agonie, elle voulut agrandir la plaie de son cœur. Elle relut vingt fois la lettre de Marguerite, elle y attachait tout ce qui lui restait de vie pour trouver un mot qui lui découvrit le nom de son heureuse rivale, de cette femme qui la tuait ; mais sa confusion augmenta avec ses efforts ; seulement c'était partout l'expression de l'amour, d'une ame se reposant avec confiance et épanchement au sein d'une ame tout à elle. Et puis des plaintes sur la nécessité de se contraindre devant le monde, et de perdre des instans si chers pour ne pas même être sûr de l'impunité, au prix du plus grand sacrifice ; et enfin une haine affreuse contre un tiers qu'on redoutait surtout.

Ce tiers détesté, Louise ne douta pas que ce ne fût elle-même. Elle se courba sous le poids de sa misère et de son humiliation ;

et elle sourit froidement à l'idée de la mort qui lui vint comme une amie. Elle trouva je ne sais quelle triste grandeur à rendre à Dieu ce qu'un homme avait dédaigné.

Et alors, comme il arrive toujours lorsqu'une décision irrévocable succède aux angoisses d'une situation odieuse et désespérée, Louise retrouva du calme, ses idées acquirent une sorte de lucidité, elle voulut fixer l'heure, le lieu, les moyens de son suicide. Elle s'arrêta un moment à la pensée d'entrer dans le cabinet de son mari, et puis de se tuer là devant lui, avec l'un des pistolets qu'elle avait aperçus sur sa table, mais elle y renonça, de peur de déplaire par son dernier acte encore à Mauléon, qui verrait sa chambre envahie par les empressés, les curieux, par la foule enfin qu'il abhorrait. — Non, non, se dit elle, je mourrai comme j'ai vécu, seule, isolée. En parlant

de son isolement, Louise eut un remords; elle se rappela son père, son pauvre père. Qu'allait-il devenir au monde sans sa fille? Sa résolution fatale était ébranlée; mais Arthur lui apparut, et soudain elle vit son père consolé, soutenu. Oui, s'écria-t-elle alors, je puis mourir, je le dois. Et elle écrivit à Arthur en ces termes :

« Mon ami,

» La femme que vous avez si long-temps
» protégée a fini par être honteuse de rendre
» tous vos efforts inutiles par sa mauvaise
» destinée. Elle s'est enfin rendue justice.
» C'est son testament que Louise vous
» adresse; vous le voyez, ma confiance en
» vous ne s'éteint pas avec ma vie, et j'aurai
» encore besoin de vous lorsque je ne serai

» plus là pour vous remercier. Recevez donc
» ici l'expression de ma reconnaissance
» pour le passé, pour l'avenir. Je n'ose pas,
» et cette circonstance ajoute à la misère de
» ma destinée ; je n'ose pas en mourant vous
» promettre d'appeler sur vous la bonté de
» Dieu, car l'amour de mon mari a été pres-
» que toute ma religion, et lorsque je cher-
» che mes titres à la miséricorde divine,
» je ne me trouve encore que cet amour
» et mes chagrins. Qui sait, Arthur, l'in-
» térêt que j'ai su inspirer à un homme tel
» que vous sera peut-être mon plus grand mé-
» rite aux yeux de Dieu.

» Pardonnez-moi donc, mon cher ami,
» pardonnez-moi d'abréger des souffrances
» intolérables; jai perdu ma dernière espé-
» rance, et les forces me manquent pour
» souffrir plus long-temps.

» Mais, mon unique ami, votre mission de

» bonté, de dévoûment n'est pas encore
» achevée. Je vous laisse encore le soin de
» protéger, d'aimer l'être chéri, le seul
» avec vous qui m'aime, et qui doit me
» survivre. Mon père, mon pauvre père ! que
» votre pitié adorable le soutienne et le con-
» sole, parlez-lui quelquefois de sa Louise,
» dites-lui qu'il lui pardonne, et du sein
» de cet avenir où je m'élance avec une
» confiance qui augmente à chaque pas que
» je fais vers la mort, je vous secourerai, si
» votre courage en a jamais besoin.

» J'avais encore quelque chose à vous dire,
» je crois, mais ma tête est si malade ;
» n'allez pas croire pourtant que j'ai peur.
» Oh ! non, mon ami, mais au milieu de
» tout ce que je souffre, votre pensée, celle
» de mon père m'a émue, presque soulagée.
» Ma dernière consolation me viendra donc
» de vous, comme vous serez le seul confi-

» dent de ma dernière douleur. Je ne vous
» dirai pas quel surcroît de malheur a com-
» blé la mesure de mes souffrances et dé-
» passé ma résignation. Cette lettre contenue
» dans la mienne..... »

Et en écrivant ces mots, Louise relut encore la lettre de Marguerite.

« ....Et trouvée par moi il y a une heure
» dans le porte-feuille de Mauléon, vous ré-
» vélera l'affreux secret de l'éloignement,
« de la haine de mon mari : vous verrez que
» cette femme aussi me hait; elle ne doit
» pas vous aimer Arthur; car c'est vous qui
» êtes la cause de mon mariage. A propos,
» je comprends à présent ce que Mauléon
» a voulu dire tantôt, lorsqu'il m'a parlé
» de ceux auprès desquels j'allais chercher
» des consolations, un appui. C'est vous
» qu'il désignait, Arthur, et il paraissait

» vous en vouloir, mais que peut-il contre
» vous?

» Concevez-vous cela, mon ami? l'amour
» de Ferdinand ne remplit pas le cœur de
» cette femme. Elle me hait. Mon Dieu!
» s'il m'eût aimée, moi!... Mais, j'oublie que
» je veux mourir. Je lui pardonne à cette
» femme; il le faut, n'est-ce pas, Arthur,
» afin de racheter mon action par un sa-
» crifice? Et lui! oh! qu'il soit heureux,
» qu'il croie toujours ma mort involontaire
» surtout, et que mon ombre ne vienne
» jamais se jeter entre lui et le bonheur.
» C'est étrange, mais Mauléon m'apparaît
» aujourd'hui différent des autres jours.
» Il me semble que sa physionomie si belle
» a quelque chose de sombre; et je crois
» que ce n'est point exprès qu'il m'a rendue
» si malheureuse. N'avez-vous pas entendu
» dire qu'il y a de tristes destinées!

» Et vous, mon ami, que vous souhai-
» terais-je qui soit digne de vous? Ce serait
» douter de la providence que de douter de
» votre bonheur futur. Adieu; donnez pour
» moi à Marguerite le baiser ami que je lui
» envoie.

» Brûlez ces deux lettres; Louise vous
» remercie pour la dernière fois en ce monde.
» Que vos bras s'ouvrent au pauvre père
» qui demandera son enfant. Adieu, tou-
» tes les bénédictions de mon cœur sont
» pour vous.

« LOUISE. »

Louise revêtit ensuite le costume avec lequel elle se rendait ordinairement aux bains. L'heure à laquelle elle devait s'y rendre ce jour là (car cette heure varie selon la marée)

était déjà passée depuis quelque temps. Mais cette circonstance même était favorable, car déjà le plus grand nombre des baigneuses devait être sorti de la mer. Louise prit enfin sa lettre en disant du regard un touchant adieu à tous ces objets qu'elle ne devait plus revoir, quitta la maison pour n'y plus rentrer, et s'achemina vers le rivage.

A cette heure, et à peu de distance du bain des femmes, il y avait toujours beaucoup d'enfans de pêcheurs jouant sur le bord de la mer ; Louise en chercha des yeux un tout jeune qu'elle affectionnait particulièrement à cause de son intelligence et de sa gentillesse. Il avait déjà fait bien souvent des commissions pour la belle dame, comme il l'appelait, et en avait reçu de belles pièces blanches. C'était lui qui toujours était appelé lorsque la jeune femme avait quelque oubli

à réparer. Ce jour-là, l'enfant se trouvait à sa place accoutumée pour voir si quelque commission ne lui viendrait pas avec la récompense ordinaire. Sitôt qu'il aperçut la belle dame, il courut à elle avec sa mine riante et son air éveillé!

— Mon bon petit Jacques, lui dit Louise, tu me vas rendre un service; mais écoute bien, il ne faut pas te tromper.

L'enfant ouvrit de grands yeux, ne bougea pas, écoutant de toutes ses oreilles. Il aimait beaucoup la belle dame.

— Tu entends bien sonner midi à l'horloge de la ville; la première fois qu'elle sonnera maintenant, ce sera une heure, le sais-tu ?

— Je le crois bien, madame, puisque c'est l'heure de l'école.

— Eh bien, avant de rentrer à l'école tu iras porter cette lettre à la maison des bains; tu demanderas le médecin Arthur Belmar.

— Oh! je le connais, il a guéri ma tante.

— Tu n'oublieras donc pas de partir dans une heure et d'aller lui porter cette lettre, il te récompensera bien.

— Oh! madame, ça m'est égal ça, mais votre lettre, j'vas la mettre dans ma poche jusqu'à une heure. N'ayez pas peur, elle est bien raccommodée ma poche, et les billes n'y passent plus.

— Adieu, mon petit Jacques, je serai peut-être bien long-temps sans te voir, mais tu ne m'oublieras pas?

— N'y a pas de danger, mame Mauléon...

— Comment, tu sais comment je m'appelle?...

— Pardine, il y a long-temps, allez.

Louise embrassa l'enfant, lui recommanda encore de ne rien oublier et continua son chemin. Le petit Jacques retourna jouer, mais il perdit toutes ses billes; il jouait mal; à chaque instant il croyait entendre une heure sonner.

Tout le monde sait comment sont disposés à la mer, les bains de femmes. Dans un endroit choisi et arrangé exprès, on plante sur la côte à distance des pieux solides; des cordes y sont fixées, et c'est à elles que les baigneuses doivent se tenir afin de résister à la vague qui les soulève et les entraînerait à la mer. Les premiers pieux touchent au rivage, les derniers en sont assez distans pour que les plus intrépides seulement d'entre les baigneuses osent s'avancer dans l'eau jusqu'à eux et braver la mer jusque dans ses eaux.

A quelques pas du rivage et en face de

l'endroit que nous venons d'indiquer, s'élèvent de petites tentes où l'on quitte et reprend ses habits. Louise sortit bientôt de l'une d'elles, avec la robe de laine des baigneuses qui devait lui servir de linceul. Il y avait encore quelques femmes dans la mer. Elle attendit qu'elles en sortissent. Puis, lorsque le dernier mot qu'elle devait entendre en ce monde lui eut été dit par la dernière baigneuse qui sortit de l'eau, Louise s'avança jusqu'au dernier pieu. Elle regarda le rivage comme si un dernier espoir lui revenait et qu'elle eût pensé y apercevoir Mauléon, accourant à elle pour la ravir à cette mort qu'il lui imposait par sa conduite. Le rivage était désert, les enfans ne jouaient plus; les femmes de service habillaient les baigneuses dans les tentes. La chaleur de ce moment du jour, avait chassé tous les promeneurs... Louise

était bien seule, elle allait mourir seule, comme elle avait dit. Mille pensées s'élevèrent en son esprit, mille émotions firent battre son cœur; c'était comme une immense aspiration de la vie avant son dernier souffle.

Louise mit la main sur son cœur pour l'apaiser.

— Ma mère, dit-elle, je viens à vous.

Et sa main abandonna la corde qui la soutenait, et une vague l'emporta.

Souffrit-elle long-temps? Le secret de son agonie resta entre elle et Dieu.

XX.

L'enfant à qui Louise avait remis sa lettre était distrait et préoccupé dans ses jeux, nous l'avons déjà dit. Il craignait de laisser passer l'heure convenue ; il lui semblait que midi était déjà sonné depuis bien long-

temps. Il ne put jamais attendre une heure ; et tout-à-coup il se mit à courir de toute la force de ses petites jambes, et arriva droit à Arthur. A ce moment-là, Arthur et Marguerite étaient ensemble. Marguerite lui reprochait tendrement de n'avoir plus sa physionomie calme, douce, adorable d'autrefois, et de mêler à la dernière expression de ses regards quelque chose de méchant. Arthur embarrassé, la suppliait de ne pas perdre en murmures un temps de liberté qui leur coûtait chaque jour plus de peine ou de mensonges, tant Mauléon réussissait à troubler leur vie. Marguerite ne se contentait pas des réponses d'Arthur, et elle exigeait, pour le moindre baiser, la confidence d'une partie de ses chagrins. Lui, que le souvenir de la promesse faite à Mauléon écrasait, et qui n'osait pas soulever ce poids horrible de peur d'avoir à demander du se-

cours à Marguerite, à elle-même, aimait mieux imaginer des ennuis pour tromper la tendresse de son amante que de lui découvrir quelque chose de la vérité. Cependant madame Duverger devinait à la facilité même avec laquelle Arthur avouait certaines inquiétudes que ce n'étaient pas elles qui l'agitaient véritablement. Elle pressait Arthur de questions, et se montrait si malheureuse de ne pas obtenir davantage, qu'Arthur avait déjà commencé à lui dire qu'il ne croyait pas qu'il fût donné à un homme de séparer ceux que Dieu avait pris soin d'unir, précaution oratoire toute naturelle, on le sent bien, à l'aveu de sa parole donnée au comte de Mauléon, lorsque le petit Jacques frappa doucement à la porte de l'appartement.

Ils frémirent tous deux; ce n'était pas de peur, mais les mauvaises nouvelles arrivent à l'ame bien avant d'arriver à l'esprit.

— C'est moi, dit le jeune enfant, j'apporte une lettre que la belle dame m'a donnée pour M. Arthur...

— Une femme, interrompit Marguerite. Et elle arracha la lettre des mains du petit Jacques. Mais honteuse bientôt de ce mouvement de jalousie, elle remit, sans même en avoir lu l'adresse, la lettre à Arthur.

— C'est Louise, dit-il, après avoir regardé l'écriture. Il ouvrit; un billet tomba.

— Ma lettre! s'écria Marguerite qui l'avait ramassée.

A ces mots, à cette vue, un mouvement de joie saisit Arthur, mais il n'osa pas s'y abandonner. Il pressentait comme une catastrophe dans cet envoi qui tenait du miracle.

A la première ligne, Arthur avait déjà deviné, et sa pensée, plus rapide que ses yeux, avait achevé la lettre de Louise. Égaré, il

tournait sur lui-même, et semblait chercher par où s'élancer hors de la chambre.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Marguerite toute tremblante.

— Elle va se tuer... Elle est morte, nous l'avons tuée.

— Arthur, mais reviens à toi, ta raison s'égare. De qui parles-tu? de mon mari? ô mon Dieu!

— Non, Louise...

Et Arthur était déjà loin.

Arthur courait au hasard, ignorant où il devait porter ses premiers pas, ses premiers secours. — Chez elle, on lui dit qu'elle était sortie pour aller au bain; il s'enfuit alors dans la direction du rivage, avec une affreuse prévision de ce qui s'était passé. En

arrivant il trouva la foule se pressant sur un point, et formant une masse impénétrable!...

— Le médecin! cria le petit Jacques, qui heureux de la récompense qu'Arthur lui avait donnée, était accouru sur le rivage chercher des camarades à qui la montrer et faire envie.

A ce cri : un médecin! la foule avait fait un passage, et Arthur vit un corps de femme; les cheveux épais collés sur la figure la cachaient tout entière...

— Louise! oh! mon Dieu! ce sera elle, s'écria-t-il.

— Qui? Louise! demanda la foule, devenue plus curieuse et plus avide...

— La belle dame, dit le petit Jacques.

— La comtesse de Mauléon, cria une femme de service !

— La comtesse de Mauléon, répéta la foule.

— Morte, dit Arthur avec déchirement, lorsqu'il eut interrogé le cœur.

— Morte, répéta la foule froidement !

Où était Mauléon ?

On le vit de loin qui revenait un cigarre à la bouche, un fusil sur l'épaule. Il y a toujours beaucoup de gens empressés à porter les nouvelles funestes afin d'observer l'impression qu'elles produisent. C'est chez quelques-uns instinct cruel, chez d'autres esprit d'observation. Plusieurs coururent au-devant de Mauléon, et lui dirent sans préambule... Monsieur le comte, votre femme est morte. Ceux qui manquaient ab-

solument de savoir-vivre ajoutèrent : elle s'est noyée !

Déjà le cadavre de la comtesse de Mauléon était déposé dans sa chambre, sur son lit : Arthur et Marguerite étaient seuls auprès d'elle. Par un de ces petits bonheurs qui accompagnent les grandes catastrophes, M. Belmar, M. Bruchard et M. Duverger étaient partis pour un village des environs, où un vieux légionnaire les avait invités à déjeûner.

Le comte de Mauléon se précipita dans la chambre de sa femme, pâle, tremblant : que se passa-t-il en lui, à la vue du cadavre de sa femme? Ce fut de la stupeur, ce fut un sentiment plus tendre, plus humain, sans doute, car en présence de la mort quel est le cœur qui se comprend et qui s'explique. Il s'avança et mettant un genou en terre, il saisit les mains de sa femme et les

baisa. Pauvre enfant, dit-il, si jeune! et trouver la mort au lieu d'un plaisir!...

— Je vous dois la vérité, Monsieur, pour prix de cette marque de tendresse à Louise qui s'est tuée parce que vous ne l'aimiez pas.

— Ah! c'est vous, monsieur Arthur, vous auprès d'elle; c'est juste, mais il eût été plus heureux de vous trouver là pour la sauver.

— Il ne m'était pas donné, Monsieur, de la sauver contre votre indifférence; Louise vous aimait et elle est morte parce qu'elle a cru que vous aimiez une autre femme, une autre femme dont elle a surpris une lettre dans votre porte-feuille; entendez-vous bien, Monsieur, une lettre sans date, sans nom, sans adresse; voilà ce qui a trompé la pauvre Louise, voilà pourquoi elle s'est tuée...

— Vous vous trompez, Monsieur, ma

femme ne s'est pas tuée; elle a péri victime d'un accident qui n'est pas sans exemple!

— Arthur, ne démentez pas monsieur le comte, s'écria Marguerite dont les sanglots avaient étouffé la voix jusque-là; Arthur, je vous en supplie, ne le démentez pas.

— Non, Madame, répondit Arthur, monsieur n'a plus rien à apprendre contre nous depuis long-temps, et la vérité n'est plus accablante que pour lui. Vous lirez, Monsieur, ce que Louise m'écrivait, en m'envoyant, comme une preuve qu'il fallait bien qu'elle se tuât, cette lettre précieuse que vous conserviez avec tant de soin. Lisez, Monsieur, voici la lettre de votre femme, vous me la rendrez : elle est à mon adresse, celle-là; c'est mon bien. Quant à l'autre, c'est trop juste, vous la garderez; madame et moi, nous vous en prions; vous êtes assez mal-

heureux, monsieur le comte, et si une victime ne vous suffit pas, nous voici.

Mauléon atterré avait laissé parler Arthur sans l'interrompre. Enfin, il sortit de sa stupeur, et murmura : Pauvre, pauvre enfant ! ne m'accuse pas, si je ne verse pas de larmes ; Dieu me les a refusées !

— Entends-tu, s'écria Marguerite, en s'adressant à Arthur, il l'aimait, peut-être,il va lui donner des larmes devant nous, et la mort de Louise retombera sur nous seuls.... adieu Louise! adieu! adieu! mais viens, Arthur, fuyons.

— Monsieur, dit Arthur à Mauléon, en lui rendant la lettre de Marguerite, voici le gage de la parole que je vous ai donnée... je la tiendrai.... adieu, Marguerite, à toi aussi, adieu, je ne m'appartiens plus!

— Fuyons, répéta Marguerite qui n'entendait plus !

—Mauléon brûla au cierge qui veillait déjà près du corps de Louise, la lettre de madame Duverger; puis s'avançant vers Arthur et lui tendant la main.... Arthur, lui dit-il, en lui montrant le cadavre de Louise; elle m'a pardonné, elle! et une larme parut dans les yeux du comte.

Arthur ne put résister à ce noble signe de sensibilité, dans une nature jusques-là si sèche; il serra la main de Mauléon.

Marguerite dont la tête était perdue, eut peur de ce rapprochement, et jeta un cri. Il fallut l'emporter hors de la chambre; et ce ne fut que trois mois après cet événement qu'on crut pouvoir lui reparler impunément de Louise et de sa mort.

CONCLUSION.

Rosita avait fui ; le spectacle d'une douleur si générale l'épouvantait. Les scrupules qu'elle avait d'abord manifestés à Mauléon se réveillèrent plus grands , plus forts dans son ame ; elle se souvint enfin qu'on

appartient comme une proie à son passé dans ce monde qui n'oublie rien. — Personne ne songea à demander de ses nouvelles.

M. Bruchard simplifia la tâche que Louise mourante avait confiée à Arthur. Il mourut quinze jours après sa fille en répétant son nom, seul souvenir lucide qui lui fut resté.

Arthur a quitté St.-N., après avoir sauvé Marguerite d'une maladie qui fit longtemps craindre pour ses jours ; il n'a fait que se soumettre à la loi que lui imposait Marguerite elle-même devenue un peu dévote. Arthur revient quelquefois à St. N. ; mais quand il a embrassé son vieux père, causé avec lui, quand il s'est bien assuré à la rougeur, à la voix altérée de Marguerite qu'elle l'aime toujours, il s'enfuit bien vite, tant il est peu guéri.

M. Belmar, qui promet de ne jamais

mourir s'est résigné à l'absence de son fils; les soins, la tendresse de Marguerite lui ont rendu la résignation facile. On croit même qu'il a fini par *comprendre ;* et tout en tisonnant au coin de son feu , comme d'habitude, lorsqu'il lui arrive, et c'est très souvent, de s'assoupir, il rêve ; il voit Marguerite devenue tout-à-fait sa menagère ; il ne sait comment Arthur se trouve là aussi ; ils paraissent bien familiers, elle et lui, malgré sa dévotion à elle , et sa probité à lui ; lorsque le feu qui devient moins vif avertit le brave homme de se réveiller ; Eh! eh! fait-il, en jetant une buche au foyer, je ne sais comment ce brave M. Duverger vieillit plus vite que moi. Ces soldats de l'empire , cela n'a jamais été bien fort... dans notre temps à nous ; nous étionsbien plus raisonnables ; déjà il ne quitte plus son fauteuil;

j'ai bien peur... et alors Arthur, Marguerite... le temps pourrait bien tout arranger.

Et le bon M. Belmar met au feu deux buches de plus, comme s'il voulait faire un feu de joie.

Il ne se doute pas l'excellent, homme, qu'il vient de se faire en imagination une existence, douce, heureuse, en tuant le meilleur de ses amis.

Triste, triste conclusion; le malheur est le véritable enseignement de la vie; l'égoïsme est au fond de toutes les actions humaines!

FIN.

Fontainebleau. — Imprimerie de E. Jacquin.

Nouvelles Publications.

